



poche noire

Peter

Cheyney

A toi de faire,
mignonne







poche noire

Peter

Cheyney

**A toi de faire,
mignonne**



PETER CHEYNEY

A toi de faire, mignonne

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MARCEL DUHAMEL

GALLIMARD

Nrf

Titre original : YOUR DEAL, MY LOVELY

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris L'U. R. S. S. © *Editions Gallimard, 1949.*

CHAPITRE PREMIER

LA BELLE MOME

I

UN gars qu'on appelle Confucius – et qui connaissait son affaire, à ce qu'il paraît – a certifié un jour par écrit, que chaque fois qu'il avait vu, dans sa vie, un jobard assis dehors sous la pluie en train de regarder les gens sans les voir et faisant une bobine comme s'il avait reçu dans les narines un coup de fer à repasser – eh bien, c'était toujours à cause d'une poupée que le jobard en question était dans cet état lamentable...

Peut-être bien que le Confucius m'avait rencontré avant d'écrire ça dans son livre.

Il fait noir comme dans un four. Une pluie fine détrempe tout J'entends un avion boche bourdonner quelque part dans le ciel. Mais je ne m'en fais pas de trop pour tout ça, parce que je ne pense qu'à la même Carlette.

Cette même a tout ce qu'on peut rêver – et même davantage. Il faudrait être commis voyageur pour savoir vanter cette marchandise-là comme elle le mérite. Mais quand même, je pourrais vous raconter des choses sur la géométrie de cette poulette – des choses qui vous rendraient honteux d'être mordus si fort pour celle que vous fréquentez en ce moment.

Carlette n'est pas très, très grande, mais elle n'est pas petite. Elle a des courbes et des rondeurs qu'on ne trouve pas dans les livres de géométrie. Elle a des yeux d'un bleu si bleu, qu'on ne peut pas lire ce qu'il y a derrière ; et quand elle les dirige sur vous, ça vous produit le même effet que si des serpents jouaient à cache-cache dans votre colonne vertébrale...

Je vous garantis que si Eve avait été aussi bien balancée que cette même-là, Adam n'aurait pas hésité si longtemps. Il aurait fichu le serpent hors du Paradis, et il aurait cueilli lui-même les pommes. Les pommes de tous les pommiers. Comme s'il avait été fabricant de confitures.

Et puis cette Carlette a des toilettes épatantes, qu'elle sait porter admirablement.

Enfin, n'ayant pas raté une occasion de me promener sur le pont

du bateau derrière cette mignonne, je suis particulièrement qualifié pour certifier qu'elle a des jambes merveilleuses. Tellement sensationnelles, que même si elle était laide comme les sept péchés capitaux et que ça vous flanque le cafard, vous n'auriez qu'à reluquer ses jambes. Ça vous remettrait d'aplomb en deux temps trois mouvements...

Moi, je suis fou de cette souris. Là, dans l'obscurité, et malgré la pluie qui dégouline de mon chapeau tout le long de mon nez, je pense à sa voix quand elle parle. Une voix douce, et grave, et un peu rauque, qui vous chatouille au creux de l'estomac.

Je jette ma cigarette détrempée. Je n'arrive pas à en fumer une. Autour de moi, des types circulent avec des torches électriques camouflées. Ils rassemblent les passagers qui descendent du paquebot *Florida*, vérifient leurs passeports, examinent leurs bagages, enfin font ce qu'il faut pour s'assurer que ceux qui débarquent n'amènent pas d'embêtements supplémentaires à ce pays qui en a déjà suffisamment.

Personne ne s'occupe de l'avion boche. Il faut croire que ces Anglais ne s'émotionnent pas pour si peu. Et qu'ils pensent, sans doute, qu'étant plongés dans cette guerre jusqu'au cou, ils n'en sont pas à quelques bombes près.

Après m'être déchargé de ces pensées profondes, je me replonge dans la frivolité. J'en reviens à la même Carlette.

Ce qui ajoute beaucoup d'intérêt à cette passion que j'éprouve pour elle, c'est le souvenir que chaque fois que quelque chose de similaire m'est arrivé, ça m'a toujours procuré des embêtements innombrables.

Votre mère vous a peut-être dit, un jour, qu'on ne doit pas trop penser aux femmes ? Si oui, elle avait tout ce qu'il y a de plus raison. Parce que dès que vous commencez à penser à une jolie fille, vous lui ajoutez des tas de qualités qu'elle n'a pas. Et vous en arrivez à vous persuader qu'elle vous est bien supérieure, ce qui est très probablement vrai... mais dans un autre genre que celui auquel vous pensez.

Il n'y a qu'une seule façon de se protéger des dames : c'est d'en aimer plusieurs à la fois. Parce que sans ça, le jour où elle vous juge suffisamment ramolli, la dame de vos pensées vous décoche un suprême regard bleu qui vous met dans un tel état de gâtisme que, comparé à vous, l'idiot du village passerait pour être un nouveau

Washington. Et le tour est joué ! Cinq minutes après, vous êtes persuadé que c'est vous qui l'avez demandée en mariage...

Mais je vois un gars venir vers moi. Un grand zèbre en ciré noir.

— Ne seriez-vous pas Mr. Thaxby ? me demande-t-il.

— Mais bien sûr que oui ! Dis-je. Mr. Thaxby, en chair et en os. Mr. Elmer T. Thaxby, de Cold Springs, Colorado. Le premier vendeur d'Amérique, de boulons et d'écrous...

Il ricane gentiment.

— Je n'en doute pas une seconde, Mr. Caution, répondit-il. Vous avez des papiers ?

Je pêche dans mes poches ma carte de la Police Fédérale, mon passeport au nom de Thaxby, et d'autres paperasses qui prouvent que je suis bien moi. Il les examine et me dit :

— Je suis l'inspecteur Rapps – Police de Southampton. Je suis venu pour faire passer vos bagages à la douane, Mr. Caution. Je suppose que vous désirez prendre le premier train pour Londres ?

Je lui demande quels sont les trains. Il me dit qu'il y en a un dans vingt minutes, celui de 21 heures 30, et un autre à 22 heures 30. Je lui dis que je prendrai le premier. Puis une idée me vient.

— Ecoute, vieux, dis-je. Il y a une souris, sur le bateau, qui s'appelle Lariat – mademoiselle Carlette Lariat. Ça me ferait plaisir de la revoir. Si tu pouvais faire passer ses bagages en même temps que les miens, ça lui permettrait de prendre aussi le premier train, et nous voyagerions peut-être ensemble.

Il répond que c'est très facile. Puis il me regarde, et dit :

— Vous êtes avec elle ?

— Elle ne travaille pas avec moi, si c'est ça que tu veux dire, fais-je en riant. Mais elle m'intéresse. Tout à fait personnellement.

— Je comprends, dit-il. Puis il s'éloigne dans le noir.

Je me lève et je me dirige vers la douane. Quelqu'un m'appelle :

— Eh ! Mr. Thaxby !

Je me retourne et je reconnais l'officier de radio du *Florida*. C'est un brave type. Nous avons vidé de nombreux pots ensemble pendant la traversée. Il me dit :

— Je vous cherche partout depuis une heure, Mr. Thaxby. J'ai reçu un radio pour vous, un peu avant que nous accostions. Mais j'étais occupé avec le Commandant. Voilà le papier. Je suis désolé du retard. Je déchire l'enveloppe et je lis. Ça vient de Herrick, l'inspecteur Principal avec qui j'ai travaillé en 1936 dans l'affaire Van Zelden. Le message dit :

« Suppose que vous arriverez par train quittant Southampton vingt et une heures trente – stop – Envoie Grant vous attendre de l'Ouest – stop -Vous verrai dans quelques jours – stop – Bonne chance Mr. Thaxby.

Herrick »

Je fourre le message dans ma poche, et je remercie chaleureusement le radio. C'est un petit gars de Cincinnati du nom de Manders. Il me dit :

— Eh bien, je vous souhaite un bon séjour, Mr, Thaxby. Et surtout n'oubliez pas de vous mettre à plat ventre s'il pleut des bombes dans votre quartier.

— J'y penserai sûrement, dis-je. Combien de temps *Florida* va-t-il rester ici ?

— Je n'en sais rien, me répondit-il. Peut-être deux ou trois jours. Nous devons prendre un chargement et puis filer. Je ne crois pas que nous resterons ici bien longtemps. Alors je vous dis au revoir.

Il s'éloigne de deux ou trois pas, puis il se rappelle tout d'un coup quelque chose. Il revient et me dit :

— Mr. Thaxby ! Mademoiselle Lariat vous cherchait, tout à l'heure.

— Sans blague ? Dis-je. Et où était-elle quand vous l'avez vue ?

— A la douane. Elle avait l'air embêtée de ne pas pouvoir attraper le train de 21 heures 30.

Puis le gars Manders me regarde d'un air comme qui dirait perplexe. Et il se laisse aller :

— Je n'ai jamais rien compris aux femmes, Mr. Thaxby, dit-il. Plus elles ont l'air timides et réservées, plus elles plongent le jour où elles s'amourachent d'un type !

— Vous avez raison, dis-je. Et pour qui cette même-là est-elle mordue ?

Il me regarde avec un large sourire.

— Allons ! Mr. Thaxby ! Ne prenez pas cet air innocent. Je crois que tout le monde, à bord, savait qu'elle était folle de vous !

Je m'efforce à prendre un air modeste pour protester :

— Ça n'existe pas, je lui ai à peine parlé !

Il lève les sourcils d'un air étonné et candide et répond :

— Vous êtes sans doute de ces types qui séduisent les femmes sans salades... Moi, je peux vous affirmer qu'elle ne vous quittait pas des yeux quand vous tourniez sur le pont. Vous devez ressembler à l'idée qu'elle se fait d'un homme.

Je lui donne un léger coup de poing dans les côtes.

— Qu'est-ce que vous essayez ? Dis-je. M'emprunter de l'argent ?

Il rit. Puis il s'éloigne dans l'obscurité.

Moi, je me dis que mes affaires personnelles ne vont peut-être pas si mal que ça. Et, bien que je sois venu ici en mission, il n'y a pas de raisons pour que je ne me donne pas un peu de bon temps : un voyage agréable jusqu'à Londres en compagnie de la même Carlette. Et peut-être un rendez-vous, pour dîner un soir ensemble. Après tout un type a besoin d'un peu de détente quelquefois.

Je regarde ma montre. Il est neuf heures dix. J'aperçois dans un coin, Rapps, le flic de Southampton. Je m'approche de lui.

— Tout est O. K, Mr. Thaxby, me dit-il. Vos bagages sont passés. Ceux de Mademoiselle Lariat aussi. J'ai l'impression qu'elle vous attend. Bonne chance !

Je lui souhaite bonne nuit, et je passe la barrière. J'avance prudemment, parce qu'il fait noir comme dans un four et qu'on risque à chaque instant, si on se trompe un peu de direction, de piquer une tête dans la flotte.

J'essaye de voir autour de moi, et j'aperçois Manders, le gars de la radio, qui s'amène.

— Tout est O. K, me dit-il. Elle vous attend là-bas sur la jetée. Je crois que vos bagages sont au train. Mais attention ! Si vous voulez ne pas perdre de temps, suivez le côté droit. Par l'autre côté c'est deux fois plus long. Parce qu'il y a là-bas une bombe non explosée.

Je le remercie, et je m'en vais le long de la jetée. Enfin j'aperçois Carlette. C'est-à-dire que je vois le bout de son nez qu'éclaire, de temps en temps, la cigarette qu'elle fume.

— Bonsoir, dis-je. Je crois que nous prenons le même train tous les deux. Et ça me remplit de joie, parce que j'ai une ou deux choses à vous dire.

Elle me regarde, sourit, et me répond assez fraîchement :

— Qu'est-ce que Mr. Thaxby peut bien avoir à me dire ?

— D'abord, vous êtes exactement le remède que le médecin m'a ordonné. J'aime tout en vous. J'aime la façon dont vous marchez. Et puis vous êtes une de ces femmes dont les bas sont toujours bien tirés avec la couture bien droite.

— Vraiment ? fait-elle. Vous avez remarqué ça ?

— Bien sûr, dis-je. J'ai regardé avec attention.

Ça m'intéressait beaucoup... Mais dépêchons-nous. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Nous partons le long de la jetée. Le temps de faire quinze mètres et la lune se montre tout d'un coup. Enfin ! On voit un peu devant soi !

A cinq ou six pas de nous, se trouve le bord de la jetée. Carlette met sa main sur mon bras, me montre l'eau qui clapote, et me dit :

— N'est-ce pas magnifique ? Moi, j'adore voir les reflets de la lune sur l'eau !

Elle s'en va jusqu'au bord de la jetée, et reste là, à contempler le bouillon. Je lui dis :

— Quand vous aurez bien regardé le reflet de la lune sur la flotte, qu'est-ce que vous diriez d'essayer d'attraper le train ?

— Allons-y ! me répond-elle.

Elle se retourne brusquement et son pied glisse. Je l'entends pousser un petit cri, puis elle bascule. J'entends un « plouf ». Elle est dans la flotte. A six mètres en dessous de moi.

Je me penche. Je la vois qui remonte à la surface à cinq mètres de la jetée. Le courant doit être fort !

Je ne perds pas une seconde ; j'enlève mon manteau, mon veston, mes souliers, et je pique une tête dans les reflets de lune. C'est salement frigo.

Je réapparais à environ cinq mètres d'elle. Elle essaye de nager. Mais, empêtrée dans son manteau, elle ne peut pas s'en tirer. J'arrive facilement jusqu'à elle, et je lui crie :

— Ne vous fatiguez pas ! Ça va aller tout seul.

Posez votre main sur mon épaule. Et laissez-vous aller.

Elle fait un petit gargouillement et me dit :

— Ça ira.

Puis je la vois sourire...

Alors je pousse un beuglement qu'on a du entendre jusqu'au Japon. Et je me contente de nous maintenir à peu près à la même place pendant quelques secondes.

Enfin un type arrive au bord de la jetée, nous aperçoit, et nous jette une corde. Deux minutes après, nous sommes en haut, en train de nous ébrouer. J'aime mieux vous dire qu'il faisait un peu frisquet tout à l'heure, mais maintenant c'est pire qu'au Pôle Nord en plein hiver ! – Allons, Carlette ! Dis-je. C'est le moment de courir et en vitesse ! Sans ça, gare au lumbago ! Et puis, le temps de nous sécher, nous aurons de la veine si nous arrivons à prendre le deuxième train – celui de dix heures trente. Mettons-en un coup !

— On y va, me répond-elle.

Puis elle passe sa main sous mon bras, et en avant !

II

NOUS devons être à peu près à un quart d'heure de Londres quand je lui dis :

— Qu'est-ce que vous diriez d'un petit dîner un soir ? Je vais être très occupé, mais je pourrais peut-être m'arranger à vous réserver une soirée.

— Ah ? fait-elle. Vous allez être très occupé ? Je me demandais, justement, ce qu'un homme comme vous peut bien faire dans l'existence.

— Oh, rien d'extraordinaire, dis-je. Je suis dans les boulons et dans les écrous. L'usine de mon oncle les fabrique, à Cold Springs. Et c'est moi qui les vends. Et vous ne pourriez pas imaginer le nombre d'écrous et de boulons dont ils ont besoin dans ce pays-ci, à l'heure actuelle !

— C'est très intéressant, me dit-elle.

Elle me fixe d'un regard pénétrant, et ajoute :

— Et c'est très curieux. Parce que je ne vous trouvais pas l'air de quelqu'un qui vend quelque chose.

— Sans blague ? Dis-je. En tout cas, vous ne m'avez pas donné de réponse pour ce dîner.

Elle secoue la tête.

— Rien à faire, dit-elle. Je désire ne pas vous revoir. Je n'ai déjà que trop d'inclination pour vous. Et je ne tiens pas à me compliquer l'existence en ce moment. Ça pourrait tout embrouiller...

— Embrouiller quoi ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous êtes une drôle de fille, Carlette, vous dites que vous éprouvez un petit quelque chose pour moi. Et pourtant, sur le *Florida* vous faisiez tout ce que vous pouviez pour m'éviter...

— C'est justement pour ça. Quand on a un peu de sens commun on évite de jouer avec le feu. En tout cas, je n'oublierai jamais cette soirée. Je me rappellerai toujours la façon dont vous m'avez repêchée dans cette eau froide. Je veux rester sur ce souvenir-là.

Je lui réponds :

— Je vois ce que c'est. Puis je la regarde en silence pendant un moment, et je reprends :

— C'est bizarre, mais j'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part, avant ce voyage-ci. J'ai une excellente mémoire, et pourtant je n'arrive pas à me rappeler où. Et comment aurais-je pu vous oublier ? Ça m'intrigue. Je ne comprends pas.

Elle sourit, et me répond :

— C'était probablement une autre femme. Vous avez dû en fréquenter des quantités...

Je prends un espèce d'air modeste et je lui dis :

— Non, je ne suis pas du genre cavaleur.

— Que vous dites !

Et nous nous mettons à rire tous les deux. Puis j'allume une cigarette et je lui demande de m'excuser un instant. Et je vais dans le couloir du wagon, à la recherche du contrôleur. Je le rencontre dans le wagon suivant. Je lui glisse un billet d'une livre sterling, et je lui dis :

— Il y a une dame dans le wagon-restaurant, avec moi. Vous nous verrez descendre ensemble tout à l'heure. Voulez-vous glisser ce billet d'une livre au porteur qui prendra ses bagages pour qu'il vienne me dire ensuite l'adresse qu'elle aura donnée au chauffeur du taxi. Et voici trois autres livres pour votre peine. D'accord ?

— Avec plaisir, monsieur, fait-il.

— Bien, dis-je. Que le porteur aille m'attendre ensuite sous la grande horloge. Mon nom est Thaxby.

— Parfait, monsieur, dit-il, vous pouvez y compter.

Je retourne vers Carlette. Cinq minutes plus tard nous entrons en gare. Je lui dis adieu, et je file en vitesse, car je n'ai qu'une petite

valise.

A la sortie du quai, je vois quelqu'un venir vers moi. Ça doit être Grant, le type envoyé par Herrick.

— Mr. Thaxby ? demanda-t-il.

Puis il ajoute à voix basse :

— Autrement dit : Mr. Lemmy Caution, du Bureau Fédéral d'Investigations ?

Je lui réponds oui, et il me tend la main.

— Je m'appelle Grant, reprend-il. Détective à la Spécial Branch. Mr. Herrick m'a envoyé pour vous rencontrer. Il est désolé de ne pouvoir entrer en contact avec vous immédiatement, mais il a dû se déplacer d'urgence pour une affaire très grave.

Il est absent pour trois ou quatre jours. Il vous contactera dès son retour. En attendant, il m'a mis à votre disposition.

— C'est très gentil, dis-je.

Puis je lui demande comment il a su que j'étais moi. Il part à la pêche dans ses poches, et en sort une photo de moi. Ce qui prouve que ces gars de Scotland Yard ne sont pas si ballots que vous pourriez le croire.

— Allons prendre un café au buffet, dis-je. Après quoi nous irons à l'appartement de Jermyn Street qu'Herrick a retenu pour ma pomme, et nous parlerons un peu de l'affaire en question.

Il me répond O. K. Nous nous installons à une table, et je lui demande de m'excuser un instant. Puis je file jusqu'à la grosse horloge, sur les quais. Au bout d'une minute un porteur m'aborde :

— Etes-vous Mr. Thaxby ?

Je lui dis oui. Il fait un large sourire, et me glisse un papier.

— Voici l'adresse, dit-il.

Je le remercie des tas de fois et je retourne au buffet. Le temps de finir notre café et nous sautons dans un cab. En route, ce gars Grant me raconte des histoires de guerre. C'est un type gentil, agréable à fréquenter comme tous les flics anglais.

Quand nous arrivons à Jermyn Street, le portier me conduit à l'appartement qu'Herrick a retenu pour moi. Il est au troisième étage. Il se compose d'une chambre, d'un salon, et d'une salle de bains, je demande au portier de faire chercher mes bagages demain matin à la consigne de la gare de Waterloo. Puis, quand il a filé, je sors de ma valise une bouteille de rye (Whisky américain). En passant à Grant un verre et une cigarette je lui dis :

— Je n'ai pas l'intention de moisir sur ce boulot. Qu'est-ce qu'Herrick vous a raconté ?

— Pas grand-chose. Il m'a dit que vous me mettriez au courant, et que je n'aurai qu'à faire ce que vous me demanderez.

— Alors voilà l'histoire, dis-je. Il y a six mois, un gars que s'appelle Whitaker et qui habite Kansas City, a inventé un nouveau modèle de bombardier-en-piqué. Quelque chose de merveilleux. Mais ce Whitaker est un gars un peu bizarre. Il n'y avait pas moyen d'obtenir qu'il mette la dernière main à ses dessins et qu'il tire les « bleus » pour les Services intéressés.

— Ces inventeurs sont toujours un peu cinglés, dit Grant.

— Et comment ! Fais-je. Alors le Ministère de la Marine, que ce nouveau bombardier intéresse prodigieusement, commence à s'inquiéter, et se demande pourquoi Whitaker met tant de temps à terminer son boulot.

Alors un de leurs gros bonnets s'est mis dans la tête que quelqu'un essayait une entourloupette avec Whitaker – quelqu'un qui serait d'une « cinquième colonne » dans nos beaux U. S. A. Et il décide de demander qu'on envoie un gars du F. B. I. pour surveiller discrètement Whitaker. Et notre zèbre a découvert qu'en fait de « Cinquième Colonne », c'était une colonne féminine. Autrement dit, que le gars Whitaker se triturerait le ciboulot, le cœur, et le foie, à cause d'une souris. Toujours la même vieille histoire.

— Mais la même en question était peut-être au service des Boches ? me dit Grant.

— Tout est possible mon vieux. Toujours est-il que le Whitaker, qui était sur le point d'épouser une fillette de Kansas City, a laissé tomber, brusquement. Et qu'il cavale maintenant après une autre souris.

Trois ou quatre jours par semaine, il file dans une puissante

voiture. Mais ce qui est bizarre, c'est que mon copain du F. B. I. n'a jamais réussi à mettre le grappin sur la dame en question. Il ignore absolument qui elle est. Vous saisissez ?

« Alors le copain prévient notre quartier général à Washington. Mais Washington ne se tracasse plus. Parce que le même jour, le Whitaker leur avait téléphoné de l'Arkansas pour dire que les plans étaient terminés, qu'il était en route pour Washington, pour les leur remettre, et que la fabrication du nouveau bombardier pourrait commencer immédiatement. »

Je m'en reverse une petite goutte et je regarde Grant par-dessus mon verre en continuant :

— Et ce bombardier est drôlement important pour vous autres. C'est pour vous qu'on allait le mettre en chantier.

Mais voilà : Whitaker ne paraît pas à Washington. Il disparaît de la circulation. Volatilisé ! Personne ne sait ce qu'il est devenu. Et personne ne sait ce que sont devenus les plans !

Alors c'est là qu'on me met sur l'affaire. Je file à Kansas City, pour essayer d'apprendre quelque chose sur Whitaker. Au bout de trois ou quatre jours, je réussis à découvrir que dix jours avant son coup de fil à Washington, disant que les plans étaient prêts, il avait retenu une cabine sur un paquebot pour l'Angleterre.

— Mais qu'est-ce qu'il viendrait faire ici ? me demande Grant.

— Je n'en sais fichtre rien, dis-je. Mais pourquoi ne viendrait-il pas ici ? On y est aussi bien qu'ailleurs – quand on aime recevoir des bombes sur la figure, ajoutai-je en rigolant. Mais j'ai comme qui dirait un pressentiment que c'est par ici qu'il doit être.

— Ça ne sera pas un boulot facile de le trouver, me dit Grant. Parce que nous avons déjà tellement d'affaires sur les bras avec leur « blitzkrieg », que nous ne pourrions peut-être pas vous fournir toute l'aide qu'il faudrait, et que nous vous donnerions en un moment plus normal.

— Je me débrouillerai bien, dis-je. Je viendrai vous voir demain matin à 11 heures à Scotland Yard, pour vous demander quelques petits renseignements. Pour l'instant, il faut que j'attende que mes bagages arrivent, parce que je suis un peu à l'étroit dans ce costume qui n'est pas à moi. On me l'a filé après un plongeon que j'ai fait dans la rade, à Southampton. Alors, à demain.

— O. K., fait Grant. A demain.

Et il met les bouts.

Après son départ, je me déshabille et je m'en vais dans la salle de bains. Pendant que je me paye une douche tiède, je laisse mon cerveau ruminer à propos de ce Whitaker. Je pense que Grant a probablement raison quand il dit que c'est à peu près aussi facile de trouver une aiguille dans une meule de foin que de mettre la main sur ce zèbre-là, en ce moment, sur le territoire du Royaume-Uni. Et j'en conclus que les gens qui ont décidé Whitaker à ne pas livrer au Gouvernement des U. S. A. le plan de son bombardier ne sont pas des idiots.

Après m'être frictionné, j'enfile mon pyjama, puis je m'en vais au salon où j'ai laissé mon pardessus sur un fauteuil. Et je fouille la poche intérieure pour y prendre mon portefeuille, qui contient tous mes papiers. Croyez-moi, ou ne me croyez pas : mon foutu portefeuille n'est nulle part...

Et tout d'un coup, je comprends.

Je reste immobile un instant, à me parler tout seul. Et si vous êtes capables d'entendre ce que je me dis c'est que vous avez servi dans la marine.

Puis mon téléphone s'en mêle. Je décroche. C'est Grant qui parle :

— Mr. Caution, dit-il, je suis allé à Scotland Yard après vous avoir quitté. Parce que l'idée m'est venue, tout d'un coup, que Mr. Herrick avait peut-être un dossier sur votre affaire, et qu'alors j'y trouverais peut-être quelque chose d'intéressant pour vous. Je suis content d'avoir pensé à ça, parce que, premièrement, j'ai trouvé ici un message de lui qui dit qu'il sera de retour demain soir vers huit heures, et qu'il désirerait vous voir à ce moment-là. Et secundo – vous allez sûrement trouver ça intéressant – j'ai trouvé une note portant le nom d'une femme : « Geraldina Varney ». Il y a un point d'interrogation après ce nom. Et la mention que cette femme a débarquée en Angleterre il y a une semaine. Je me demande...

— Qu'est-ce que vous vous demandez, Grant ?

— Je me demande si ça ne serait pas la poupée pour qui Whitaker est mordu si fort ?

— Peut-être bien, dis-je. En tout cas, Herrick n'aurait pas mentionné ce nom dans son dossier si ça ne voulait pas dire quelque

chose. Où se trouve cette mignonne ?

— Il y a une adresse sur la fiche : Laurel Lawn, à Hampstead. C'est dans la toute proche banlieue.

— Bien, dis-je. Attendez une seconde...

Je reste là avec le récepteur dans ma main à réfléchir tranquillement, puis je dis :

— Ecoutez, Grant, ne vous occupez pas de cette Gerald. Laissez-la-moi. Je me chargerai d'elle. J'irai peut-être lui jeter un petit coup d'œil, histoire de voir comment elle est balancée. Et puis, je ne viendrai pas vous tenir la jambe demain matin, puisque Herrick sera là demain soir. Dites-lui de m'attendre, au cas où je serais un peu en retard. Ça vous va comme ça ?

— Ça sera parfait, dit-il.

Et il raccroche.

Après ça, j'en mets un coup. Je saute dans mes fringues, j'attrape mon manteau et je dévale l'escalier comme si j'avais le feu au derrière.

Et je me sens tout attendri d'avoir encore mon cher vieil automatique, dans son étui, sous mon aisselle. Parce que j'ai l'impression que ce business-là va devenir de plus en plus intéressant.

Je marche jusqu'à Piccadilly. Les sirènes d'alerte mugissent. L'obscurité est totale.

Je marche toujours, mais je ne trouve pas ce que je cherche. Ce n'est qu'en atteignant Berkeley Square que je le dégote enfin. Une grosse Buick de tourisme s'avance dans ma direction. Une femme au volant – en robe du soir. Elle arrête sa voiture devant un immeuble, descend, et disparaît dans la maison. J'ouvre la portière, et je pousse un soupir de contentement. Parce que cette folle n'a pas retiré la clef du contact.

En cinq secondes, je suis installé et je démarre. A une certaine distance du lieu de mon escamotage, je m'arrête. Je fouille dans la voiture et j'y trouve un guide routier. Un coup d'œil, et je redémarre. Je gagne la grand'route de Southampton, et j'appuie sur le champignon. Pourvu que personne ne m'arrête pour me demander mes papiers ! Parce que ça m'empêcherait de battre, ce soir, le record du monde de vitesse en automobile...

III

IL est cinq heures du matin quand j'arrive à Southampton. Je me renseigne, et on m'indique le Commissariat Central de Police. J'y vais et je demande à communiquer avec l'Inspecteur Rapps. Je dis qu'il me connaît, et qu'il se rappellera m'avoir accueilli à l'arrivée du *Florida*. Mr. Thaxby.

On me répond que Rapps est chez lui, en train de dormir, mais que si c'est très urgent, on lui donnera un coup de fil. Je dis que c'est très urgent, et on le sonne. Quand je l'ai sur la ligne, je lui dis :

— Hello, Rapps. Ici Thaxby, le vendeur d'écrous et de boulons. J'ai eu des petits ennuis cette nuit, et j'ai perdu mes papiers quelque part. Et puis il faut que je dise quelques mots à un type du *Florida*. Pouvez-vous me procurer un laissez-passer pour pénétrer dans les docks ?

Il me répond oui, mais qu'il faut qu'il vienne d'abord s'assurer que je suis bien moi.

— J'en suis désolé, dis-je, parce que, alors, je suis obligé de vous demander de venir tout de suite.

Il me répond qu'il sera là dans vingt minutes.

Dès qu'il arrive, il me fait faire un laissez-passer. Et il me demande si j'ai besoin d'aide. Je lui dis que non, mais que je voudrais bien qu'il fasse faire le plein d'essence de ma voiture. Il me dit oui. Je sens qu'il est curieux, mais je n'ai vraiment pas le temps de faire de discours. Je file vers les docks, où des sentinelles examinent mon papier et me laissent passer.

Quand j'arrive au *Florida*, la passerelle y est encore. Je monte à bord, et je pousse quelques sifflements pour attirer l'attention. Un type arrive avec une lanterne. Je lui dis :

— Il faut que je communique tout de suite avec l'officier de radio Manders. C'est très important. Voulez-vous lui dire que quelqu'un le demande d'urgence.

Et je file au gars un billet de dix shillings.

Quelques instants plus tard, je vois Manders arriver. Dès qu'il arrive à ma hauteur, je lui prends le bras, et je lui dis :

— Hello, Manders. Vous me reconnaissez ? Thaxby. Je voudrais vous dire deux mots.

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais je lui enfonce dans les côtes le canon de mon automatique.

— O. K., dit-il. Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

— Je ne parlerai pas ici, Manders, dis-je. Descendons à quai, pour une petite promenade. Je ne veux pas qu'on nous interrompe.

Nous descendons la passerelle, puis je le conduis derrière les baraquements de la douane. Là, il s'arrête et il se retourne.

— Alors quoi ? me demande-t-il.

— C'était un gentil petit scénario, Manders. Celui que tu as monté avec ta petite copine Carlette. Bravo !

— J'ai idée que vous êtes fou, Thaxby, me répond-il. Qu'est-ce que tout ça signifie ?

— Ça signifie que vous avez combiné, tous les deux, le petit plongeon accidentel dans la rade. Parce que tu savais qu'à cause de l'obscurité et de la solitude de l'endroit, *je ne pouvais pas faire autrement* que d'aller la repêcher. Et qu'il faudrait bien que je retire mon gros pardessus où se trouvaient mes papiers, dans une poche intérieure. Et pendant que je faisais le sauveteur et le canard, toi ou un de tes petits copains me barbotiez mon portefeuille avec tout ce qu'il y avait dedans. C'est pas vrai ?

Il me regarde, et ses yeux luisent comme ceux d'un reptile.

— Ecoutez, Mr. Thaxby..., fait-il.

Puis il m'envoie son pied juste au-dessous du genou. Je m'affale. Mais avant de toucher terre, je reçois un coup de pied dans la figure. J'ai l'impression que ma mâchoire est emportée. Je ne dis pas un mot. Je lâche mon automatique, et je reste immobile comme si j'étais foudroyé. Je l'entends respirer avec force. Il attend une demi-minute. Quand il voit que je ne bouge plus du tout, il se penche vers moi. Je sens son souffle sur ma figure.

Alors je lâche une espèce de gémissement. Ça a l'air de le rassurer complètement. Je l'entends murmurer le mot *Schwetinhund* ! Et ça me confirme ce que je pensais.

Ensuite il m'attrape par le col de mon pardessus, et commence à me traîner par terre, dans la direction du bassin. Je n'ai pas de peine à deviner ce que le salaud va faire de moi. Vous non plus, sans doute. Alors vous voudrez bien admettre que ce garçon n'est vraiment pas un gentil garçon.

Il n'a pas la tâche très facile, parce que je me laisse, de toute ma masse, aller comme un paquet. Au bout d'un moment, il prend un peu de repos. Il s'éloigne un instant, et revient avec une paire de briques qu'il fourre dans les poches de mon pardessus, afin d'être sûr que je ne sortirai pas de la flotte pour venir hanter sa demeure familiale. Puis il recommence à me tirer le long du quai.

Au bout d'une ou deux minutes, nous arrivons sur le bord du bassin. Il se repose à nouveau un instant, puis se penche vers moi pour me saisir.

C'est le grand moment.

Je lui passe mon bras gauche autour du cou, et j'attrape son poignet gauche avec ma main droite. Il se tortille et il rue tant qu'il peut, mais je l'amène là où je veux – la gueule pressée dans le poil de mon pardessus.

— Ecoute-moi, fumier, dis-je. Tu es une charogne. Et si moi je suis un « *Schweinhund* », je suis un « *Schweinhund* » tout ce qu'il y a de plus costaud, comme tu le vois. Alors je vais te faire une confidence : tu ne reverras plus jamais Berlin, ni tes petits camarades.

Je me tourne sur mon côté droit, et je le jette par-dessus mon épaule. Au moment qu'il heurte le sol, je le lâche, et je me mets sur un genou. Et quand il essaye de se relever, je lui balance un gnon à la mâchoire. Sa tête se renverse et heurte le sol en résonnant. Je le traîne et je l'adosse à une borne. Puis je le gifle à tours de bras pendant deux minutes. Il se réveille enfin.

— Ecoute, dis-je, tu vas me dire quelque chose.

— Je ne te dirai rien, répond-il.

— Oh mais si ! Fais-je. Ou sans cela je vais t'allumer mon briquet sous les narines, pour te décider. C'est au sujet de la même Carlette. Je

me suis fourré dans la tête l'idée que c'est elle la souris pour qui le gars Whitaker a fait le polichinelle. Je parie que c'est elle qui galopait après les plans du bombardier, en accord avec votre bande ?

— Pourquoi pas ? fait-il. Et alors ?

— C'est tout ce que je voulais savoir, dis-je.

Il appuie sa tête à la borne, et pousse un gémissement. Et, au même moment, il m'envoie une ruade dans la figure.

Mais cette fois-ci, je me méfiais. Il manque son coup, et je rigole. Puis, comme la foudre, je lui en balance un sur le museau, qui aurait knockouté un éléphant.

Je me relève. Tout est calme. L'obscurité est toujours complète. Et ça bruine toujours tant que ça peut. Alors je retire les briques de mes poches, et je les fourre dans celles du coco. Puis je le charge sur mon épaule, et, d'une torsion du corps, je le balance dans la flotte.

J'entends un « plouf ! ». Ça y est. Il est arrivé à destination. Ça fait toujours un « Radio » qu'Hitler n'aura plus...

IV

IL est 10 heures, et il fait un temps magnifique, quand j'arrive de nouveau dans la bonne ville de Londres. Je vais tout droit à Berkeley Square, et je laisse la voiture à proximité de l'endroit où je l'avais fauchée. Puis je rentre à mon appartement et je prends une bonne douche chaude. Après quoi je m'envoie quatre doigts de whisky pur, et je me fourre au lit. Croyez-moi ou ne me croyez pas, mais je suis plutôt fatigué. Et ma mâchoire porte une ecchymose large comme une carte des Etats-Unis.

Juste avant de m'endormir, je sonne la standardiste, et je lui demande de m'appeler à 4 heures. Puis je m'enfonce dans le sommeil. Croyez-moi ou ne me croyez pas, je n'ai rêvé à rien du tout.

A 16 heures, je suis debout, et je fais un petit tour dans ma chambre en pensant un peu au boulot qui m'attend. Puis je me fais monter un petit casse-croûte, que j'engloutis. Après quoi j'enfile mes vêtements à moi, qui sont arrivés de la gare. Enfin je cherche le petit papier que le porteur m'a remis hier soir, avec l'adresse de la même Lariat. Elle habite le Sheldon Building, à St. John's Wood, dans la banlieue toute proche.

Je descends et je saute dans un taxi. J'arrive au Sheldon Building, et le portier me dit que Miss Lariat habite au premier étage. Je monte et je sonne. Je me sens un peu trépidant. Je me demande si j'ai vraiment la bonne adresse, et si je vais retrouver la belle même.

La porte s'ouvre, et Carlette est devant moi. Vêtue d'un négligé de dentelle noire. Un joli sourire sur sa petite gueule. Je vous assure que ça vaut la peine qu'on la regarde. Ça vous ferait sans doute aussi un drôle d'effet.

— Comment va, Carlette ? Dis-je.

— En voilà une surprise, fait-elle. Mr. Thaxby ! Comment avez-vous découvert mon adresse ?

Je lui fais un large sourire, j'entre, j'accroche mon chapeau et mon pardessus.

— Je suis un jobard astucieux, quelquefois, dis-je. Votre porteur

m'a glissé l'adresse que vous aviez donnée au chauffeur de taxi.

Elle me conduit dans un salon, où brûle un bon feu. Les rideaux sont tirés.

— Voulez-vous boire quelque chose ? me demande-t-elle.

Je reste debout devant la cheminée pendant qu'elle remplit un verre pour moi. Et je la regarde.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Mr. Thaxby ? dit-elle. Vous avez l'air de m'en vouloir.

— Comme vous dites, chère amie ! Dis-je. Tu es une petite salope de première qualité. Tu as du culot, mais cette fois-ci tu es tombée sur un os.

Son expression change. Ses yeux deviennent durs.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites, fait-elle.

— Sans blague, mignonne ? Alors je vais t'expliquer. Assieds-toi. Je me présente : Ici, Caution – Lemuel H. Caution – du Bureau Fédéral d'Investigations. Mais tu n'ignores pas qu'avant de venir ici, j'ai été faire un petit tour à Kansas City, pour savoir ce qui avait bien pu arriver à un gars qui s'appelle Whitaker – un ballot qui a inventé un nouveau bombardier, mais qui se faisait tirer l'oreille pour remettre ses plans au gouvernement américain.

Quand je suis arrivé à Kansas City, mon oiseau avait filé, en laissant tomber une fillette qu'il était sur le point d'épouser. La raison pour laquelle il avait filé, c'est qu'il était mordu pour une autre, qui faisait partie d'un gang qui s'intéressait aussi beaucoup aux plans de ce nouvel avion.

Enfin, nous avons eu comme qui dirait l'impression que le Whitaker avait filé en Angleterre. C'est pour ça que j'y suis venu aussi. Et c'est peut-être par coïncidence que tu étais sur le même rafiot que moi.

Et comme tu n'es pas une môme tombée de la dernière pluie, tu savais bien que la meilleure façon de me tomber, c'était de prendre l'attitude distante que tu as adoptée envers moi sur le bateau. C'est une tactique qui prend toujours.

Carlette s'adosse nonchalamment, et met ses mains derrière sa

tête.

— C'est absolument passionnant, dit-elle. Vous devez aller souvent au cinéma...

— Je t'en fouterais du cinéma, dis-je. Alors quand le *Florida* n'était plus qu'à une demi-heure de Southampton, j'ai remis à l'officier-radio Manders – je suppose que tu ne le connais *pas*, hein ? – un message à expédier à Herrick, de Scotland Yard. Ce message le prévenait de mon arrivée. Mais le Manders n'a pas expédié ce message, et il me remet un peu plus tard, une soi-disant réponse de Herrick disant qu'un nommé Grant m'attendrait à la gare de Waterloo. De cette façon-là, Herrick ignorait mon arrivée, et restait tranquille. Et moi je n'avais pas de raison d'aller tout de suite à Scotland Yard, puisque le Grant me racontait que Herrick était absent de Londres pour un jour ou deux.

La chose à faire ensuite, c'était de faucher tous mes, mon passeport, ma carte du F. B. I., et tout ce qui se rapportait à cette affaire. Alors Manders et toi, vous avez fabriqué un joli petit scénario. Il vient me trouver sur le quai, et me raconte que tu es folle de moi, que nous pourrions voyager ensemble jusqu'à Londres. Puis c'est le coup de la noyade dans le port, pour lui donner l'occasion de me faucher mon portefeuille.

Ensuite il téléphone à un de vos copains de Londres de venir m'attendre à la gare de Waterloo. Le gars vient et me dit qu'il s'appelle Grant et qu'il est de Scotland Yard. Mais le ballot ne me demande pas à voir ma Carte d'Identité, parce qu'il sait bien que je ne l'ai plus. Et c'est là sa première grosse faute. Au lieu de ça, il sort, de sa poche, une photo de moi. Sa seconde faute, c'est qu'il oublie de me demander pourquoi je ne suis pas arrivé par le premier train, comme soi-disant j'étais censé le faire, d'après le faux message de Herrick. Le gars n'y a pas pensé parce qu'il savait bien que je ne pourrais pas prendre ce train-là.

Ensuite ce ballot vient avec moi à mon appartement, reste un petit instant, s'en va, et me téléphone un peu plus tard – soi-disant de Scotland Yard – pour m'aiguiller sur une fausse adresse d'une fausse poupée qui aurait été le grand amour du gars Whitaker. Et ça, toujours pour gagner du temps.

Mais vous n'avez pas gagné de temps, puisque c'est toi que je suis venu voir. Et que c'est toi la souris qui rendait Whitaker dingo.

Carlette se lève, et va vers un petit dressoir où est posée une

petite mallette de maroquin.

— Tout ça est absolument fou, Mr. Caution, dit-elle. J'ai tous mes papiers là-dedans. Vous n'avez qu'à fouiller et les lire tous. Ça vous prouvera que vous divaguez complètement.

Elle apporte la mallette sur la table, et l'ouvre. Je me penche. Le papier du dessus est une coupure de journal. Je la prends pour la lire. Au même instant, Carlette attrape un presse-papier qui se trouve sur la table et lève le bras, vive comme l'éclair. Mais je plonge en avant par-dessus la petite table, et mon poing la heurte à la pointe du menton. Elle pousse un petit soupir et s'affale. Je la rattrape au vol, et je la couche sur le divan.

Après ça, j'examine les lieux. J'ouvre une porte. La pièce où j'entre est plongée dans l'obscurité, mais il y flotte un parfum très agréable, comme celui de sels de bain de premier choix. Moi, j'adore les parfums, et celui-là m'émoustille.

J'entre et je tâtonne pour trouver le commutateur. Mais je ne tâtonne pas très longtemps. Parce que je reçois, tout d'un coup, sur le cigare, une locomotive, ou la Tour Eiffel, ou quelque chose dans ce genre-là. Je m'affale – ou, du moins, je le suppose. Et – croyez-moi ou ne me croyez pas – je ne me suis plus fait de mauvais sang pour rien.

Et je n'ai pas rêvé.

CHAPITRE II

BOMB BABY

I

JE reprends conscience tout doucement. C'est-à-dire que je commence à m'apercevoir que je n'ai pas quitté ce monde de souffrance.

Quand j'essaye de remuer la tête, j'ai, chaque fois, l'impression qu'on me la défonce à coups de pioche. Mais ça ne m'empêche pas de réaliser que la même Carlette m'a eu avec l'aide d'un petit copain qui était caché dans sa chambre.

Et ça vous prouvera que le chou d'un « G-Man » n'est pas plus costaud que celui de n'importe quelle crapule.

J'entrouvre un œil un tout petit peu. Suffisamment pour me rendre compte que je suis de nouveau dans le salon – c'est-à-dire les trois quarts de moi. Parce que ma tête est encore dans la chambre. Je ne veux pas dire qu'on me l'a coupée – mais on m'a laissé entre les deux pièces.

D'où je suis, j'aperçois Carlette installée sur le divan. Elle fume une cigarette. Tranquillement. Et à côté d'elle, sur la table, il y a un automatique calibre 38.

Et, tout d'un coup, mon cerveau fait « clic ». Je sais, brusquement, qui est vraiment cette dame. Cette soi-disant Carlette Lariat n'est personne autre qu'une nommée Carlette Francini. Une des filles les plus dures qui aient jamais traîné dans la pègre. Elle a essayé un peu de tout – et s'en est toujours tirée. Trafic de stupéfiants, kidnapping, chantage – et meurtre aussi, probablement. Et je me dis que si je veux me sortir vivant de ce pétrin, il ne faudra pas que je moisisse. Parce que ce qu'ils mijotent à mon sujet ne doit pas être gentil, gentil.

Je pousse un gros soupir, et j'entrouvre mes deux yeux. Carlette attrape son automatique et le pointe vers mes tripes. Elle me parle. Et sa voix n'est plus la même que celle qui me charmait sur le *Florida*. Pas du tout.

— Tu as l'air, me dit-elle, d'essayer de te rappeler où tu as collé ton chewing-gum avant d'aller te coucher hier soir. Si ta petite amie te voyait, elle ferait sa valise, flic à la mie de pain.

— Tu me rends malade. Tu n'es qu'une dure à se lever le matin. Pour le baratin on peut compter sur toi, mais pour le reste il n'y a plus personne.

Un gros paquet de lard avec une cervelle de hareng-saur, voilà ce que tu es !

— Ta gueule ! Bâtard fédéral. J'ai assez ri. Fini la plaisanterie. Si tu ne la boucles pas je t'arrache la langue. Je vais te faire regretter d'être venu au monde.

— Pauvre paumée, sale petite bluffeuse. Ça y est, je sais où j'ai vu ta gueule. Si ce n'est pas toi la frangine qui est passée aux Assises en 36, avec la bande à Panzetti pour meurtre et kidnapping, je veux qu'on me les coupe vivement. Tu ne t'en es pas trop mal tirée à l'époque. Cette fois ça sera plus cher.

— Si tu penses que je te donnerai l'occasion de m'avoir, c'est que tu penses de trop. Tu n'iras plus bien loin.

Et elle vient vers moi. A toute volée elle me lance un coup de pied en pleine figure. Ma tête va frapper le chambranle de la porte avec un bang à réveiller le quartier. J'ai l'impression que mon nez est dégoûté de ce qui m'arrive. Deux ou trois de mes dents ont l'air d'avoir envie de me quitter. Et ma joue est fendue d'un bout à l'autre.

— Comment aimes-tu ça ? Me demande-t-elle.

Elle est debout et sourit. Croyez-moi ou pas, eh bien cette dame est plutôt du genre doux. Elle me fait penser à une gamine dont le grand amusement serait d'arracher la queue des chats.

Je lui réponds :

— Je n'aime pas tellement ça, mais ne te casse pas la tête pour moi. Tu as bien raison de te donner un peu de bon temps. Parce qu'un de ces jours c'est moi qui t'aurai et ça sera ton tour d'y passer. Ça sera ta fête...

Elle se met à rire :

— Laisse-moi rigoler... non mais écoute-moi rigoler... Quand je pense que Mr. Lemmy Caution, le grand Lemmy. L'as des « G-Men », en pinçait si fort pour ma pomme, à bord du *Florida* ! Ça nous rendait malade de rire, mon ami et moi. Si tu avais pu nous entendre, tu aurais eu envie de te flanquer à l'eau et de mordre un requin !

— Tu vas bien, dis-je. Alors Manders, le radio du *Florida*, était ton petit copain ? Un gars à Panzetti, lui aussi ? Eh bien, tu me croiras si tu veux, ma mignonne, mais ton chéri doit en connaître un bout maintenant sur les requins et autres poissons, où il est en ce moment il y a des poissons en masse.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? me demande-t-elle.

Elle a l'air inquiète. J'ai idée qu'elle doit être mordue pour le Manders.

— Oh rien, mais vous pouvez me faire n'importe quoi, toi et ta bande de fumiers, il y a une chose qui existe, c'est que j'ai balancé le gars Manders dans la rade de Southampton, avec une brique dans chaque poche. Et qu'il doit être encore en train de couler à pic. Ça te plaît chérie ?

Sa figure devient écarlate.

— Si je pensais que tu dises vrai, flicard, je te couperais la tête tout de suite... Mais je ne te crois pas... Tu bluffes !

— Je te dis que ton Manders est aussi avancé qu'un bifteck de la semaine dernière, ma pauvre enfant. C'est comme ça que l'aiment les poissons. Alors tu es veuve sans avoir été mariée ! J'espère que tu te remarieras un jour. Avec un serpent à sonnettes. Pauvre petite bête !... Mais – j'y pense – tu vas peut-être te remarier avec le copain qui était caché dans ta chambre, celui qui m'a foutu un jeton sur le cassis ?

Et j'enchaîne :

— Autre chose, Carlette. Tu tiens le bon bout en ce moment. Tu as la cote. Tout ce que je pourrais essayer de faire te ferait rigoler, tu le dis toi-même. Mais il y a un truc que tu oublies, c'est que je ne suis pas tout seul dans la course. Avec ces flics anglais on ne sait jamais. Tu auras du mal à te tailler avec une engeance pareille sur le dos. Ils t'auront épinglée que tu te demanderas encore d'où ça vient.

— Pauvre innocent ! répond-elle. Premièrement ton Herrick ne sait même pas que tu es arrivé à Londres. Et d'ici qu'il commence à s'inquiéter de toi, tu seras en miettes depuis longtemps. Evaporé ! Et personne n'entendra plus jamais parler du fameux Lemmy Caution, l'as des G-Men.

— Peut-être bien. Si je n'avais pas découvert que Carlette Lariat et Carlette Francini étaient la même petite ordure, je ne serais pas là. Je

n'ai pas eu de chance, je ne pouvais pas savoir que ton numéro 2 était dans la chambre.

Elle rigole.

— Tu as salement raison. Il a été se cacher quand il t'a entendu entrer. Et quand il va revenir, on travaillera un peu sur toi. Il a été chercher un grand panier à linge. On te mettra dedans pour te sortir d'ici.

Je ne dis plus rien. Parce que *moi*, je sais qu'elle ne bluffe pas. Je connais les méthodes de cette bande-là. Pour eux, c'est la moindre des choses...

J'appuie ma tête contre le chambranle de la porte, en poussant une espèce de gémissement, puis je la laisse retomber sur le parquet avec un bang ! Qui laisse supposer que je suis tombé dans les pommes.

Je ne bouge plus. J'ai les yeux fermés. Mais je laisse ma paupière gauche entrouverte un tout petit peu. Histoire de me tenir au courant de la suite des événements.

Elle me regarde sans bouger pendant une minute. Et puis elle se décide à faire ce que j'espérais d'elle. Elle sort de la pièce et revient avec une cruche pleine d'eau. Elle tient toujours son automatique à la main.

Elle commence de me faire couler un filet d'eau sur la figure. Et elle me dit, en même temps :

— Réveille-toi, ma fille. Si tu tournes de l'œil aux hors-d'œuvre, qu'est-ce que tu feras tout à l'heure, quand Willie te servira le plat de résistance.

J'ouvre un peu mes yeux en papillotant. Puis je pousse un autre gémissement. Si ça continue comme ça encore un bout de temps, je sens que je vais être obligé de mourir, pour de vrai...

Heureusement, elle commence d'en avoir marre. Elle me dit un mot ordurier, puis elle s'approche tout près. Et elle renverse, d'un coup, toute l'eau de la cruche sur ma figure.

C'est le moment ! Je flanque un coup de pied dans la cruche, brusquement. Ça la lui envoie dans l'estomac. Juste au-dessous de la ceinture.

Ça lui coupe la respiration, comme vous pouvez vous en douter. Elle essaye de lever le bras qui tient son automatique, mais elle n'y parvient pas. Elle appuie sur la gâchette. La balle entre dans le plancher, entre mes jambes. Puis elle lâche son arme et s'affale. La dame, si elle a jamais été une dame, en a pour un bout de temps avant de pouvoir reprendre sa respiration...

Moi, je fais vite. Je ramasse le pétard qu'elle a laissé tomber, puis je vais, dans l'entrée, fermer au verrou la porte du palier. Parce que je ne tiens pas à être surpris par le gars Willie quand il va revenir.

Quand je reviens dans le salon, Carlette se tortille toujours en faisant des bruits marrants. Je la ramasse et je la balance sur le canapé. Puis je vais dans la chambre à coucher. J'arrache le cordon d'une robe de chambre et je ficelle la môme comme un poulet.

Ensuite je vais chercher un verre d'eau dans la salle de bains et je la fais boire. Dès qu'elle a retrouvé son souffle, elle me regarde comme si elle était à elle toute seule un meeting de l'Association des Frères de Satan en train de chercher la méthode la moins rapide pour faire bouillir un type vivant.

— Ça va, Caution ! dit-elle. Tu crois que tu tiens le bon bout. Mais j'ai des tas d'amis dehors qui prendront soin de toi.

— Tant mieux, mais excuse-moi. Il faut que je prenne les dernières dispositions pour l'enlèvement de ta carcasse.

Tu vois, ma toute belle, dis-je. Les choses s'arrangent toujours. On ne doit jamais désespérer.

Je la laisse pour aller faire un tour dans l'appartement. Au fond de la cuisine, il y a un placard à charbon, de grande taille. Il n'est pas absolument plein, mais il y a suffisamment de coke à l'intérieur pour que ça fasse un matelas douillet pour la môme.

Je retourne au salon la chercher. Puis je la transporte dans mes bras jusqu'à la cuisine. Et je la fourre dans le réduit à charbon !

— Tu peux toujours gueuler, bébé, dis-je. Personne ne t'entendra. Et si tu as faim, tu pourras te payer un petit morceau de coke.

Je ne vous dirai pas ce qu'elle m'a répondu.

De retour dans le salon, je m'envoie quatre doigts de whisky pur. Et je me mets à réfléchir gentiment. Ça me conduit à supposer que le

gars qui m'a assommé dans la chambre doit être un zèbre que je ne connais pas encore. Je veux dire que ça ne doit pas être le soi-disant Grant. Parce que si ça avait été lui, la même Carlette n'aurait pas pu résister au plaisir de me le dire, quand elle me tenait, avec son rigolo pointé vers mes boyaux. Et si ce que je pense là est juste, alors le gars Grant ne doit pas savoir que je suis venu voir Carlette. Parce qu'il ne sait pas que j'ai pu avoir son adresse. Et parce qu'il doit croire que je n'aurais rien fait, aujourd'hui, avant d'avoir contacté Herrick à Scotland Yard ce soir, comme nous avions convenu en dernier lieu.

Mais le Grant en question doit avoir l'idée d'une autre démarche – que je *vais* faire, d'ailleurs. Il a sûrement cette idée-là, parce que c'est lui qui me l'a mise en tête. Et s'il s'est donné cette peine c'est que ça fait partie du scénario. Et j'ai idée que je sais pourquoi on tient à me voir aller là-bas.

J'en reprends une petite goutte, juste pour chasser le froid, puis je vais dans la salle de bains, histoire de voir de quoi j'ai l'air. Je ne suis pas beau : ma joue et mon nez sont fendus. Et j'ai un œil dans le même état que si je venais de me bagarrer avec le gars Joe Louis.

Avec une serviette humide j'essaye de me refaire un peu une beauté. Puis je ramasse mon chapeau et mon pardessus, je ferme la porte de l'appartement, derrière moi, et je descends parler au portier de l'immeuble...

Ce zèbre-là est intelligent, il est du métier. Parce que, malgré la tête que j'ai, il ne dit rien, et reste impassible.

Je sors mon porte-billets, et je chiffonne sous son nez un billet de cinq livres.

— Il y aura un peu de remue-ménage chez Miss Lariat, dis-je. Je suis son frère, et j'ai eu une violente discussion avec le type qui était là-haut. Vous rappelez-vous l'avoir vu monter ?

Le portier me répond oui.

— Eh bien, dis-je encore, ce coco là est un vaurien. Il poursuit ma sœur de ses assiduités – et elle, ça ne lui plaît pas. Quand j'ai dit à ce voyou de filer en vitesse, il m'a balancé un vase de Chine à la figure. Vous voyez comment ça m'a arrangé !

Le portier me répond qu'il le voit, en effet.

— Alors, dis-je, si ce gars-là revient ici – et j'ai idée qu'il essaiera

– voudriez-vous lui dire que Miss Lariat est partie et qu'elle ne veut plus le voir.

Le portier me répond qu'il suppose que Miss Lariat lui confirmera ce que je viens de lui dire.

— Bien sûr ! Fais-je. Mais elle ne veut pas qu'on la dérange avant la fin de la soirée. Parce qu'elle se repose. Elle est à bout de nerfs.

Je lui glisse mon billet de cinq livres. Il me dit qu'il a très bien compris, et que si Mr. Kritsch revient, il ne le laissera pas monter à l'appartement.

— Parfait, dis-je. Et quand il repartira, il prendra peut-être un taxi. Alors si ça vous intéressait de gagner encore cinq livres, vous n'auriez qu'à ouvrir un peu vos oreilles pour entendre l'adresse qu'il donnera au chauffeur.

Il me répond qu'il fera de son mieux. Et que tous les chauffeurs de cette station étant des habitués, presque des copains à lui, il espère pouvoir se procurer l'adresse.

Je le remercie, et je file.

Il est sept heures quand j'arrive chez moi. Juste le temps de boire un petit whisky avant de filer à Scotland Yard. En somme, la journée n'a pas été si mauvaise que ça...

II

SEPT heures et demie.

Herrick me secoue vigoureusement la main, en regardant, d'un air intrigué ma figure. Il se demande, évidemment, comment j'ai pu faire pour avoir l'air d'être passé sous un rouleau compresseur. Je lui dis que je suis tombé d'un autobus pendant le black-out. Je ne suis pas sûr qu'il le croie.

Après quoi, nous parlons de ce qui m'amène. Et il n'y a plus aucun doute. On nous a eus dans les grandes largeurs. Herrick n'a jamais quitté Londres. Il attendait avec impatience mon arrivée en Angleterre, étant donnée la gravité de l'affaire en question.

Ça prouve bien que les gars en question connaissent leur boulot. Ça nous prouve qu'ils savent que le Whitaker – ce ballot – est en Angleterre. Et qu'ils savaient que j'arrivais sur le *Florida*.

Alors ils ont chargé Carlette de s'occuper de moi. Et le gars de la radio, Manders, était sûrement un salaud de la Gestapo – un U. A. I., comme ils disent. De ces gars qu'Hitler a planqués tout autour du monde en attendant d'avoir besoin d'eux le jour du coup dur.

Je ne dis rien à Herrick au sujet de Carlette. Je ne lui parle pas d'elle ni des diverses petites séances que j'ai eues avec elle dans les dernières vingt-quatre heures. Je vous expliquerai pourquoi, tout à l'heure.

Mais je lui raconte l'histoire de Manders. Je lui fais le récit de mon retour précipité à Southampton. Je lui explique que j'ai dû me bagarrer avec ce salaud. Et je lui dis que pendant notre petite séance de catch, le malheureux a trébuché au bord du bassin, et qu'il est tombé dans la flotte.

— Je me suis penché pour voir, dis-je. Mais il n'est pas remonté à la surface...

Herrick prend un air de circonstance pendant que je lui sers ce bobard et il me dit que c'est aussi bien comme ça, que ça nous épargne sans doute des tas d'ennuis.

Puis il m'entraîne chez le grand chef du Yard, un type qu'on appelle Strevens. C'est un gars tout ce qu'il y a de bien, et gentil, et tout.

Le grand chef nous dit qu'il a été plusieurs fois en contact avec Washington au sujet de l'affaire Whitaker. En premier lieu, il voudrait bien savoir pourquoi le Whitaker a pris la décision de venir en Angleterre. Et secundo comment il a pu débarquer sans qu'ils le sachent ici.

Il me demande si j'ai une opinion personnelle sur la question.

Je lui réponds que j'ai des tas d'idées personnelles sur cette affaire. Je lui dis, qu'à mon avis, le Whitaker a dû être terrifié par quelque chose, tout d'un coup, et qu'il aura jugé que les U. S. A. n'étaient plus pour lui assez sûrs. Et là, je suis un peu du même avis que ce cornichon. Parce que – comme tout le monde le sait – il y a des tas de Fridolins en liberté, dans mon beau pays. Et ils peuvent s'en donner à cœur joie avec toutes leurs saloperies de combines.

Ces salauds savent que l'Angleterre a un besoin urgent de l'aide américaine en matériel de guerre, et tout particulièrement en avions. Et eux, comme leurs maîtres, là-bas, à Berlin, savent qu'ils peuvent remporter une grande victoire en stoppant la production de guerre à sa source américaine.

— Donc, dis-je au grand chef de Scotland Yard, tout ça pue la Gestapo à plein nez. Voici un gars – Whitaker – dont personne ne sait grand-chose sauf qu'il est un ingénieur et qu'il s'occupe d'aéronautique. Puis ce zèbre-là invente un nouveau modèle de bombardier en piqué et le Gouvernement Fédéral offre de lui acheter ses plans.

Donc, on peut affirmer que ça n'est pas la question de pognon qui tracasse le Whitaker. Parce qu'il doit sûrement comprendre que le gouvernement des U. S. A. lui paierait plus, pour la livraison de ses brevets, que ne pourraient lui payer les Fritz pour qu'il les leur livre, à eux.

Le second point – dis-je au grand chef – c'est que le cornichon était fiancé à une fillette du Kansas. Il allait l'épouser. Et quand j'ai été faire un petit tour par là-bas, j'ai essayé de mettre le grappin sur cette même. Mais absolument sans succès. Elle s'était – littéralement – volatilisée.

C'est alors que j'ai su que le polichinelle s'était amouraché d'une

autre fille. Cette seconde personne appartient à la Gestapo et veut obtenir de lui les plans du bombardier.

Alors, dis-je au grand chef, pour conclure, nous pouvons supposer que le Whitaker a, enfin, compris. Et qu'il a pensé que sa seule sauvegarde serait de mettre les bouts en vitesse. Ou sans cela qu'il se ferait bigorner un de ces quatre matins, par le gang.

Alors il s'amène ici, dis-je. Et voilà où nous en sommes. Vous pigez ?

Le grand chef me répond que si mon hypothèse est juste, les services de Herrick réussiront rapidement à mettre la main sur Whitaker – s'il est entré sous son vrai nom – parce qu'il ne pourra obtenir aucune ration alimentaire, même dans un hôtel, sans une carte d'alimentation. Et que même s'il est entré sous un faux nom, avec un faux passeport qu'on lui aurait procuré, les services de Herrick, se basant sur la date approximative de son entrée, vont effectuer une vérification de tous les arrivages des Etats-Unis depuis cette date.

— Nous mettrons le grappin sur Whitaker avant huit jours, conclut-il.

Mais Herrick lui fait remarquer qu'il faut aller plus vite encore. Et il raconte au grand chef l'histoire des faux radios de Manders, qui prouve que le gang cherchait à prendre sur nous une toute petite avance. Ce qui prouverait que ces salopards n'ont pas besoin d'un long délai pour terminer leur combine quelle qu'elle soit.

— Je vais mettre tout mon monde là-dessus, me dit-il. Rentrez chez vous, et attendez de mes nouvelles. J'espère avoir quelque chose pour vous sous un jour ou deux.

— Très bien, dis-je. Je rentre chez moi et je vais me reposer un peu, après avoir défait mes valises. Et soigner ma joue, mon nez, et mon œil, avec un peu de whisky que je ferai passer par mon estomac.

En arrivant à mon appartement, je m'ouvre une bouteille de rye, et je commence à ruminer. Vous vous êtes sûrement demandé pourquoi j'ai fait des cachotteries à Herrick et au grand chef sur certains événements. Je vais vous le dire :

1°) Si j'avais parlé de Carlette à Herrick, il l'aurait harponnée immédiatement. Et c'est justement une chose que je ne veux pas qu'on fasse.

2°) Si je lui avais parlé de cette adresse que le soi-disant Grant m'a donnée – Laurel Lawn, à Hampstead – il s'en serait occupé tout de suite. J'ai la certitude qu'il ne m'aurait pas laissé faire ce que j'ai l'intention d'y aller faire. Il aurait jugé que le jeu n'en valait pas les risques.

Parce que moi, dans ma petite tête, j'ai mes idées à moi sur tout ce business. Je suis convaincu que la Gestapo – sa filiale des Etats-Unis – a su que Whitaker avait inventé un nouveau modèle de bombardier en piqué. Et qu'elle a chargé le gang Panzetti de se procurer les plans. J'ai idée qu'ils ont dû payer largement pour ça. Et c'est là que Carlette entre en scène. Elle est chargée de séduire Whitaker. Et pour une raison que j'ignore actuellement, son plan est de le faire sortir des U. S. A. et entrer en Angleterre.

Naturellement la bande n'aurait pas cette idée-là si elle n'avait pas une filiale ici et quelqu'un pour s'occuper de Whitaker à son arrivée. Donc ça permet à Carlette, après le départ du zèbre, de rester là-bas pour s'occuper de moi sur le bateau, parce qu'ils n'ignoraient pas que le Gouvernement Fédéral m'avait mis sur l'affaire, et que j'arriverais bien à découvrir que Whitaker avait traversé la mare aux harengs.

Alors ils mettent au point une combine de premier ordre. Manders – qui n'est sans doute pas de la bande à Panzetti, mais bien un salaud de la Gestapo – est installé sur le bateau comme opérateur de radio. Leur but est de se débarrasser de moi avant même que j'aie contacté Herrick, et après *s'être emparé de toutes mes pièces d'identité*. Et j'ai idée que je sais pourquoi ils tiennent absolument à avoir mes papiers.

Donc Manders et Carlette me font leur entourloupette, et me barbotent mes papiers. Après quoi ils mettent debout une combine qui va leur permettre – ils l'espèrent bien, en tout cas – de me rayer, purement et simplement, de la liste des vivants. Et cela, avant même que Herrick ait eu le temps de comprendre ce qui se passe. Parce qu'ensuite, il pourra bien découvrir ce qu'il voudra. Ça n'aura plus aucune importance. L'affaire sera dans le sac. Emballée. Etiquetée. Expédiée. Avec le sourire...

III

IL est neuf heures moins le quart quand je laisse tomber mes pensées profondes. Il est temps que je me mette au boulot.

J'ouvre ma grosse malle et j'en sors un petit automatique calibre 25 qui voyage toujours avec moi. Ce petit pétard s'insère dans un « clip » métallique fixé dans la manche droite de mon veston. Si je presse mon bras contre n'importe quoi, le « clip » s'ouvre, et l'objet tombe dans ma main.

J'enfile, ensuite, mon pardessus. Et je trouve mon Luger dans la poche droite. Après quoi je descends dans la rue, et je saute dans un taxi pour me faire conduire à Hampstead.

Il est neuf heures et quart quand j'arrive là-bas. Laurel Lawn est un pavillon de bonne taille, situé au milieu d'un jardin.

Je n'y pénètre pas par la grande entrée. Je fais le tour vers les communs. Et je me hisse dans la maison par la fenêtre de la cuisine. Puis j'enfile un corridor qui me mène aux pièces principales. J'écoute avec intensité, mais je n'entends pas le moindre bruit. La maison est aussi calme qu'une morgue de village.

J'arrive devant une double porte. Je regarde par le trou de la serrure, et j'aperçois une cheminée rustique avec un beau feu qui brûle dans l'âtre. Je tourne le bouton de la porte, doucement, et j'entre.

Il flotte, dans cette pièce, un parfum de cigarettes turques. J'allais tirer mon étui, pour me faire cadeau d'une sèche, quand une voix de femme, douce et grave, dit :

— Posez vos mains sur la table – et laissez-les là. Si vous bougez, je vous abats.

Moi, je crois que je n'ai jamais entendu une voix pareille. C'est une sorte de vibration qui vous fait tressaillir. Et les syllabes de chaque mot se détachent, comme si elles sortaient d'une mitrailleuse. Je ne bouge pas mais je voudrais bien voir si les avantages de la dame sont en rapport avec sa voix.

Je commence à sourire et je demande :

— Je n'ai pas fumé depuis un temps fou. Je voudrais bien prendre une cigarette.

— Ne bougez pas, dit-elle, prenez-en une sur la table et débrouillez-vous.

Je la remercie. Pendant que j'attrape une pipe elle fait le tour et s'arrête, pile, devant moi.

Ah, mes aïeux ! Je suis, littéralement, knockouté. Parce que, je vous l'assure, j'ai connu pas mal de mômes. Mais une comme celle-là, jamais !

Elle a des cheveux rouge Titien sur un visage éblouissant de clarté. Avec des yeux lumineusement bleus et candides, qui s'abritent sous des cils merveilleusement ourlés.

Je suffoque ! Je me dis qu'il doit y avoir quelque chose de raté, plus bas. Ce n'est pas possible !

Je laisse mon regard descendre le long des rondeurs et des courbes qui sont un régal pour les yeux. Et j'arrive enfin à ses jambes que je m'attendais à voir comme des tuyaux de poêle.

Croyez-moi. Je vous dis que si mon arrière-grand-père pouvait jeter un coup d'œil sur tout ça, il se lèverait, d'un bond, de son fauteuil. Et il danserait une samba.

Je suis dans un tel ravissement, que je ne m'occupe même pas du petit automatique calibre 32 qu'elle dirige vers mes tripes. Je lui dis :

— Madame, vous seriez vraiment très gentille de me donner un peu de feu parce que j'ai besoin de fumer. Il me faut ça pour calmer mes nerfs. Chaque fois que je vois une dame qui a une double ration de beauté je deviens tout drôle. Vous ressemblez à mon rêve favori.

Son expression ne change pas. Elle fait vraiment sérieux. Elle prend dans sa poche une cigarette, l'allume et pousse le briquet vers moi, sur la table.

— Vous pouvez allumer votre cigarette, mais laissez vos mains au-dessus de la table. Autrement je tire. C'est compris ?

Je fais comme elle dit. Et tout en envoyant une grande bouffée de

tabac au fond de mes poumons je regarde le briquet. Il est en or, incrusté de petites perles. Je lis les initiales : G. V.

C'est bien ça...

Je fais un large sourire à la même.

— Permettez-moi de me présenter. On m'appelle Lemuel H. Caution. Je suis du Bureau Fédéral d'Investigations du Ministère de la Justice des Etats-Unis d'Amérique. Et j'ai tout lieu de croire que vous êtes Geralda Varney, l'ex-fiancée du jobard qui s'appelle Elmer Whitaker, le gars qui...

Elle m'interrompt d'une voix glaciale. Et je vous le dis, quand elle parle sur ce ton c'est pire que l'hiver en Alaska.

— Vous avez tort de prendre la peine d'inventer des histoires. Ne vous occupez, maintenant, que de sauver votre peau. Je vous déclare, je vous affirme, qu'à moins que vous ne me disiez immédiatement la vérité entière, je vous tuerai comme un chien.

— Ecoutez, Miss Varney. Si vous voulez absolument me bigorner, je me fous que ça soit comme un chien ou comme un autre animal. Mais j'ai l'impression que vous vous prenez un peu trop au sérieux. Qu'est-ce qui vous asticote à ce point-là ? Détendez-vous un peu !

— Alors je suppose que vous allez renoncer à prétendre que vous êtes Mr. Caution.

Je pousse un grand soupir. Parce que je suis, vraiment, dans une situation délicate. Vous devez vous en rendre compte, vous qui êtes au courant.

— O. K., chère mademoiselle. Donc je ne suis pas le véritable Lemmy Caution. Alors, puisque vous prétendez le savoir, je suppose que vous avez dû rencontrer le vrai. Peut-être voudrez-vous bien me dire où et quand vous avez vu le coco. Parce que, vous le croyiez ou pas, c'est quand même moi qui suis lui.

Elle rigole. Puis elle me répond :

— J'ai rencontré le vrai Lemmy Caution cet après-midi. Et lui, c'était *le véritable* Caution. Il m'a montré ses pièces d'identité, sa carte du F. B. I., enfin tous les papiers possibles et authentiques. D'ailleurs, il m'a raconté la tentative qui avait été faite pour lui voler ses pièces d'identité. Et il a été assez aimable de me prévenir que *vous* viendriez

sans doute ici cette nuit.

— Très bien. Alors vous voudrez peut-être bien me dire qui je suis. Parce que, pour l'instant, je n'en ai pas la moindre idée.

— Je ne sais pas qui vous êtes, fait-elle. Mais ce que je sais, c'est que vous étiez, cet après-midi, avec votre complice Carlette Francini. Et je sais que vous deviez venir ce soir ici pour y rencontrer ou bien un autre membre de votre gang ou bien quelqu'un du Service Secret Nazi – qui vous paye pour ce que vous faites.

Le discours de la même me confirme que j'avais vu juste. Et ça me confirme qu'il faut que je fasse mon boulot en vitesse si je ne veux pas être mêlé à des tas d'ennuis.

Je m'assois sur une chaise, en gardant mes mains sur la table. Parce que je suis convaincu, maintenant, que cette poupée n'a pas, pour moi, de bonnes intentions. Elle ne m'aime pas. Ça ne fait aucun doute. Et elle est cramponnée à son rigolo d'une façon qui ne me plaît pas du tout.

D'ailleurs l'expérience m'a appris qu'une femme rousse prend toujours les choses au sérieux. Quand elle s'est fourré une idée dans la tête, et qu'elle tient un pétard à la main, une même aux cheveux rouges n'hésitera pas à vous descendre si elle l'a décidé. Même si elle s'est trompée. Et ça ne lui fera pas plus de souci que de se poudrer le nez. Alors j'y vais prudemment :

— Très bien, madame, dis-je. J'ai l'impression que la partie est perdue pour moi. Je vois que vous êtes au courant de la chose. Alors je veux bien vous dire tout ce que je sais, à la condition, que vous me laissiez filer ensuite.

Elle me regarde comme si j'étais un poisson avarié.

— Je ne veux rien vous promettre, dit-elle. Mais si je suis satisfaite des renseignements que vous me donnerez, alors je vous laisserai peut-être sortir d'ici intact.

Je hoche la tête.

— J'ai compris, fais-je. Quand je vous aurai tout raconté, vous irez retrouver le gars qui dit qu'il est Caution. Et vous lui balancerez tout ce que je vous aurai dit. Et ce gars-là – j'ai entendu parler de lui – cavalera après moi, ensuite, pour me descendre. C'est un type que ça amuse de bigorner les gens. Alors, c'est pas la peine que je fasse les

frais. Autant me laisser bousiller par vous maintenant. Ça vous va ?

Elle a l'air un peu désappointée. Elle réfléchit un instant puis elle me dit :

— Il est, en effet, probable, que j'informerais Mr. Caution de notre conversation. Mais cela ne veut pas dire que vous n'ayez plus ensuite aucune chance. Je crois que Mr. Caution, tout comme moi, ne s'intéressera pas à du menu fretin de votre genre. Les gens que nous voulons avoir, ce sont ceux qui vous payent.

Vous ne trouvez pas qu'elle est bien bonne ? Non seulement je ne suis plus moi, mais je suis, par dessus le marché, du menu fretin.

— O. K. dis-je. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je n'ai qu'une seule question à vous poser, dit-elle. Et vous y répondrez immédiatement. Vous y répondrez, ou je vous tuerai. Où se trouve Elmer Whitaker ?

Je me lève. Je fais la même cafetière que si quelqu'un venait de me balancer un fer à repasser dans la figure. J'écarquille les yeux, et je laisse pendre ma mâchoire inférieure. Je fais ça avec un sens artistique qui rendrait jaloux Clark Gable.

D'une voix aussi rauque que possible, je dis :

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ?...

Je m'effondre à nouveau sur ma chaise. J'ouvre de grands yeux, je serre mes mains l'une contre l'autre, et je les tords avec désespoir. Et je joue ça d'une manière... Clark Gable n'a plus qu'à aller aux cours du soir.

— Allez-vous me répondre, ou non ? fait-elle.

— Ecoutez-moi, Miss. Vous me mettez dans une situation terrible. Vous me demandez où se trouve Whitaker, et il faut que je vous réponde ; ou bien vous me bigornez. Et moi, je ne veux pas du tout mourir.

Je me lève à nouveau, et je la regarde d'un air désespéré.

— Vous rendez-vous compte, dis-je, que quoi que je fasse, je signe mon arrêt de mort ? Si je vous dis où est Whitaker, Panzetti et les Fritz sauront que c'est par moi que vous l'avez appris. Et vous savez ce que

ces gars-là me feront... Ils ne me descendront pas d'un coup de feu. Ils mettront si longtemps à me faire mourir, que je mourrai six cents fois avant de lâcher la rampe...

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? dit-elle. Qu'est-ce qu'ils ont fait à Elmer ? Ils lui ont peut-être fait ce que vous dites...

Je retombe sur ma chaise, et je lui dis :

— O. K., Miss. Je vais me mettre à table. Je vais tout vous dire. Mais pour l'amour de Dieu, si vous avez quelque chose à boire ici, donnez-m'en un peu. Je suis complètement à plat. Parce que je vois bien que c'est le commencement de la fin pour moi.

— Restez où vous êtes, me dit-elle. Et mettez vos mains sur la table.

Puis elle va, à reculons, jusqu'à une petite table. Le pétard est toujours pointé vers moi. Sur la table, un petit sac à mains qu'elle ouvre d'une seule menotte. Elle en sort un flacon, et vient le poser devant moi.

— Voilà de quoi boire, dit-elle. Faites vite. Je n'ai pas de temps à perdre.

J'ai l'impression qu'elle ne se rend pas compte qu'aucun de nous deux n'a de temps à perdre.

J'étends le bras, et je prends le flacon. Je dévisse la capsule qui le bouche, et je fais le mouvement de le porter à mes lèvres. Et quand il y est presque, je lui donne une secousse, du poignet, qui balance un jet d'alcool en plein dans les yeux de la même.

Au même moment, je m'aplatis. Elle pousse un petit cri. Puis elle laisse tomber le pétard. Elle porte ses mains à ses yeux, et hurle comme un petit enfant.

Je bondis sur l'automatique, et je le ramasse. Puis je vais à elle, je l'attrape, et je lui maintiens les poignets par-derrière le dos. Elle sanglote de douleur.

— Ecoutez-moi, petite bécasse. Vous allez cesser ces hurlements, et me répondre. Sans ça je vous distribuerai quelque chose qui vous fera hurler encore un peu plus. Comment êtes-vous venue ici ? Avez-vous une voiture ?

Elle hésite. Elle gémit toujours.

— Allons, ma petite. Répondez, ou je vous fourre encore un peu d'alcool dans les yeux. Où est rangée votre bagnole ?

Elle enlève les mains de dessus ses yeux, et elle me dit d'une voix basse :

— Je vous tueraï un jour pour ça.

Je lui donne une grande claque sur les fesses.

— Où est votre bagnole ? Dis-je à nouveau.

Elle me répond qu'elle est dans le garage, de l'autre côté de la maison.

— Alors nous allons y aller tout de suite. Et si, vous faites seulement mine d'ouvrir la bouche...

Je la pousse dans le corridor que j'avais suivi en arrivant, et je l'amène devant la fenêtre de la cuisine. Je lui dis de l'escalader et de sauter dans le jardin. Elle refuse.

— Oh mais si, ma fille, tu sauteras ! Si tu as peur que tes jolies hanches ne passent pas à travers, rassure-toi, je te pousserai un bon coup. Maintenant peut-être que ça t'ennuie que je voie tes jambes. T'en fais pas, j'en ai vu d'autres. Allez hop, au boulot !

Alors je la soulève d'une main et je la balance. Deux bonnes poussées et elle passe à travers – manteau de fourrure et tout. Je saute tout de suite après elle, et je lui dis de me montrer où se trouve le garage, et nous y allons. Il est à une trentaine de mètres de la maison. Dedans je vois une grosse voiture. J'ouvre la portière – avec sa clef. Puis je lui dis d'y monter. Elle hésite une seconde. D'une bonne bourrade, je l'envoie dinguer sur les coussins. Puis je me penche et je lui pose sur les lèvres un honnête et solide baiser. Je récolte une tarte.

— Ça ne fait rien, ma poulette, dis-je. Ça valait bien ça ! Et maintenant vous allez attendre bien sagement que je revienne.

Je referme la portière à clef, et je me taille. J'aperçois la clef du garage pendue à un clou, je ferme cette porte-là aussi. Puis je retourne à la maison, et j'y pénètre à nouveau par la fenêtre de la cuisine. Je monte au premier, et j'allume l'électricité dans une des pièces. J'en laisse la porte entrouverte afin qu'un rai de lumière passe sur les

marches de l'escalier.

Puis je redescends dans le hall. Je le laisse dans l'obscurité. Et je m'y accroupis, le dos au mur, avec mon Luger bien en poigne. Et, immobile, j'attends.

IV

JE me dis qu'il doit être environ onze heures. Au même moment, l'horloge d'une église voisine me prouve que j'ai raison.

Je voudrais bien pouvoir fumer une cigarette. Cette envie me travaille pendant cinq bonnes minutes. Au bout desquelles j'entends un léger bruit de l'autre côté de la grande porte. Une clef tourne, et la porte s'ouvre doucement. Quelqu'un entre dans le hall et referme la porte derrière lui. Mais pendant qu'il fermait la porte, j'ai eu le temps de jeter un coup d'œil sur lui. Il y avait juste assez de lune pour que je puisse voir qui c'était. Ma main à couper : c'est le faux Grant, le zèbre qui m'a interpellé à la gare de Waterloo.

Je m'aplatis tant que je peux contre le mur, et j'avale ma respiration.

Le zèbre tient à la main une petite valise. Il avance jusqu'au pied de l'escalier. Là, il voit le léger rai de lumière sur les marches, en haut. Il écoute un instant avec intensité. Puis il enfile le corridor et va dans la cuisine où je le vois allumer une torche électrique. Je l'aperçois qui pose ensuite sa petite valise sur le sol. Il l'ouvre et tripote quelque chose dedans pendant une minute. Enfin il éteint sa torche, et revient dans ma direction.

Il traverse tout le hall, et va vers la porte d'entrée qu'il ouvre sans le moindre bruit. Et c'est à ce moment-là que je fonce.

Une demi-douzaine de bonds sur mes semelles de caoutchouc, et j'arrive sur lui. Je lui défonce le derrière de la tête avec la crosse de mon Luger. Il pousse un gros soupir et s'effondre.

Je referme la porte d'entrée. Je fouille dans la poche du zèbre, et j'en sors sa petite torche. Je l'allume et je regarde. C'est bien mon petit copain. Le Grant en toc.

Je le charge sur mon épaule, et je le transporte dans le salon. Croyez-moi ou ne me croyez pas, mais je commence à être très content de ma soirée.

Le flacon de whisky de Geralda est sur le plancher, où il était tombé tout à l'heure. Il est encore à moitié plein. Je m'en envoie une

bonne gorgée, histoire de me prémunir contre la grippe de l'hiver prochain, qui sera peut-être très mauvaise. Après quoi, je fourre le goulot dans la gueule du zèbre, pour vider le restant. Ça et quelques bonnes paires de claques le font revenir sur la terre. Il ouvre ses yeux, les referme, gémit.

Je le fouille. Je trouve sur lui un Mauser. Je l'empoché. Je trouve aussi un passeport qui dit qu'il s'appelle Giacomo Fratti et qu'il est américain, de l'Etat d'Oklahoma. Le visa de sortie date de cinq semaines. Il n'y a rien d'autre d'intéressant, sur lui, qu'une drôle de petite clef.

Je lui flanque une nouvelle claque à travers le museau.

— Réveille-toi en vitesse, Fratti, dis-je. Et tu vas me raconter ta vie. Dépêche-toi, ou bien je vais commencer sur toi quelques petits rounds d'entraînement.

— Ce genre d'histoires ne marchent pas ici, répond-il. Ici c'est l'Angleterre, pas les U. S. A.

Je commence à m'énerver :

— Ecoute, je ne suis pas particulièrement intéressé par tes connaissances en géographie. Je sais qu'ici, en ce moment, c'est l'Angleterre. Et je sais aussi qu'il y a une alerte. En plus, je sais que je pourrais te faire avaler un parapluie et te foutre la tête en bouillie que les autorités d'ici me donneraient encore raison quand je leur aurai raconté mon histoire. Tu vois que je suis au courant d'un tas de choses, alors ne te casse pas la tête pour moi.

Le salaud répond :

— Alors, si vous en savez tellement, vous n'avez pas besoin de me faire parler.

Je pousse un soupir de pitié et je lui dis :

— C'est toujours le même ennui avec vous les truands, vous êtes un peu trop prétentieux et ça c'est un truc que je ne peux pas encaisser.

Je l'attrape par le col, et je le mets sur ses pieds. Puis je lui en balance un. Sur le museau, qui me fait péter les jointures.

Il décide de se renverser en arrière et de ne plus bouger. Il saigne

comme un porc et gémit que c'en est une honte.

Je le ramasse et je le pose sur une chaise. Puis je les soulève, lui et la chaise, et je les balance à toute volée, à trois mètres de moi, contre le mur.

La chaise vole en éclats, et la tête du coco fait le même bruit qu'un boulet de canon. Les morceaux de la chaise et lui se mélangent par terre. On n'entend plus rien pendant une minute.

Enfin il se réveille, met les mains sur sa figure, et commence à chialer.

— Tu joues les durs, hein ! Encore un de ces terribles qui ont décidé de ne rien dire. Mais je crois que tu ferais quand même mieux de te mettre à table.

Il ne l'ouvre toujours pas. Alors je le mets debout contre le mur et je lui file des grandes tartes dans la gueule. Il n'aime pas ça du tout. Brusquement il détend ses jambes, et me les balance dans les tripes. De quoi m'envoyer à l'hôpital, s'il m'avait vraiment bien touché.

Alors je commence du travail sérieux. Je fais profiter ce client de tout ce que j'ai appris pendant ma fichue existence. J'invente même des petites nouveautés. Quand j'en ai terminé avec lui, il donne l'impression d'avoir fait joujou de trop près avec les turbines d'un croiseur de bataille. Ça a duré cinq minutes mais ça l'a décidé à parler.

Je l'installe sur une grande chaise et vous pouvez me croire, chaque fois que je le regarde ça me fait mal. Il lui manque deux dents, ses yeux sont délicatement ombrés de pourpre, un côté de sa gueule n'est pas tout à fait d'accord avec l'autre et son nez fait un angle de trente degrés avec le pôle magnétique. Je lui dis :

— Tu vois, Fratti, ce qui t'est arrivé. Et ça n'est rien. Je ne t'aime pas beaucoup, Fratti, et je te préviens que si tu ne t'allonges pas complètement, si tu ne me dis pas tout ce que tu sais, il en restera juste assez de toi pour décorer les murs.

Il passe sa langue sur ses lèvres, qui n'ont plus aucune forme et acquiesce vaguement.

— Alors dis-moi qui est le salaud qui se fait passer pour Lemmy Caution. Celui à qui on a donné mes papiers après me les avoir volés.

Il me dit qu'il n'en sait rien. Il me jure qu'il n'en sait rien. Il dit

que tout est si magistralement combiné que personne, dans ce racket-là, ne sait ce que fait chacun des autres.

— Ça va. Je veux bien te croire en attendant. Mais tu connais le type qui s'est fait passer pour moi aujourd'hui auprès de Geralda Varney ?

Il est au courant de toute cette histoire, et de bien d'autres. Il ne demande pas mieux, maintenant, que de tout me raconter, mais le Panzetti lui fout la trouille. Il voudrait que je le fasse partir. Il n'est pas rassuré. Tout d'un coup il regarde sa montre qui, par un hasard prodigieux, est intacte.

— Bon Dieu ! fait-il. Il faut que nous nous barrions d'ici en vitesse.

Je vois des gouttes de sueur couler sur son front.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai apporté une valise avec moi, tout à l'heure. Et il y a une bombe dedans. Elle va exploser bientôt. C'est Panzetti qui a eu cette idée-là...

Le type transpire comme un bœuf.

— Panzetti travaille pour les Allemands, reprend-il. Ils lui ont payé la forte somme pour qu'il s'empare des plans de Whitaker. Mais quand Whitaker est venu ici, Panzetti a eu soudain peur de quelque chose. Je ne sais pas de quoi. Et ils ont décidé de vous voler vos papiers. Puis j'ai été chargé de vous rencontrer à la gare, pour vous empêcher de voir Herrick tout de suite. Et le soir même je vous ai téléphoné pour vous communiquer cette adresse-ci, en vous mentionnant le nom de Geralda Varney, afin de vous appâter. Panzetti était sûr que ça vous ferait venir ici ce soir.

Le zèbre se triture les poignes. La sueur lui coule, maintenant, le long du nez. Il reprend :

— J'ai reçu l'ordre de rester dehors pour guetter votre arrivée. Nous savions que la Geralda viendrait, parce qu'elle veut savoir où se trouve Whitaker. Panzetti lui a raconté que vous le saviez. Une fois que je vous aurais vu entrer tous les deux, je devais pénétrer à mon tour dans la maison, et y déposer la valise avec la bombe.

« Il y a suffisamment de T. N. T. dans cette machine-là, pour

réduire la maison en poussière. Mais personne n'y aurait fait attention. Parce que depuis les bombardements, il y a tout le temps des bombes à retardement qui explosent dans tous les quartiers. Et cette maison-ci est inoccupée. Maintenant, vous savez tout. Et la bombe doit exploser dans quinze minutes

— Vous êtes une belle bande de fumiers, dis-je. Comme ça, vous comptiez vous débarrasser de la Geralda et de moi, d'un seul coup. C'était bien machiné

J'examine le zèbre attentivement. Je l'ai tellement sonné, qu'il est incapable de réagir pour l'instant.

— O. K., dis-je. Eh bien je te laisserai filer quand tu auras fait un boulot pour moi. Je vais aller chercher Miss Varney dehors. Quand je la ramènerai, tu lui raconteras la combine en détail. Sinon je te laisserai ici, pour que tu sautes avec la maison.

Il me répond que c'est O. K.

Je vais à la fenêtre et j'arrache un cordon de rideaux. Puis j'attache les mains du zèbre à ses chevilles. Juste assez pour que ça tienne jusqu'à ce que je revienne.

Sur le pas de la porte, je me retourne, et je lui demande :

— Dans combien de temps ça doit sauter ?

Il se contorsionne pour pouvoir regarder sa montre :

— Dans treize minutes, dit-il. Bon Dieu, mets-en un coup !

— Nous avons tout le temps. Deux minutes pour amener ici la même. Deux minutes pour que tu lui dégoises l'histoire. Ça nous laissera neuf minutes pour filer. Alors, tu n'as pas besoin de transpirer.

Je saute en vitesse jusqu'au garage. J'ouvre la porte et je vais à la voiture. J'ouvre la portière et je dis :

— Venez, Geralda. J'ai une petite surprise pour vous.

Je n'entends aucun bruit.

J'allume la torche que j'ai prise à Fratti. La glace, côté du conducteur, a été brisée entièrement. Geralda a filé.

Je fais le tour du garage. Une petite fenêtre, à l'opposé de la

porte, est ouverte. Elle s'est bien débrouillée, la même ! Et juste au moment que j'allais lui apprendre quelque chose d'utile pour elle ! Ce qui vous prouve que Confucius avait raison quand il a écrit quelque part dans son livre : « Jamais vous ne trouverez une belle même à l'endroit où elle devrait être, au moment où elle devrait y être. »

Je hausse les épaules, dans l'obscurité. C'est ainsi que va le monde. Chaque fois que vous réussissez à mettre quelque chose debout, une poupée flanque tout en l'air.

Je me dirige vers la porte du garage. Je ne vois rien d'autre à faire pour l'instant, que d'aller ramasser le Fratti avant que la baraque ne saute. Et de l'amener à Scotland Yard. De tout raconter à Herrick. Et de repartir en chasse au plus tôt.

Au moment où j'arrive à la porte, quelque chose me soulève et me projette à travers le garage, comme si j'étais une boulette de papier. Un grondement formidable défonce mes tympan. Et la moitié du toit du garage décide de se séparer des murs. De la poussière et toutes sortes de débris voltigent partout autour de moi.

Je sors, après m'être relevé péniblement. Je regarde vers la maison. Il en manque la moitié.

Le gars Fratti a dû se tromper en réglant sa bombe.

Moi, je décide de me débiter. Parce que des gars de la défense passive vont sans doute arriver sur les lieux. Et je ne tiens pas à commencer des conversations.

Je file par l'arrière du garage, et j'escalade une clôture. Je me retrouve dans une petite avenue. Je la suis jusqu'à ce que je rejoigne la grand-rue. J'y trouve un taxi, et je lui demande de me conduire au Sheldon Building, à St. John's Wood. Parce que je crois qu'il serait temps que quelqu'un aille retirer la petite Carlette de son réduit à charbon.

Au moment où nous arrivons là-bas, les sirènes commencent de beugler. Une nouvelle attaque aérienne. Je paye le chauffeur, et j'entre dans la maison. Dans le hall, je croise des gens en robe de chambre qui s'en vont rejoindre l'abri le plus proche.

Je demande au portier de nuit s'il sait où perche le portier de jour. Il dit qu'il couche au sous-sol et qu'il va aller me le chercher. Je lui file une demi-couronne.

Au bout de cinq minutes, mon portier de l'après-midi arrive – celui à qui j'avais filé cinq livres sterling. Il se souvient, tout de suite, de moi.

— Quelles nouvelles ? Dis-je.

Il se met à rigoler, et me dit :

— Mr. Kritsch est revenu, une demi-heure après votre départ. Je lui ai dit ce que vous m'aviez chargé de lui dire. Il m'a répondu que c'était des bobards. Que Miss Lariat n'a pas de frère. Et il a voulu monter pour voir ce qui avait pu lui arriver.

Au bout d'un quart d'heure il est redescendu, en compagnie de Miss Lariat. Ils avaient l'air, tous les deux, très contrariés au sujet de quelque chose. Ils sont partis en taxi, en me disant qu'ils ne reviendraient pas. Un peu plus tard j'ai été à la station de taxi, et j'ai eu l'adresse par le chauffeur. La course avait été longue – jusqu'à Maidenhead. Un endroit qu'on appelle le « Melander Club ». Ils sont descendus là.

Je remercie chaleureusement le portier, et je lui file les cinq autres livres promises. Il est dans le plus grand ravissement. Il me demande :

— Vous n'êtes pas *vraiment* le frère de Miss Lariat, monsieur ?

— Bien sûr que non, dis-je. Parce que si le malheur avait voulu que je sois *vraiment* le frère de Miss Lariat, il y a belle lurette que je serais parti à la recherche d'un lac bien profond, et que je me serais foutu dedans.

Je laisse le brave portier, avec sa bouche toute grande ouverte. Et je regagne mon appartement.

CHAPITRE III

A TOI DE FAIRE, MIGNONNE !

I

JE ne me réveille qu'à 11 heures le lendemain matin. Et je reste un moment étendu dans mon lit, à contempler le plafond de ma chambre. C'est une position très favorable au fonctionnement du cerveau. Et je mets le mien en marche, tout doucement. Parce qu'il y a quelques petites choses qui me tracassent.

C'est la même Geralda qui me fait faire du mauvais sang. J'ai beau essayer de me persuader que Geralda Varney n'a rien à craindre actuellement, je sais bien, au fond de moi-même, que je cherche à m'illusionner.

Si Geralda n'est pas dans la mouscaille, moi, je suis une princesse hindoue. Parce que, et c'est visible comme une négresse sur un lit blanc, cette petite tourte n'aura rien eu de plus pressé, sitôt sortie du garage, que d'aller retrouver le salopard qui se fait passer pour Lemmy Caution, et elle lui aura fait ses confidences. Elle lui aura raconté en détail notre petite soirée, en lui demandant de faire, à tout prix, quelque chose pour me retrouver.

Et Willie Kritsch – parce que j'ai idée que c'est lui qui se balade avec mes pièces d'identité – commencera à se rendre compte que les choses ne tourneront pas rond tant que le véritable Lemmy s'obstinera à vouloir se mêler de l'affaire Whitaker. Et il en déduira également – assez justement, d'ailleurs – que bientôt la même Varney se fatiguera d'essayer de jouer cette partie toute seule. Et qu'en conséquence elle voudra mêler la police à tout ça. En donnant peut-être des détails gênants.

Alors ça pourrait tourner très mal pour cette petite. Ça me paraîtrait même très logique qu'ils décident de la supprimer. Parce que cette bonne gourde va sûrement bientôt commencer à leur poser des questions embarrassantes. Et quand une dame commence à poser des questions, on sait bien quand elle commence, mais on ne sait jamais quand ça finit. Ni comment ça finit. Et comme les dames ont un chic tout particulier pour dire ce qu'il ne faut pas, juste au bon moment...

Je saute en bas de mon lit, je prends une bonne douche chaude, je m'habille, et je sonne pour qu'on me monte quelque chose à manger. Je casse la croûte, et je bois un coup. Après quoi j'attrape le téléphone

et j'appelle Scotland Yard. On me passe Herrick.

— Hello, Herrick, dis-je. Je vais vous faire une confession. Je vous ai fait des cachotteries, hier...

— Je m'en doutais un peu, me répond-il. Parce que nous connaissons vos méthodes, maintenant. Ces méthodes qui ont fait, aux U. S. A., la célébrité de « la technique Caution ». Mais ici, mon vieux, ça pourrait vous amener des tas d'embêtements. Promettez-moi d'être plus raisonnable et plus orthodoxe.

— Je vous le promets Herrick. En attendant, ça me ferait vraiment plaisir d'avoir un laissez-passer spécial, ou bien une carte de la police, enfin une pièce d'identité officielle qui prouve que je suis Lemmy Caution du F. B. I., et pas la doublure de Mae West.

— D'accord, dit Herrick. Je vais vous faire porter ça tout de suite. Mais dites-moi. Caution. Quelles sont ces cachotteries dont vous me parlez ?

— Je ne vous ai pas mentionné une mignonne qui s'appelle Carlette Francini, une même qui est la plus belle parure du gang Panzetti, et qui avait été chargée de me séduire pendant la traversée. Un copain à elle. Willie Kritsch – un mignon à qui il manque quelque chose quand il n'a pas commis au moins un petit meurtre dans sa journée. Et puis Giacomo Fratti, qui fait partie du même petit monde. Ou plutôt, qui en *faisait* partie. Parce qu'il s'est fait sauter cette nuit dans une maison de Hampstead avec une jolie bombe à lui qu'il avait mal réglée. Mais j'oublie de vous dire que c'est ce Fratti-là qui était, l'autre soir, détective de Scotland Yard. L'un de vos distingués collègues, mon cher Herrick... Et voilà ! Je crois que c'est tout...

— Ça n'est déjà pas mal comme ça, me dit-il.

— Je serais heureux si vous pouviez déjeuner avec moi, aujourd'hui, Herrick. Nous parlerions de tout ça. Et nous établirions un plan de campagne.

— Avec plaisir, me répond-il. Je viendrai vous prendre à votre appartement à 1 h. 1/2. A tout à l'heure.

Je raccroche le récepteur, je décroche mon pardessus et mon chapeau, et je sors pour prendre un peu l'air. Pour prendre aussi un ou deux petits whiskies par-ci, par-là. Et pour zyeuter un peu les mignonnes anglaises qui profitent peut-être de ce beau soleil matinal pour regarder les boutiques et oublier le « blitz ».

Je fais les cent pas devant la porte de l'immeuble pendant une quinzaine de minutes. Puis un motocycliste arrive, qui me remet de la part de Herrick, une carte de la police avec ma photo dessus.

Me voilà, maintenant, bien monté. Avec deux identités officielles. La mienne, et celle de Giacomo Fratti, à qui j'avais barboté ses papiers d'identité, hier soir. Ça va m'être utile pour mettre à exécution la petite idée qui se dessine tout doucement dans ma cervelle.

Je m'en vais vers Piccadilly, en flânant. Après avoir remonté ensuite Regent Street, je pense tout d'un coup à un petit bar discrètement installé à un second étage de Conduit Street, et que je fréquentais assidûment à l'époque où je suis venu m'occuper de « La Môme Vert-de-Gris ».

J'ai déjà fait la moitié du chemin dans cette rue, quand j'ai, soudain, la sensation qu'on s'intéresse à ma promenade. Je m'arrête devant la vitrine d'un magasin. Par-dessus mon épaule, j'aperçois à une vingtaine de mètres derrière moi, une grosse voiture qui vient de s'arrêter, et d'où descend une personne habillée de noir avec un renard et un charmant chapeau.

Je reprends le chemin de mon petit bar, et je reconnais l'endroit presque aussitôt. Je monte les étages, et j'y entre. La salle est déserte à cette heure-ci. Je suis seul avec la poupée qui se trouve derrière le comptoir.

Je commande un double-whisky, que j'engloutis en moins de deux. J'en demande un second, que je commence à déguster. Je suis en train de me dire que la vie devient plus belle de minute en minute quand la porte s'ouvre. La dame en noir fait son entrée.

Elle est drôlement bien fichue. Son tailleur noir a été coupé par quelqu'un qui sait mettre les formes en valeur. Un petit bout de voilette lui donne un air distant et mystérieux.

Elle reste un instant devant l'entrée, puis vient, tout droit, se parquer sur le haut tabouret qui se trouve à côté du mien.

Je lui jette un coup d'œil de biais, histoire de lui montrer que je suis poli, et que je ne demande pas mieux que de regarder des jolies gambettes quand on les croise pour qu'on les admire.

Elle commande un double-whisky, et elle s'offre une cigarette. Je saute sur mon briquet, je l'allume, et le lui présente. Elle se tortille pour me faire face. Elle sourit. Elle a de belles dents.

Je rencontre vraiment beaucoup de jolies filles ces jours-ci.

— Merci beaucoup, Mister Caution, me dit-elle.

Puis elle se tortille de nouveau pour faire face à son verre qu'elle vide d'un trait.

— Lady, dis-je, j'admire profondément la façon dont vous videz un verre de whisky. Et je suis curieux de savoir comment vous savez qui je suis. Vous prenez quelque chose ?

Elle me remercie et me dit que pour elle ça sera un autre double-whisky. J'en profite pour en commander un nouveau pour moi et j'attends...

Elle fait des ronds de fumée. Pour y arriver elle plisse sa bouche. Et ses lèvres, même froncées, ne sont pas tellement désagréables à regarder.

Enfin elle se décide :

— Monsieur Caution, comme vous le savez probablement, la vie peut être *très* difficile du côté de Londres pour une fille comme moi. Il y a des moments où il me faudrait des tas de conseils d'un type du genre de celui que vous paraissez être.

— Madame, vous ne pouvez pas savoir jusqu'à quel point vous avez raison. En même temps laissez-moi vous dire que je serais très curieux d'apprendre comment vous savez que je suis moi et de vous entendre dire pourquoi vous me filez le train depuis dix minutes. Vous deviez être devant mon antre de Jermyn Street depuis le matin à attendre que je sorte. C'est correct ?

— Correct, dit-elle. Elle croise ses jambes et continue :

Vous avez remarqué ça ? Et naturellement, vous ne savez pas qui je suis ?

— Ma mémoire est parfois rétive, dis-je, évasivement. Et je connais tellement de belles mômes...

— Voyons, Lemmy ! Kells... Montana Kells !

Je rigole un grand coup.

— Mais oui ! Maintenant, ça y est ! Depuis que tu es entrée ici j'essayais de te remettre. Bien sûr, tu étais la même à Fenzer, au temps

où Chicago servait de champ de tir à tout le monde. Tu as même été embarquée aussi, quand on a harponné Fenzer pour de bon. Il y a environ quatre ans de ça, si je ne me trompe ?

— Oui, dit-elle. Les salauds ! Ils m'ont fait tirer un an.

— Ne me parle pas des roussins, dis-je. Ce sont des dégoûtants. Je suis bien certain que tu étais aussi innocente qu'une colombe.

— Naturellement, dit-elle. On a inventé des tas de fausses histoires contre moi, pour me faire condamner.

— Ça ne m'étonne pas du tout, dis-je.

Pendant que nous échangeons tous ces souvenirs, j'avais commandé deux fois deux whiskies, que nous avons descendus avec une rapidité foudroyante. Comme si nous avions peur qu'ils s'évaporent dans nos verres.

— Je ne peux pas me laisser payer des boissons comme ça, toute la journée, me dit-elle. Ça n'est pas convenable. Qu'est-ce que tu dirais de venir faire un petit tour chez moi, Lemmy ? J'ai un gentil petit appartement meublé, tout près d'ici. Et je te confectionnerais, en même temps que des petits cocktails remontants, un lunch qui te ragillardira aussi.

Je regarde ma montre. Il est 1 h. 1/2. Ça me fait rigoler intérieurement, parce que je me dis que je vais encore laisser tomber le pauvre Herrick, sans que ça soit de ma faute.

— Ça me plairait beaucoup, Montana, dis-je. Mais je suis un peu étonné. Tu ne vas pas me dire que tu es tombée amoureuse de moi. Tu n'as sûrement pas oublié que c'est moi qui ai coincé ton petit ami Fenzer ?

— Bien sûr que non, dit-elle. Mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Le pauvre type n'était pour moi qu'un ticket de repas. Et il n'était pas méchant, au fond. Il y en a d'autres qui sont plus mauvais que lui...

Je lève les sourcils.

— Qui ça donc ? Dis-je avec un air innocent.

— Eh bien... par exemple... des gars comme Panzetti. Celui-là est ce qu'on fait de mieux dans le genre mauvais. Plus dangereux qu'un

serpent à sonnettes. Et deux fois plus glissant.

— Ah oui ? Fais-je. Alors je veux bien venir chez toi. Tu me raconteras des petites histoires sur Panzetti. Il doit y avoir des histoires marrantes sur ce gars-là...

Je paye les consommations, et nous descendons. Dehors, la voiture nous attend. C'est une grosse Lancia. Le zèbre qui est au volant a ce qui se fait de mieux comme sale gueule.

Montana lui dit : « A la maison. » Et nous nous installons, elle et moi, côte à côte.

Montana ne dit plus rien, mais elle me coule un long regard de côté.

Pour les effets de jarretière, cette petite ne craint personne.

II

VERS 3 heures, je jette un coup d'œil à mon poignet. J'espère que Herrick se sera lassé de m'attendre, et qu'il aura été déjeuner sans moi. Il doit l'avoir sec quand même... Mais je ne pouvais pas rater cette occasion-là.

Depuis que je suis chez Montana, nous avons vidé, à nous deux, plusieurs bouteilles de whisky. Du liquide écossais de premier ordre. J'en suis tellement imbibé, que j'ai l'impression que je saurais jouer de la cornemuse si l'on m'en apportait une. A condition qu'on m'apporte aussi la petite jupe à carreaux.

Juste au moment que j'étais en train de penser à ça, la même Montana se lève et vient vers moi. Puis, avant que j'aie pu faire un mouvement, elle plonge sur moi, m'entoure le cou de ses bras, s'installe sur mes genoux, et écrase ses lèvres sur les miennes en un baiser qui relègue Cléopâtre au rang des apprenties.

— Lemmy. Réussit-elle quand même à dire d'une voix étranglée, je suis folle de toi. Tu as quelque chose qui me rend cinglée...

— Je tiens ça de mon grand-père. C'était le dernier d'une nichée de quatorze enfants de l'amour. Il n'avait qu'à regarder une femme pour qu'elle tombe dans les pommes. Ma grand-mère disait que se faire embrasser par ce type, c'était comme se faire étrangler. Mais après, c'était bon...

Elle me regarde un long moment et me dit :

— Alors, c'est tout l'effet que je te fais ?

Moi, je nous soulève tous les deux, de mon fauteuil, et je la balance dans le sien.

Montana n'a pas l'air contente. Je reprends :

— Je ne suis pas tombé sur la tête, bébé. D'abord il y a des tas de choses que je voudrais bien que tu me dises : ce matin, tu te balades devant ma maison, et tu m'emboîtes le pas pendant ma petite promenade. Pourquoi ? Et comment as-tu su que j'habitais Jermyn Street ?

J'allume une cigarette et je continue :

— Deuxièmement, j'ai comme qui dirait un vague soupçon de ce lunch délicieux, ce whisky de première, et cet amour frénétique que tu ressens tout d'un coup pour moi, font partie d'un petit scénario soigneusement préparé d'avance.

Troisièmement, je ne peux pas m'empêcher de penser au Giacomo Fratti, ce brave petit gars qui fait joujou avec des bombes, histoire d'essayer de roussir mon pantalon, mais ce brave type est si maladroit que la bombe éclate au mauvais moment et c'est lui qui a chaud.

Alors ? Fratti n'est pas revenu pour raconter que je suis mort. En plus de ça. La Geralda Varney galope chez le Willie Kritsch pour lui gueuler dans le creux de l'oreille – puisqu'elle croit qu'il est moi – que je l'ai séquestrée dans le garage hier soir, et que j'ai mis les bouts, ensuite.

« Alors ? Alors il y a quelqu'un à qui tout ça ne plaît pas du tout. Et j'ai, comme qui dirait, une vague idée que je sais qui est ce quelqu'un à qui ça ne plaît pas du tout. Tu piges, ma toute belle ? »

Elle fait oui de la tête.

— Continue, dit-elle. Ta voix charmeuse me berce.

— Alors ensuite ? Je vais te le dire : Ensuite une piquante créature du nom de Montana : est chargée de me contacter pour me monter un nouveau turbin.

Et voilà : Maintenant j'attends la suite, pour voir ce que c'est que ta combine.

Je me verse une nouvelle rasade, et je vais me rasseoir dans mon fauteuil. Montana me regarde comme si elle craignait que je m'évapore brusquement.

— Ecoute, Lemmy, me dit-elle. Personne n'a jamais douté que tu es un gars qui en a dans le crâne. Tout le monde sait que tu as tiré plus de marrons du feu pour l'Oncle Sam que n'importe quel autre « G-Man ». Tu les domines tous – et de loin ! Mais permets-moi de te dire qu'en ce moment-ci, tu te goures.

Elle se penche dans ma direction. Elle est tellement empoignée par son sujet, qu'elle en oublie de montrer ses jambes. C'est vous dire que la situation doit être sérieuse...

— Tu crois que je travaille avec la bande à Panzetti, reprend-elle. *C'était* vrai, mais ça n'est plus vrai. J'ai une chance qui s'offre à moi, de les laisser tomber. Je la prends. J'en ai marre de Panzetti et de ses méthodes. Ce coco là est tellement sanguinaire que ça vous flanque la chair de poule rien que de le regarder. Tu sais bien que je n'exagère pas.

— Absolument pas, ma mignonne, dis-je. Et tu m'intéresses beaucoup. Continue.

— Eh bien, voilà, fait-elle. Je vais tout te raconter. La première chose, c'est que Fratti devait s'amener, ce matin, chez le patron, pour confirmer que toi et la Varney vous aviez été envoyés tous les deux en tous petits morceaux dans le ciel. Il n'est pas venu. Tu sais pourquoi...

Et qui est-ce qui arrive, à sa place ? Cette putain de Varney, qui vient voir Willie Kritsch qu'elle prend pour toi parce qu'il a tes papiers. Et elle lui raconte sa petite histoire.

Alors Kritsch communique avec Panzetti et lui dit que la Geralda n'est pas du tout au ciel. Et qu'il ne sait pas ce qui vous est arrivé à toi et à Fratti...

Tu te rends compte si Panzetti est content ! Lui qui voulait régler tout ce business en douce !

Sans que les roussins d'ici soient au courant de rien...

— Alors il décide quoi ? Dis-je.

— Il décide de m'envoyer te trouver pour te proposer une combine. Alors je suis venue, mais pas pour ça. Je suis venue pour te demander de me protéger contre lui. Parce que je ne veux plus être mêlée à toutes les saloperies de cette bande.

Et là-dessus, la même Montana se lève d'un bond, vient vers moi, et se jette à mes pieds.

— Lemmy, supplie-t-elle, crois-moi ! Ce que je te dis là, c'est la vérité vraie. Voilà deux ans que j'essaie de laisser tomber la bande à Panzetti. Mais c'était impossible aux U. S. A. Ici, j'ai enfin une chance de réussir. Je suis régulière avec toi, Lemmy. Je te dégoiserais tout ce que je sais. La seule chose que je te demande, c'est de me protéger, de ne pas me chercher de poux dans la tête, de ne pas laisser Panzetti mettre le grappin sur moi. Alors ? *Est-ce que tu acceptes ?*

Elle se relève. Elle reste debout devant moi. Je vois qu'elle tremble des pieds à la tête.

— O. K. Montana, dis-je. J'accepte.

Elle va à la table et emplit nos verres. Et nous trinquons à notre alliance. Après quoi elle commence à tourner tout autour de la pièce en sanglotant. Avec autant d'ardeur que si on la payait pour ça...

Moi, je me contente de m'enfoncer dans mon fauteuil et de me détendre. Parce que j'ai vu tellement souvent des souris sangloter, que mon petit cœur s'est un peu endurci à la longue. Et d'ailleurs ça m'est difficile de savoir pourquoi elle pleure exactement. C'est peut-être d'émotion. C'est peut-être de soulagement. Ou c'est peut-être le whisky... De vous à moi – confidentiellement – je penche à croire que c'est le whisky.

Enfin, Montana réussit à se calmer. Elle allume une cigarette et se réinstalle sur le divan. Puis elle me dit :

— Ce business Whitaker est un business en or. C'est comme ça que Carlo Panzetti a jugé la chose tout de suite. Mais je ne sais pas comment il est tombé dessus. Je crois qu'il a dû être contacté par des membres du Hitler Bund, aux Etats-Unis. Et ils ont dû lui verser illico du pognon. Alors, comme Panzetti est toujours prêt à empocher de la galette malgré qu'il en soit bourré jusqu'à la gueule, il a accepté le boulot.

Il s'est donc lancé sur le Whitaker. Ce ballot-là est une noix. Il est peut-être très fort comme ingénieur, mais c'est un cornichon de première avec les gonzesses. Il est fiancé à la Geralda Varney. Alors Panzetti lui balance Carlette dans les jambes. Tu connais Carlette. C'est une garce de première. Elle sait comment y faire pour rendre les hommes dingos. Ça a été vite fait pour elle, d'enflammer le Whitaker. Elle s'est envoyée en l'air avec lui. Elle l'a fait boire à tours de bras. Et elle lui a appris sept cent cinquante façons différentes de s'embrasser sur la bouche. Le pauvre cave en est devenu complètement cinglé.

C'est à ce moment-là que le Gouvernement des Etats-Unis a commencé de s'intéresser à ce nouveau bombardier de Whitaker. Et ce jobard a raconté tout de suite à Carlette qu'il allait vendre les plans au Ministère de la Marine.

C'était le moment d'agir, pour la Carlette. Le soir même, elle entraîne son coco au Grapwine Club Restaurant. Panzetti y avait envoyé deux de ses gorilles pour s'occuper de Whitaker. Après le

dîner, Carlette sort un instant pour aller se refaire une beauté et les gorilles font leur petit boulot sur le cave. Comme qui dirait qu'ils l'ont bousculé un peu. Juste ce qu'il faut pour lui flanquer la trouille. Parce qu'il n'en faut pas beaucoup pour l'impressionner. Et quand ils filent et que Carlette revient, le couillon est aussi tremblotant qu'une cuillerée de gelée de groseille au milieu d'une assiette. Il est malade de peur.

Alors Carlette lui dit qu'il faudrait qu'il fasse attention. Que peut-être des gangsters ont entendu parler de son bombardier. Et qu'ils vont peut-être vouloir se mêler de son business.

Le lendemain, l'idiot reçoit une lettre anonyme qui lui dit que s'il ne remet pas les plans de son bombardier, quelqu'un s'occupera de lui couper le nez avec une scie à métaux.

Ça, ça finit de le démolir. Il le raconte à Carlette. Et elle lui dit que la seule chose à faire, c'est de décaniller en vitesse et de venir ici, où il n'aura rien à craindre parce qu'il n'y a pas de gangsters dans ce pays. Ça le décide tout de suite. Et il est convenu qu'il partira d'abord, et que Carlette suivra peu de temps après.

Alors Panzetti prend ses dispositions pour venir aussi. Il avait monté une petite organisation ici, depuis déjà quelque temps. Mais il ordonne à Carlette de rester un peu sur place pour voir ce qui va se passer. Et elle découvre que tu es en train de galoper à travers Kansas City à la recherche du Whitaker. Alors elle s'arrange à te faire surveiller. Et quand tu décides de prendre le bateau, elle fait le voyage en même temps que toi.

Manders, le gars de la radio à bord, est un salaud qui travaille pour le Service Secret nazi. Ils se chargent, tous les deux, de te barboter tes papiers d'identité, avant que tu sois dans le train pour Londres. Ils en avaient besoin pour que Willie Kritsch puisse se faire passer pour toi, aux yeux de la Geralda, pour l'attirer dans la maison d'Hampstead en lui disant qu'elle y rencontrerait presque sûrement un des gangsters qui ont kidnappé son abruti de fiancé. De son côté, Fratti – Grant, de Scotland Yard – te donne le tuyau de la maison d'Hampstead, pour t'appâter. Comme ça, on se débarrassait de vous deux en douce, grâce à une gentille petite bombe. Pas de danger de se faire remarquer, puisque depuis le *blitz* quotidien sur cette bonne ville, il explose des bombes à chaque instant. Et voilà ! Ni vu ni connu. Plus de Geralda, et plus de Lemmy. Et Panzetti n'avait plus qu'à continuer tranquillement son boulot qui consiste à « protéger » Whitaker pendant qu'il met la dernière main à ses plans, qui ne sont pas encore

tout à fait terminés.

— Merci, Montana, dis-je. Tout ça est très clair. Mais dis-moi. Est-ce que Fratti connaissait Willie Kritsch et Carlette Francini ? Les avait-il déjà rencontrés ?

Elle fait non de la tête.

— Personne ne connaît les uns ou les autres dans ce business, dit-elle, sauf ceux qui ont à travailler ensemble – *et moi*. Moi, je suis au courant de tout. Panzetti a quand même besoin de se confier à quelqu'un, et il croit que je suis avec lui cent pour cent.

Et la même Montana se met à rigoler comme si c'était drôle.

— Parfait, dis-je. Et maintenant, ma poupée, dis-moi ce que c'est que ce marché... que M. Carlo Panzetti voudrait me proposer ? Et pourquoi cette pourriture de fumier se permet de me proposer un marché ?

Montana va à la table, se verse un verre plein de whisky, et l'avale d'un trait comme si c'était de l'eau. Cette enfant doit avoir un estomac construit comme la chaudière d'un croiseur de bataille.

Elle hausse les épaules et me répond :

— Panzetti affirme que tu es forcé de traiter avec lui.

J'écarquille mes châsses, en entendant ça.

— Sans blague ? Dis-je. Je *dois* traiter avec lui. Explique-moi donc pourquoi, mignonne.

Montana rigole.

— Carlo a de la cervelle, dit-elle. Tu le sais bien. Tu le connais. Il roulerait sa propre mère. Et il ferait rôtir sa grand-mère sur un feu de bois, en se tordant de rire.

Elle me fixe avec intensité, et reprend :

— Pourquoi donc Panzetti a-t-il combiné d'amener Whitaker en Angleterre ? Il aurait pu lui faucher ses plans en Amérique, s'il l'avait voulu. Ou bien le bigorner d'abord, et prendre les plans ensuite. Alors ? Fais marcher ton cerveau, Lemmy. Panzetti veut rouler les gars qui l'ont payé pour s'emparer des plans. La bande des Fritz... Tu saisis ?

Je pousse un sifflement admiratif.

— Ça commence à m'éclairer un peu, dis-je. O. K. Continue. Alors quel est ce marché en question ?

Montana allume une cigarette. Ses doigts tremblent un peu.

— Pour l'amour du Ciel, Lemmy, reprend-elle. Il faudra que tu me protèges. *Il le faut !* Si Panzetti savait que je t'ai dégoisé tout ça, il me collerait dans un bain de pétrole, et y mettrait le feu.

Il me ferait mourir si lentement, que je demanderais qu'on me coupe la gorge pour en finir.

Je lui fais un sourire rassurant.

— Ne t'en fais pas, mignonne, dis-je. Je veillerai sur toi tout ce qu'il y a de plus sérieusement. J'en fais une affaire personnelle. Tu peux y aller carrément. Qu'est-ce que c'est que ce marché que Panzetti voudrait faire avec moi ?...

— Eh bien, fait-elle, voilà comment ça se présente. Panzetti a fait venir Whitaker ici, uniquement pour mettre de la distance entre lui et les Fritz, qui sont encore en liberté aux U. S. A. Il savait bien que s'il essayait de les posséder là-bas, ils s'arrangeraient à lui faire son affaire. Au contraire, ici, Panzetti peut faire ce qu'il veut. Les Fridolins, ici, ne peuvent pas l'atteindre. Et maintenant, il a empoché leur galette. Et non seulement il a empoché leur galette, mais il tient aussi Whitaker et les plans de son bombardier. Et au cas où il aurait besoin d'une autre garantie, il tient aussi la Geralda. Alors si tu ne trouves pas qu'il peut faire du marchandage avec ça, autant vaudrait que tu prétendes que j'ai une jambe de bois.

— Je ne prétendrai jamais ça, ma toute belle ; dis-je. Parce que je suis tout à fait bien documenté sur la question. Je n'ai pas cessé, depuis ce matin, de reluquer tes quilles. Je peux dire que je me suis rincé l'œil à tours de bras. Et je peux t'affirmer, sans mentir, que tes petites jarretelles roses sont absolument délicieuses... Mais pardonne-moi de t'avoir interrompue. Tu m'as énuméré les atouts de Carlo Panzetti. O. K. Dis-moi, maintenant, en quoi consiste ce bon Dieu de marché dont tu me parles depuis une heure ?

— Je vais te le dire, fait-elle. Et je te dirai aussi comment il faudrait que tu fasses pour posséder le gars Carlo. D'abord voilà ses conditions :

Tu te désintéresses de lui. Tu lui fous la paix, à lui, à Rritsch, et à Carlette. Tu oublies tout et qui s'est passé. Et tu t'arranges avec les autorités britanniques pour qu'elles fassent pareil...

— Ça n'existe pas, ma poupée. La police britannique n'accepte pas des combines de ce genre-là. C'est la vieille Angleterre, mon chou...

— Et alors ? fait-elle. Qu'ils soient comme ils veulent, Panzetti estime qu'ils devront s'incliner. Est-ce que les Anglais veulent le bombardier de Whitaker, ou est-ce que ça ne les intéresse pas ? Panzetti veut qu'on ne s'occupe pas de lui. Il a reçu deux cent mille dollars des Fridos, aux U. S. Ça, c'est de l'acquit. Mais cette jolie petite grosse somme ne lui suffit pas. Et pour la suite de sa combine, il faut que tu t'engages à ce que toi et la police britannique, vous collaboriez un peu avec lui, comme qui dirait. Panzetti dit que tu peux obtenir ça d'eux, si tu le veux.

Alors, il sera tout prêt, ensuite, à se montrer généreux. Il libérera le Whitaker. Et il vous fera cadeau de la même Geralda. Il vous prouvera, comme ça, qu'il est un gentleman. Après quoi...

— Et quoi, après quoi ?

— Après quoi il ne demandera pas mieux que de vendre les plans du bombardier Whitaker aux gouvernements britannique et américain...

— Oh, oh... fais-je.

— Et il dit qu'il ne sera pas exigeant, reprend Montana. Il dit qu'il se contentera simplement de deux cent cinquante mille dollars. Tu saisis ?

— Je saisis.

Et je mets en route mon cerveau, pour juger un peu cette combine.

Je commence à croire sérieusement que le Panzetti sait y faire. Je n'aurais pas cru qu'il avait une cervelle suffisante pour un boulot de ce genre-là. Parce que sa combine s'appuie sur une base solide. Si l'on y réfléchit un peu, il est évident qu'un quart de million de dollars n'est pas grand-chose dans une guerre qui en coûte, par jour, environ dix millions.

— Une supposition que ce marché ne me plaise pas, dis-je à

Montana. Il ne pourrait rien y faire.

Elle hausse les épaules avec emphase, pour bien me montrer ce qu'elle pense de ce que je dis.

— Panzetti m'a chargée de te dire que si tu refusais cette offre, alors tu pourrais faire un grand adieu de la main aux fantômes de Whitaker et de la Varney. Il dit qu'il tranchera lui-même, d'une oreille à l'autre, la gorge du couillon. Quant à la Geralda, il m'a chargé de te dire qu'il lui réserverait un petit traitement spécial avant de se mettre sérieusement à l'ouvrage sur elle. Il a dit que tu comprendrais sûrement l'allusion.

J'incline la tête avec conviction. J'ai pigé la chose.

— Et après ça, dis-je, il remettra les plans aux Fridos...

Je me lève de mon fauteuil.

— Donc, c'est ça le fameux marché, dis-je encore. Et toi, tu veux laisser tomber Panzetti. Et m'aider à régler le compte de ce fumier. Je pense que tu as bien raison, ma jolie. Parce que Carlo Panzetti n'est pas le genre de cavalier servant qu'il faut à une môme. A une môme qui souhaite finir ses jours en un seul morceau.

Je vais à la table, et je me verse quelques gouttes du beau liquide bronzé. Je réfléchis à toute vitesse. Puis Montana démarre à nouveau :

— Mais je t'ai dit, fait-elle, que je te conseillerais sur la façon de posséder le gars Carlo. Et je vais tenir ma parole.

Je m'assois près d'elle et je lui affirme que je suis, comme qui dirait, suspendu à ses lèvres.

— Panzetti, me dit-elle, était certain que tu accepterais le marché. Il en était tellement persuadé, qu'il avait déjà prévu le transport du Whitaker et de la Varney dans un endroit où il n'y aurait pas d'inconvénient à ce que tu ailles en prendre livraison. Mais tu ne devais pas savoir quel était cet endroit avant que j'aie pu contacter Panzetti pour lui dire que le marché était accepté.

Immédiatement après, tu aurais été avisé de leur adresse.

Après ça, Panzetti devait te contacter de nouveau pour te dire à quel endroit l'argent à payer pour les plans – les deux cent cinquante mille dollars – devraient lui être versés. Aussitôt le paiement effectué

– et pas avant – les plans devaient t’être remis.

La libération, à l’avance, de Whitaker et de la Varney, devait servir à prouver qu’il était de bonne foi.

— Je ne comprends plus très bien, dis-je. Si Panzetti libérait Whitaker à l’avance, qu’est-ce qui empêcherait cet idiot de dessiner pour nous une nouvelle série de plans ?

Montana me toisa d’un air un peu méprisant... Puis elle me dit :

— Ne sois pas idiot, Lemmy. Tu peux bien supposer que Carlo a déjà pris ses précautions... Whitaker est incapable – et pour des mois – de dessiner le moindre plan. Il ne lui faudra pas beaucoup moins d’une année pour être en état de se promener sans marcher en zigzag...

— Sans blague ? Dis-je. Ça veut dire ?

— Ça veut dire que Carlo a eu recours à ses petites méthodes habituelles. Whitaker a subi des injections de drogue depuis le jour où ses plans ont été terminés. Le cornichon est aux trois quarts ramolli, à l’heure actuelle. Il ne pourra même pas tracer une ligne droite avant d’avoir subi un traitement médical.

Et j’ai idée que si tu ne donnes pas à Carlo une réponse rapide, il va se mettre au travail très vite sur la Geralda Varney.

Alors la première chose à faire, c’est que tu mettes le grappin tout de suite sur les deux ballots. C’est faisable. Je sais où ils sont.

Whitaker est dans une demeure qui s’appelle Casino Lodge, à Newbury. C’est un petit coin pas loin de Highclerc, dans le comté de Berkshire. Cette maison se trouve au milieu d’un grand parc. Panzetti l’avait louée depuis plusieurs mois. Whitaker y est déjà. Et ils doivent y amener la Varney dans la soirée d’aujourd’hui. Fonce dans le brouillard, embarque-les. Ça devrait t’être facile.

— Quelle est la distance, d’ici ?

— Cent dix kilomètres, environ.

Je regarde mon bracelet-montre. Il est 4 heures.

— Ecoute, Montana, dis-je. Je vais me fier à ce que tu me dis. J’ai confiance en toi. Je vais filer là-bas tout de suite.

— Ah oui ? fait-elle. Et alors moi ? Tu vas me laisser en panne ?

Pour que Carlo me fasse mon affaire en deux temps trois mouvements ? Il sait que je suis ici. Il sait...

— Ecoute, mon petit, dis-je. Il n'y a qu'un seul endroit où tu puisses être en sûreté. Aux U. S. A. Pourquoi ne retournerais-tu pas là-bas ? Crois-moi,

Panzetti ne sortira plus jamais de ce pays-ci. J'en fais mon affaire.

— Cette combinaison-là m'irait, dit-elle. Mais il faudrait que je mette les voiles tout de suite. Je ne veux pas rester ici une minute de plus qu'il n'est nécessaire.

— O. K., dis-je. Je vais faire le nécessaire.

Je vais à un petit bureau qui se trouve dans un coin de la pièce, j'attrape une feuille de papier, et je rédige un mot pour le gars Herrick. Voici ce que je lui dis :

Mon cher Herrick,

Je suis désolé de vous avoir laissé tomber, aujourd'hui. Mais les événements se précipitent, et j'ai dû y faire face. C'est Miss Montana Kells qui vous apportera cette note. Elle m'a rendu un très grand service. Elle travaille pour nous. Et maintenant elle voudrait rentrer aux Etats-Unis sans perdre une minute – ce qui serait, en effet, très prudent, je le crois. Je vous serais très obligé de bien vouloir lui donner toute l'aide possible à ce sujet.

Bien cordialement.

LEMMY H. CAUTION.

Je fais lire ce mot à Montana, puis je le mets sous enveloppe.

— Va boucler tes valises, dis-je. Ensuite, file à Scotland Yard. Demande à voir le « Chief Détective Inspector » Herrick. Remets-lui ce mot. Il s'occupera de toi. A quelle heure comptes-tu aller là-bas ?

— Je n'irai que demain, mais de bonne heure, dit-elle. Panzetti ne saura guère qu'à ce moment-là, que je l'ai « doublé ». Donc je ne crains rien jusque-là.

— O. K., dis-je.

Je réfléchis une minute en silence, puis je lui dis :

— Mais j'ai besoin, maintenant, d'une bagnole. Est-ce que le mec qui conduisait ta grosse Lancia ne pourrait pas ?...

— Mais si, Lemmy. Ça serait tout à fait O. K. Il sait ce que je voulais te proposer. Je vais lui donner un coup de fil au garage et lui dire de te filer la voiture, et qu'ensuite il pourra se tailler. Il saura où aller, parce qu'il a des copains dans le pays.

Montana va au téléphone, appelle un numéro, parle à son chauffeur, lui dit de me remettre la Lancia, et que tout est O. K., qu'il ne se fasse pas de mauvais sang, qu'il emballe ses frusques, et qu'il se trisse.

Puis elle revient vers moi, et me tend sa petite main.

— Bonne chance, Lemmy, me dit-elle. On se reverra dans le bon vieux Broadway. Mais n'oublie pas que tu dois me protéger. Et que si tu ne démolis pas Panzetti, il me réglera mon compte un jour ou l'autre.

— Ne t'en fais pas. Ma loute, dis-je.

— Tony t'attend au garage, reprend-elle. Et il te remettra la voiture. Voudrais-tu lui donner ceci ?

Elle va au petit bureau, ouvre un tiroir, en sort cinq billets de cent dollars, et me les tend.

— Dis-lui que ça liquide nos comptes. Et recommande-lui bien de filer tout de suite, et de se planquer immédiatement.

Et la même Montana me met ses bras autour du cou, et me plante un baiser sur la bouche, qui m'en fait voir trente-six chandelles. Puis elle s'arrache de moi et me dit :

— J'ai toujours été folle de toi, Lemmy. Depuis le jour où je t'ai aperçu, au procès de Fenzer. Tu portais un complet de tweed gris, une chemise de soie bleue ciel, et une cravate bleu marine. Et j'ai senti, ce jour-là, que j'étais mordue sérieusement. Malgré que tu allais sans doute être méchant avec moi. Et, en effet, j'en ai pris pour un an, à cause de ta pomme.

— Ainsi va le monde, Montana, dis-je.

— Et ça ne m'empêche pas de t'aimer toujours, Lemmy. J'espère bien te revoir bientôt. J'ai tant de choses confidentielles que je

voudrais te dire encore...

— Moi aussi, fais-je.

Puis je vais à la porte, et je me retourne pour un geste d'adieu. Et je vois qu'elle est en train de me regarder avec des yeux immenses et marron, doux comme ceux d'une gazelle.

Pas d'erreur : c'est une bien mignonne poupée...

Une fois sorti de la maison, j'allonge le pas et je file vers le garage, qui se trouve de l'autre côté de l'immeuble. Ce sont d'anciennes écuries, modernisées. Comme dans toutes les installations similaires, il y a un petit logement au-dessus du garage. C'était le logement du cocher, autrefois, au temps des équipages.

Je sonne. Au bout d'un instant, le chauffeur à la vilaine gueule vient m'ouvrir.

— O. K., Mr. Caution, dit-il. Miss Kells m'a parlé au téléphone. La voiture est prête pour vous.

— Dites-moi, fais-je. Je voudrais donner un coup de fil urgent. Vous avez le téléphone ici ?

Il répond oui, et me dit de le suivre dans le petit appartement au-dessus du garage. Nous montons. Dans une pièce, il y a un téléphone dans un coin.

Je mets la main dans mon veston.

— Miss Kells m'a chargé de vous remettre cinq cents dollars qu'elle m'a donnés pour vous, dis-je. Et elle vous fait dire de filer en vitesse, et de vous planquer.

— O. K., Mr. Caution, fait-il.

— Mais je ne vais pas vous donner le pognon, dis-je. J'ai quelque chose d'autre, pour vous. Quelque chose d'aussi intéressant.

Je sors ma main de l'étui qui est fixé sur ma poitrine. Elle tient mon vieux Luger. Je lui en balance le canon un coup sur la mâchoire. Il s'effondre, sans faire « ouf ! ».

Je le fouille. Je lui enlève ses clefs et un petit automatique. Je descends au garage et j'en remonte avec une cordelette bien solide. Puis je me mets à ficeler le gars avec un tel raffinement de nœuds, que

ça prendra au moins quatre ans quand on voudra les défaire. Pourtant, je m'arrange à ce qu'il puisse remuer légèrement les mains.

Pendant que je travaille à ça, il reprend connaissance. Je lui balance un nouveau gnon qui le rendort profondément. Puis je le traîne dans la cuisine et je le fourre sous une table. Ensuite je ferme toutes les fenêtres soigneusement, et je vais déposer près de lui une bouteille de lait que j'avais aperçue sur une table.

Le zèbre ouvre à nouveau ses yeux. Je lui fais un petit discours, après l'avoir entendu murmurer un mot ordurier dont il croit devoir me baptiser :

— T'impatiente pas, mon gars, dis-je. Je compte venir te chercher très bientôt. Et je te permets de gueuler tant que tu veux. Personne ne t'entendra. J'espère être de retour avant que tu aies bu tout le lait.

Ensuite je ferme à clef la porte de la cuisine, et je vais dans la pièce où se trouve le téléphone. J'appelle Scotland Yard, et je demande Herrick. J'ai de la chance, il est là.

— Hello, Herrick, dis-je. Je vous parle juste deux minutes, parce que j'ai beaucoup à faire. Une chose importante : je pense que vous aurez la visite, aujourd'hui ou demain, d'une charmante personne qui s'appelle Montana Kells. Elle doit venir vous demander votre aide pour pouvoir filer d'urgence en Amérique. Elle vous présentera un mot de moi, qui vous prie de lui donner toute l'assistance possible. Vous pigez ?

Herrick me répond oui.

— Bon. Alors si cette souris se présente, harponnez-la, et mettez-la en conserve dans le frigidaire. C'est un poison. Elle travaille pour le gang qui séquestre Whitaker.

Herrick me répond qu'il fera comme je lui dis.

— Merci, Herrick, dis-je. Et ça me ferait plaisir que vous fassiez encore quelque chose pour moi. Voudriez-vous téléphoner, par le fil diplomatique, au Quartier Général du F. B. I., à Washington, et leur demander qu'ils fassent savoir où et quand on a vu, pour la dernière fois, Carlo Panzetti. Dites-leur que c'est pour moi. Ça marche ?

— D'accord, fait-il.

— Et ne croyez pas que je vous fais des cachotteries, Herrick.

Mais les événements se succèdent avec une telle rapidité, qu'il faut que je fasse tout de suite un déplacement ultra-urgent. Je pourrai peut-être vous voir demain.

Il me répond qu'il l'espère et que chaque fois que j'aurai dix minutes à perdre je peux toujours aller lui raconter ce que je suis en train de manigancer. C'est une vieille coutume espagnole, qu'il dit.

Je vous disais bien que le gars Herrick était un très chic type !

CHAPITRE IV

UN DROLE DE ZEBRE

I

JE suis sur la grand-route de l'Ouest. Il y fait aussi froid en ce moment – au crépuscule – que dans un coffre-fort à viande.

J'ai eu la chance de pouvoir interviewer, au départ, un gars du Touring-Club britannique, qui a pu m'indiquer l'endroit où perche Casino Lodge. Je suis verni, parce que ce bazar-là est dissimulé en plein milieu des bois qui entourent Highclerc.

J'appuie à fond sur le champignon, parce que je ne veux pas me trouver sur la route au moment d'une alerte aérienne, la nuit tombée, avec l'obligation d'éteindre mes phares. Comme je ne connais pas le pays, je n'aurais d'autre ressource que de réinstaller sur les coussins et de dormir.

En traversant Reading, je vois un marchand de tabac qui a des Lucky Strike en vitrine. C'est une aubaine, et je ne la rate pas. J'en allume une, et je redémarre à toute allure, tout en laissant mes pensées errer, si je puis dire, sur la délicieuse silhouette de la même Montana.

Et je rigole tout seul en pensant que cette délicieuse enfant est persuadée que j'ai coupé dans son petit boniment, comme quoi elle a la trouille, maintenant, de Panzetti, qu'elle veut le laisser tomber, et qu'à partir de dorénavant elle ne rêve plus que de devenir un modèle de vertu intégrale.

Pendant que je pense à tout ça, ma bagnole a bien marché. Et j'arrive au chemin qu'on m'avait indiqué, qui longe Casino Lodge.

La nuit est épaisse, maintenant. Une pluie fine détrempe tout. Et ça empeste l'humidité.

J'écoute intensément, mais je n'entends que le bruit de la pluie, qui recommence à tomber.

Mes beaux souliers tout neufs s'enfoncent dans la boue. Et ça me fend le cœur. Je les avais payés vingt-cinq dollars à New York. Si, ça continue comme ça, ils ne sortiront pas vivants de ce pays.

Ça n'est pas que je pense du mal de cette campagne anglaise.

J'irai même jusqu'à dire que je l'adore – sur les cartes postales de Noël, principalement.

Je tire mon paquet de Lucky Strike, et j'en allume une, en laissant bien visible la flamme de mon briquet. Après quoi je m'engage dans le chemin qui traverse le bois. A pied. En sifflotant un air de jazz à pleines lèvres...

Après avoir marché une centaine de mètres, je jette ma cigarette. Et je reviens sur mes pas, mais à travers les buissons, et en arc de cercle. Pour regagner ma bagnole, sans me faire trop remarquer.

Et me revoilà devant les doubles grilles, près desquelles j'ai laissé ma voiture.

Je me planque derrière un gros massif de rhododendrons, et je surveille le type qui est en train de fouiller ma trottinette. Mais je ne distingue presque rien. Alors je me rapproche de la Lancia que le zèbre est en train d'examiner avec une torche électrique, sa tête passée dans la vitre ouverte.

Au bout d'un moment, il ouvre la portière. Un reflet de sa torche éclaire la gueule du type. Et je reconnais le client. C'est Freddy Zokka. Un des salauds de la bande à MacInnigle, qui tenait la vedette en 1935.

Je lance un petit toussotement. Le gars fait un bond en arrière, comme si on lui avait planté une banderille dans les fesses. Et il fourre sa main dans son veston, puis la ressort armée d'un automatique. Et il se tourne de mon côté.

— Hello, Freddy, dis-je. Est-ce que ma bagnole te plaît ? C'est une fameuse trottinette. Peut-être que si tu travailles encore longtemps avec Panzetti, tu te feras assez de galette pour t'en acheter une pareille. C'est à dire : à condition qu'on ne te fasse pas frir les fesses sur la chaise électrique, avant.

— Quelle surprise ! fait le gars. C'est-y pas Mister Caution en chair et en os ? Le grand as des « G ». Et qui va rester bien sage s'il ne veut pas que je lui fasse un trou juste au-dessous du nombril – où il paraît que ça fait très mal...

— Ça serait bien la première fois que ça t'arriverait. Parce que tu as plutôt l'habitude de tirer dans le dos des gens, et seulement quand ils sont endormis. Alors, range ton pétard et tâche d'avoir l'air un peu moins héroïque, et un peu plus intelligent.

— Ah oui ? fait-il.

Et il a une espèce de rictus sur sa gueule, qui pourrait laisser à penser que sa mère rêvait d'un Chinois juste au moment où il est venu au monde.

— Boucle-la, Caution, reprend-il. A quoi ça sert d'ouvrir ta grande gueule ? J'ai bien envie de te buter tout de suite et d'aller te balancer dans le petit lac qui est à côté.

— Tu sais bien que si tu faisais ça, dis-je, Mister Panzetti serait tellement fâché après toi, qu'il te couperait le cou d'une oreille à l'autre. Il ne s'est pas décarcassé à me faire venir jusqu'ici, pour qu'un idiot comme toi me descende. C'est pas ça qu'il a mijoté dans son cerveau de serpent à sonnettes.

J'avance et j'étends le bras. Zokka recule et se cogne contre l'aile de la Lancia. J'attrape le canon de son pétard, et je l'écarté. Puis j'envoie mon poing droit juste sur son vilain nez. Il lâche son pétard et perd l'équilibre. Je le cueille, au vol, d'un crochet à l'estomac, un peu bas. Il pousse une sorte de jappement rigolo, et s'effondre. La figure dans dix centimètres de boue.

Je ramasse le pétard et je l'envoie dans les buissons. Puis j'attrape le coco et je le colle sur le marchepied de la voiture. Au bout de quelques instants il est en état de m'écouter.

— Ecoute-moi, mon joli, dis-je. Je connais toute la combine. On t'a envoyé à ma rencontre pour m'attendre à ce bout de route et tripoter ma voiture après que je l'aurais quittée. Tu allais sans doute dégonfler les pneus, ou fricoter dans l'allumage, pour m'empêcher de repartir trop vite tout à l'heure, quand je voudrais m'en aller. Mais n'essaye pas de me faire avaler le bobard, que je suis en danger ici. Je sais très bien que si l'un de vous autres essayait de me bigorner, Panzetti serait tellement content de vous, qu'il vous donnerait à bouffer aux lions du Zoo.

Le salopard ne répond rien. Je l'attrape au col et je le hisse sur ses pieds.

— Ecoute-moi, la douleur. Tu vas prendre cette route-ci, la suivre, et continuer sans t'arrêter. En arrivant à Newbury, tu auras peut-être un train pour Londres. Tu le prendras, et en arrivant là-bas, tu iras faire une petite visite à Montana Kells – si elle est toujours dans son petit appartement. Tu lui diras que je ne suis pas aussi ballot qu'elle le pense. Tu piges ? Autre chose : si j'étais toi, Freddy, je prendrais bien

soin de ne plus jamais me retrouver sur le chemin du gars Caution. Parce que si je remets les pattes sur toi je te ferai quelque chose auprès de quoi les tortures chinoises sont un petit jeu de société ! Alors casse toi, gorille. Et surtout ne t'arrête pas en route.

Et je lui colle un petit marron amical sur le coin de la gueule. Il ne répond rien. Il se lève, passe la grille, et s'en va le long de la route. En tenant son ventre à deux mains.

Moi, je m'en vais le long du chemin, dans la direction opposée et je marche pendant dix bonnes minutes, jusqu'à ce que j'arrive à un lac de grande dimension. Avec la brume suspendue au-dessus de l'eau, le vent qui pousse au bord du chemin des petites vaguelettes, et le bruit de la pluie qui tombe sur tout ça, on se sent une âme si joyeuse, qu'on a envie de se précipiter dans la flotte.

Je reprends mon chemin, et j'arrive enfin à une grande clairière, de l'autre côté de laquelle j'aperçois un vieux manoir. Je pousse un grand soupir. J'ai l'espoir d'être arrivé – enfin ! – à destination. Et je me demande quelle va être la suite de l'histoire.

Arrivé devant la grande porte, je tire la chaîne d'une sonnette. Ça fait résonner une cloche quelque part, à quatorze kilomètres d'où je suis, pour le moins.

J'attends, mais rien ne se produit. Alors j'essaye la poignée de la porte. Elle s'ouvre. J'entre, je referme la porte, et j'allume ma torche. Et je jette un petit coup d'œil alentour.

Je suis dans un grand hall vieux style. Le mobilier est poussiéreux, mais beau. Accroché au mur, à ma droite, une grande peinture à l'huile, au-dessous de laquelle il y a une inscription : *George Soames Ellinghurst, Premier Lord Calvoran*. Je regarde le tableau de près, et j'en conclus que George était un gars qui avait de l'allure, malgré qu'il tienne sa tête si raide, qu'on peut penser qu'il a dû venir au monde avec un torticolis.

Ce George a l'air de me surveiller, du haut de son cadre. Mais tant pis. Je lui tourne le dos et je commence l'ascension de l'escalier majestueux qui est en face de moi. Croyez-moi ou ne me croyez pas, mais chaque fois que je pose mon pied sur une marche, ça fait comme une espèce d'écho, quelque part dans la taule. On se croirait au cinéma, quand il y a une histoire de château hanté.

J'arrive au premier étage. C'est le même silence que dans un cimetière. Avec, pourtant, de temps en temps, des craquements

étranges.

J'ouvre ma grande gueule, et je lance d'une voix qu'on a dû entendre jusqu'à Honolulu :

— Whitaker !... Est-ce que vous êtes dans le coin ?

D'au-dessus de ma tête, quelque part, j'entends venir jusqu'à moi comme une espèce de gémissement. Un gémissement étouffé, poignant, comme celui qu'a poussé ma tante Priscilla, le jour où mon oncle lui a avoué qu'il l'avait épousée avec une fausse licence de mariage. Et qu'elle a appris, comme ça, brutalement, qu'elle vivait dans le péché depuis quarante-sept, ans et des mois...

Je grimpe à l'étage au-dessus, et je longe un corridor qui traverse le manoir d'un bout à l'autre. Partout sur les murs où je promène le faisceau de ma torche, je vois des tableaux accrochés, qui sont des portraits d'autres membres de la famille Calvoran. Ces copains-là sont si nombreux, que je ne peux pas m'empêcher de penser que le gars George – celui du hall d'entrée – devait remplir avec passion son devoir conjugal. Et j'en déduis que la comtesse devait être une môme vachement bien roulée.

Je prends le temps, en passant, de remarquer que tous les zèbres qui sont accrochés là, ressemblent à celui du rez-de-chaussée. Ce qui tendrait à prouver que toutes ces histoires qu'on nous raconte dans les romans, comme quoi toutes les comtesses de l'ancien temps faisaient les quatre cents coups – si je puis dire – sont dénuées de tout fondement. A moins, bien sûr, que les peintres qui ont fait ces portraits, n'aient été des gars bien élevés et remplis de tact.

Après avoir pensé à tout ça, je lance un nouveau beuglement. Au bout d'un instant, un nouveau gémissement me répond. Je me rends compte tout de suite d'où il vient, et je fonce au bout du corridor. J'ouvre une porte et j'entre.

Au milieu de la pièce, une grande table. Un type est ligoté dessus, bras et jambes écartés et liés à chacun des pieds de la table.

Sa figure est maigre et pâle. Et il a des yeux terriblement las. Ce zèbre-là n'a pas l'air particulièrement heureux.

Je vais au commutateur et j'allume. Puis je me mets à couper les liens du gars.

— Alors, Mr. Whitaker, je suis heureux de vous trouver entier. Ça

fait quelques semaines que je vous cherche !

Le zèbre essaye de remuer un peu mais n'y arrive pas. Et puis il a un regard, lointain, qui donne l'impression qu'il n'est plus du tout à la page.

Je l'aide à descendre de la table, et je le soutiens pour qu'il marche un peu autour de la pièce. Après quoi je l'installe dans un fauteuil de brocart, et je vais à une petite table sur laquelle j'ai vu que se trouvent des bouteilles de whisky, un siphon, et des verres.

J'ouvre une bouteille intacte, et je mets le bouchon sur ma langue. C'est bien du whisky. J'en remplis deux verres, et je lui en donne un. Il engloutit ça comme si c'était du lait. Alors, moi je fais pareil, pour lui montrer que je sais vivre.

— Alors, Whitaker, dis-je, nous voilà comme ça bien confortables. Si on en profitait un peu pour parler bizness ?

Il me regarde d'un air horrifié.

— Ne restons pas une minute de plus ici ! me dit-il. Ça me rend fou de penser qu'ils pourraient revenir... Ils m'en ont tellement fait voir !

— Et alors ? Je suppose que vous êtes moins préoccupé de ce qu'ils ont pu faire à votre ex fiancée ? Je veux dire la même Geralda. Celle que vous avez laissée tomber...

— Je ne sais rien d'elle, dit-il. Absolument rien. Et j'ai de la chance d'être encore vivant... Geralda n'avait qu'à ne pas se mêler de cette affaire. Panzetti est un démon. Dieu seul sait ce qu'ils ont pu faire d'elle ! Je me fais cadeau d'une cigarette, et je lui réponds :

— J'ai une vague idée que, moi, je saurai bien la découvrir. Un jour où je n'aurai rien de mieux à faire que de m'occuper de ça...

— Et pourquoi ne vous en occupez-vous pas maintenant ? me demande-t-il. Vous êtes Caution, l'Agent Spécial. N'est-ce pas ?

— Tout juste, mon pote. Et vous saviez que j'allais venir faire un tour par ici. Hein ?

— L'un, des gorilles de Panzetti m'avait dit que vous viendriez, fait-il. Il m'avait dit que si vous veniez seul, ça irait bien. Mais que si vous ameniez quelqu'un d'autre avec vous, ils me couperaient la tête

avant que vous ayez rien pu faire. Ça m'a rendu malade. Je me demandais si vous sauriez garder votre sang-froid.

— Eh bien, vous voyez. Je suis venu tout seul. Et les mains dans les poches.

Le gars ne dit plus rien pendant une minute. Puis il va à la table, et se verse un plein verre de whisky. Il l'avale d'un trait. Comme si c'était le dernier qu'il devait boire sur cette terre.

Moi, j'aime bien voir les gens lever le coude. Mais à condition qu'ils laissent dans les bouteilles un petit quelque chose pour moi. Et je commence à me demander si cet oiseau-là va me laisser quelques gouttes à boire...

Alors je vais jusqu'à la table, et je remplis mon verre jusqu'au bord. Puis je l'engloutis sans faire « ouf ! ». Et je m'en verse un autre tout de suite. Par précaution. Après quoi, je vais me rasseoir et je prends la parole.

— Moi, je suis un gars qui a le sens de l'humour, dis-je. Et je reconnais bien volontiers que le Panzetti est un malin. Il nous a tous possédés. A tous les tournants – jusqu'à présent. Après avoir tiré le pognon aux Fritz, il ne leur livre pas les plans. Et il travaille à les négocier aux gouvernements américain et britannique. C'est très bien combiné. A condition que ça réussisse...

Whitaker hausse les épaules.

— Il faudra vous lever de bonne heure si vous voulez battre Panzetti à son jeu, dit-il. Je crois vraiment que le mieux que nous ayons à faire, c'est d'accepter ses conditions. Il nous faut récupérer les plans de mon avion, à n'importe quel prix.

— Vraiment ? Dis-je. Et si le salopard décide de nous rouler ? Supposons qu'il fasse faire, en photostat, une copie des plans. Et qu'après nous avoir vendu les plans, il en vende la copie aux Fritz. Qu'est-ce que vous penseriez de ça ?

— Il ne peut pas le faire, dit-il. Je ne suis pas si idiot que vous le croyez. Les « bleus » ne sont pas complètement terminés. C'est la partie la plus importante, que j'ai laissée, exprès, incomplète. Panzetti le sait bien. C'est notre sauvegarde. Mais, jusqu'à nouvel ordre, c'est lui qui est maître de la situation.

— C'est votre opinion, dis-je. Mais... dites-moi. Quand les gorilles

à Panzetti vous ont attaché sur la table, tout à l'heure, ils ont dû vous donner un message pour moi. Pas vrai ?

— Voilà ce qu'ils m'ont déclaré, fait-il. Panzetti a maintenant, l'argent des Allemands. Il n'attend donc plus rien d'eux. Et il se moque de leurs représailles éventuelles. Il est persuadé qu'ils ne peuvent rien contre lui dans ce pays-ci. Alors il propose un marché au gouvernement britannique. Pour lui : deux cent cinquante mille dollars. Dès réception de l'argent et d'une garantie officielle qu'on le laissera tranquille ensuite, il rendra les plans.

Si, au contraire, il ne voit rien venir dans les deux ou trois jours, il s'arrangera à ce que les plans soient remis à Mr. Hitler – et nous ne reverrons plus jamais Geralda.

Ils m'ont dit ce qu'ils feraient à Geralda... Ils m'ont dit...

Et je vois le gars Whitaker frissonner et cacher son visage dans ses mains.

— Ne vous laissez pas abattre. Ne vous tracassez pas pour l'instant au sujet de la même Varney.

— Grands dieux ! fait-il. Vous n'avez donc pas de cœur ? Ne savez-vous donc pas de quoi est capable Panzetti ? Vous ne réalisez donc pas quel pourra être le sort de cette malheureuse entre les mains de ce fou sadique ? Ne voyez-vous pas ?...

— Vous me fendez le cœur, dis-je. Mais le boulot est le boulot. Ne vous en faites pas pour Geralda. Laissons-la, pour l'instant, se débattre dans les bras, et entre les mains de Panzetti. Et parlons business. Le gars Carlo m'intéresse plus que la même Geralda. Dites-moi : quand avez-vous vu, en dernier lieu, ce fumier-là.

— Je ne l'ai jamais vu, dit-il. Il reste à l'arrière-plan. Et je ne connais pas les noms des gens de sa bande, que j'ai vus. Tout ce que je puis vous dire, en tout cas, c'est que Panzetti est ici. En Angleterre. Dans un endroit sûr. Et que rien ne l'arrêtera. C'est un type qui n'a peur de rien, et qui est aussi malin qu'un démon.

Je hausse les épaules.

— Je ne nie pas, dis-je, que le Carlo nous ait possédés jusqu'à présent. Et j'ai idée que si nous voulons vos « bleus », il faudra qu'on les lui rachète. Et au prix qu'il demande.

Je me plonge un instant dans des pensées profondes. Puis je reprends :

— Est-ce que ces salopards vous ont dit où et comment l'argent devrait leur être versé ?

Il fait oui de la tête.

— L'argent devra m'être remis, à moi, dit-il. Quand je l'aurai, je dois leur téléphoner à un numéro qu'ils m'ont donné. Ils me diront, alors, où je dois me rendre pour leur verser la somme. C'est là-bas qu'ils me remettront les « bleus » et Geralda. Ils nous laisseront partir ensuite, elle et moi, librement.

— Bravo ! Dis-je. Et qu'est-ce qui nous prouve qu'ils ne vous harponneront pas à nouveau, et qu'ils ne garderont pas Geralda ? Quelle garantie avons-nous ?

— Aucune, dit-il. Nous ne pouvons que faire confiance à Panzetti. Mais, d'ailleurs, je ne vois pas comment il pourrait nous rouler. Parce que ça lui serait fichtrement difficile de sortir d'Angleterre... s'il s'amusait à jouer un tour pareil aux autorités officielles de ce pays.

— Pourquoi donc ? Dis-je. Il a bien su entrer clandestinement. Il saurait bien se débrouiller pour sortir.

A ce moment, une sonnerie de téléphone se déclenche quelque part dans le manoir. Je me lève et j'écoute. Ça vient d'en bas.

— Ne bougez pas de cette pièce, dis-je. Je vais aller voir ce que c'est.

Dans un petit bureau du rez-de-chaussée, j'attrape le récepteur du téléphone. C'est le seul objet, dans cette pièce, qui ne soit pas couvert de poussière.

— Allo ! Ici, Mr. Lemuel H. Caution du Bureau Fédéral d'Investigations. Qu'est-ce que je peux faire pour rendre service ?

Il y a un court silence, puis une voix me parvient sur le fil. Et je vous garantis que cette voix-là n'est pas une jolie, jolie voix. C'est bien simple : elle me produit le même effet que si on me chatouillait l'épine dorsale avec un morceau de glace. Tellement elle est douceuse, et molle, et cruellement glacée.

— Ici Panzetti, dit la voix. Mr. Carlo Panzetti. J'ai près de moi

une petite copine qui voudrait vous parler, Mr. Caution. Je vous prie de bien vouloir rester à l'appareil une seconde. Merci.

Il y a une pause d'un instant, puis j'entends une voix rude qui commande à quelqu'un :

— Prenez l'écouteur et parlez.

J'attends une minute puis elle arrive à l'appareil. Je reconnaîtrais cette voix n'importe où. Même dans cette putain de maison perdue et glacée. Ça me rend complètement dingue de l'entendre.

— Alors, Geralda, dis-je. Comment vont les choses pour vous ? J'espère que ces voyous vous traitent bien ?

— Mr. Caution, dit-elle, je n'ai pas la permission de vous parler longuement. Je dois seulement vous dire que – à moins que vous n'acceptiez les conditions dont vous devez être informé maintenant, et à moins que vous fassiez le nécessaire pour que l'argent soit remis à l'heure et à l'endroit dont vous serez informé – primo, les plans de l'avion seront remis aux Allemands, et secundo, on me tuera. On m'a enjoint de vous dire que je mourrai très lentement. Et aussi – afin que vous puissiez constater ma mort, et la façon dont je suis morte – que mon cadavre sera déposé dans l'immeuble de Jermyn Street, où vous avez votre appartement, dans les huit jours qui suivront la présente communication, à moins que vous ne fassiez comme on vous le demande.

Elle cesse de parler. J'entends un déclic. On a raccroché l'appareil.

Moi, je pousse un gros soupir, je raccroche aussi et je reste un moment à réfléchir. Geralda est bien dans le pétrin.

J'allume une cigarette, et je monte retrouver Whitaker. Il est aussi lamentable que tout à l'heure.

— C'était Panzetti, dis-je. Et Geralda est venue à l'appareil me dire quelques mots. Elle m'a confirmé ce que vous m'aviez dit sur les conditions que nous impose le Carlo. Et aussi qu'on lui fera des petites méchancetés, à elle, avant de la bigorner pour de bon.

— Vous voyez ! crie-t-il. Il faut que nous acceptions tout de suite !

— Minute, papillon ! Retirez d'abord votre veston. Et montrez-moi vos bras.

Le gars me regarde comme si j'étais cinglé. Mais il enlève son veston. Je remonte les manches de sa chemise, et je regarde ses bras.

— Remets ton veston, mon gars. Et écoute-moi de toutes tes oreilles. Et puis assieds-toi, et détends-toi. Parce que je désirerais que tu te concentres sur les paroles de sagesse que je vais prononcer.

Il me regarde d'un air stupéfait, mais il s'assoit.

— Tu comprends, dis-je, que je me méfie un peu de vous tous. Cette poupée incandescente qu'on appelle Montana Kells, m'a avoué que Panzetti t'avait filé de la drogue en masse – par injection – afin que si nous mettions le grappin sur toi, que tu sois incapable de terminer les plans de ta machine.

Secundo, elle a fait des petites gaffes par-ci, par-là – because le whisky. Une môme qui est chargée d'une mission spéciale, ne devrait boire que de l'eau de seltz pendant les opérations. Alors elle m'a raconté, d'abord, que les plans n'étaient pas terminés. Puis un petit peu plus tard – après quelques whiskies de plus – elle m'a dit qu'ils étaient finis. Tu comprends bien que toutes ces fantaisies m'ont mis tout de suite la puce à l'oreille...

Je le regarde, et il me regarde. Mais il ne me répond plus rien. Alors je continue :

— Tu viens de me dire, à l'instant, que les « bleus » n'étaient pas terminés. Qu'ils sont sans valeur tant que tu n'auras pas complété la partie des plans qui est, justement, la plus importante. Je veux bien. Mais, il y a deux minutes, Geralda, qui ne faisait que me répéter les phrases que Panzetti l'obligeait à me dire, m'a déclaré qu'à moins que nous ne crachions le pognon tout de suite, il – Panzetti – remettra les plans aux Frisés.

Alors ? Si les plans ne sont pas terminés, et que ce qui manque est, justement, le plus important, qu'est-ce que les Fritz pourraient en faire ?

Et j'en arrive, maintenant, à une question tout intime, mon petit gars. Je viens de regarder tes bras. Et je n'y ai pas vu la moindre trace de piqûres. Alors quoi ? Si le Carlo t'avait drogué, ça ne pourrait être que par des piqûres aux bras. A moins, bien sûr, qu'il ait préféré te faire ça aux fesses... Mais rassure-toi ! Je ne vais pas te demander de retirer ton grim pant. »

Je me lève et je lui parle dans les yeux :

— Seulement je me tenais à carreau. Tu ne m'as pas eu avec ton cinéma.

« Ce putain de boulot me pue au nez depuis le début. Depuis que la Montana m'a accroché, je cherchais dans tous les sens pour savoir où menait sa combine. Maintenant je le sais, *c'est à toi.* »

Il passe sa langue sur ses lèvres sèches.

— Qu'est-ce que c'est que cette foutue histoire, Caution ? me demande-t-il. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Ça veut dire que tu n'es pas Whitaker.* Ça veut dire que tu fais partie du corps de ballet de Panzetti. Et que vous me prenez vraiment pour une poire. As-tu vraiment cru que j'allais avaler ta petite histoire ? Que j'allais te verser, comme ça, les deux cent cinquante mille dollars ? Vous nous auriez rendu la Geralda ? C'est possible. Mais, en attendant, que vous nous la rendiez ou pas, je n'ai pas vu Whitaker – *le vrai* – *et il est toujours dans vos pattes.*

Et ça pourra durer comme ça longtemps. Panzetti obligera le pauvre jobard à finir les plans de son avion. Et il pourra recommencer à proposer de nouveaux marchés à tout le monde.

Il pense peut-être que les gars à Hitler se laisseront aller à cracher encore du pognon pour des plans qu'ils ont déjà payés. Ou bien tout simplement, qu'ils lui paieront un supplément pour qu'il bousille le gars Whitaker afin qu'il ne puisse plus jamais inventer d'avion pour personne. »

Le coco me regarde avec des yeux exorbités. Il transpire à grosses gouttes. Il est sonné...

— Ecoutez-moi, Caution, dit-il. Je...

Je lève la main pour couper son discours.

— Ne te fatigue pas, mon mignon. Parce que je ne t'écouterai plus. Je ne croirais plus rien de ce que tu pourrais me dire. Même si tu faisais certifier que c'est vrai, par une paire d'anges garantis d'origine, et avec des ailes en or contrôlé.

Je ne te croirais pas, parce que tous, tant que vous êtes, vous me dégoûtez. Et je vais te le faire voir.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? dit-il.

La sueur ruisselle sur le gars comme s'il prenait un bain de soleil, en plein midi, sur une rive du Congo.

— Voilà ce que je vais faire.

Et je lui balance une droite qui le balaye à travers la pièce. Puis je me mets au travail sérieusement. Ça ne m'amuse même pas, parce que je pense, en même temps, à tout ce que subit peut-être, en ce moment, la même Geralda.

Quand je l'abandonne, il est par terre dans un coin. Il ne pourra pas se montrer avant deux ou trois jours. Et il ne saura plus jamais si sa mâchoire est bien à lui. Ou bien si c'est une d'occasion.

Je descends et je reprends l'allée qui longe le grand lac. Je rejoins ma voiture. Et je ne suis pas content.

Parce qu'il y a une ou deux choses que je ne comprends pas, et qui me tracassent. Des tas de choses qui me tracassent.

Je me fais du mauvais sang au sujet de la même Geralda.

Et je me demande ce que faisait le gars Zokka, tout à l'heure, quand il inspectait ma voiture.

Je pense à tout ça, en fumant une cigarette, dans le noir, sur le siège de ma bagnole.

Puis je démarre, et je rejoins la grand-route. En direction de Newbury.

En somme, je ne vois qu'une seule façon de continuer la partie. Je vais jouer la carte Maidenhead. Le Melander Club, là-bas.

II

J'AI traversé Newbury, puis Reading à toute allure. Et il est dix heures et demie quand j'arrive à Maidenhead. Il y a un léger clair de lune, et une sirène d'alerte hurle quelque part dans le lointain.

Je parque ma bagnole dans une petite rue, puis j'entre dans un hôtel et je demande où se trouve le Melander Club. On me répond qu'on connaît le nom de ce club, mais qu'on ne sait pas au juste où il perche. J'en conclus que cet estanco doit être plus ou moins clandestin. Une sorte de boîte de nuit comme ils en ont dans cette ville. Qui ne cherche pas la publicité.

Sur l'instant, je suis un peu embêté. Puis une idée me vient – un peu risquée à cause des complications possibles – mais je n'ai pas le choix. Je demande à un passant où se trouve le Commissariat Central de Police. Et j'y vais.

Arrivé là-bas, je sors le laissez-passer spécial de la police britannique. Celui que m'a fait établir Herrick. Et je me présente au chef du poste de nuit. Je lui dis que j'ai un service à lui demander.

Que c'est un peu irrégulier, mais que c'est peu de chose. Et qu'en tout cas, c'est justifié par la gravité de l'affaire sur laquelle je suis.

Après quoi je lui explique ce que je veux. Ça le turlupine un chouïa, et il se gratte la tête. Puis il décide enfin que mon laissez-passer spécial est une garantie, en ce qui le concerne personnellement. Et il accepte.

Je le remercie chaleureusement. Après quoi, il communique avec le central téléphonique de la ville, et leur demande le numéro du Melander Club. Il l'obtient et l'appelle.

Au bout d'un instant je l'entends qui dit dans l'appareil :

— Ici Commissariat Central de la Police. Pourrais-je parler à Miss Carlette Lariat, je vous prie.

Un silence. Je le regarde tenir le récepteur. Je me demande si Carlette est là-bas, et si elle va couper dans le bobard.

— Allô ! dit soudain le policier, Miss Lariat ? Ici Commissariat

Central de Maidenhead. Nous avons ici un gentleman du nom de Fratti – Mr. Giacomo Fratti – un Américain. Mr. Fratti a été blessé par l'explosion d'une bombe, hier à Londres. Il était, ce soir, en route pour aller vous voir au Melander Club, mais sa voiture est en panne ici. Et comme il marche très difficilement à cause de sa blessure, il vous fait demander si vous ne pourriez pas envoyer quelqu'un pour le chercher... Vous pouvez ? Alors c'est parfait. Merci.

Il raccroche et me dit que Miss Lariat va venir elle-même.

Ma combine a l'air d'être en bonne voie !...

Je remercie chaleureusement le type, et je lui dis que je n'aurai plus besoin de le déranger. Puis je sors du Commissariat et je vais me planquer dans un coin à l'ombre, à proximité. Je sors mon Luger de son étui sous mon veston, et je le fourre dans la poche de mon pardessus. J'allume une cigarette. Et j'attends.

Je me demande à nouveau si Carlette se doute de quelque chose. Mais, après tout ? Fratti est mort. Et je parierais tout le café du Brésil contre une douzaine d'œufs pourris, que le maladroit a dû être pulvérisé si fin, par l'explosion, qu'il aura été impossible de rassembler ses morceaux pour tenter de le reconnaître...

Et Willie Kritsch et Carlette ne savent pas que leur copain est mort. Donc, à moins que Montana Kells ait pu les contacter et leur dire que je lui ai raconté que Fratti a lâché la rampe, il n'y a pas de raisons pour que mon piège ne fonctionne pas.

Naturellement, il y a un risque. S'ils connaissent le sort de Fratti, non seulement ils ne vont pas venir au Commissariat, mais ils vont abandonner le Melander Club, et se tailler en vitesse.

Je tape des pieds sur le trottoir, pour me réchauffer un peu. Parce qu'il fait un froid de canard dans ce bon dieu de pays. Puis je cesse au moment qu'un bruit de moteur se fait entendre et se rapproche. Une bagnole arrive, ralentit, et s'arrête à deux ou trois mètres de moi. La portière s'ouvre, et Carlette descend.

La petite est belle comme tout. Elle a un grand manteau de loutre et un petit chapeau tout mignon. Elle claque la porte, et fait un pas ou deux vers l'entrée du Commissariat. Je m'amène en douce derrière elle, et je la chatouille sous le bras avec le canon de mon Luger.

— Ne t'énerve pas, ma poule, dis-je. C'est ton petit copain Lemmy Caution, Président du Conseil d'Administration de l'Armée du Salut.

Alors sois raisonnable si tu ne veux pas que je fasse un petit trou dans ton joli manteau.

Elle stoppe pile. Comme si elle avait reçu un coup de masse. Puis elle lâche un très vilain mot.

— Calme-toi, mon doux agneau. En plus, je voudrais que tu saches bien que si tu as des petits amis avec toi dans ta bagnole, et qu'ils essayent de me faire une vacherie, je me mettrai à tirer si vite que tu te croiras dans un port italien le jour où les pêcheurs ont attrapé deux poissons.

Et je la regarde méchamment.

Elle me répond par un autre vilain mot. Encore plus vilain que le premier. Puis elle me dit qu'il n'y a personne dans sa bagnole, et qu'elle est venue seule en ville.

— Bravo, mon amour. Alors installons-nous sur tes coussins, et bavardons gentiment.

Nous entrons dans sa bagnole. Je la fais asseoir sur le siège avant, et je m'installe derrière elle. Je ferme les portières, puis je fourre mon Luger dans ma poche, et j'allume une Lucky Strike... J'attends qu'elle parle.

— Jeez ! fait-elle enfin. On n'en fabrique pas beaucoup des comme toi, fils de garce ! Et dire que je me suis laissé avoir ! Ton bobard ne m'a pas étonnée parce que Fratti devait venir ici, et que j'étais surprise qu'il ne soit pas encore arrivé. Je suppose que tu l'as embarqué ?

— Non, dis-je. Le regretté Fratti n'est plus de ce monde. L'idiot s'est fait sauter à ma place. Et j'ai son passeport dans ma poche.

— Parfait, dit-elle. Alors, qu'est-ce que tu comptes faire de moi ?

— Donne-moi d'abord des nouvelles de Montana Kells. Je m'intéresse beaucoup à la santé de cette petite. Est-ce qu'elle est dans les environs ?

Carlette secoue la tête.

— Je ne l'ai pas vue. Et je ne sais rien de rien sur ce qui se passe.

— Bon. Alors il ne me reste plus qu'à t'embarquer, et à faire

cadeau de toi aux roussins du Royaume-Uni. Ça ne me fait pas spécialement plaisir de penser qu'ils te suspendront bientôt par le cou. Parce que dans ce pays, ça se passe comme ça. Ils sont coriaces. C'est pas comme en Amérique. Ici, ils ne marchent pas à la chansonnette. Quand ils vous tiennent, il faut qu'on y passe...

— Qu'est-ce que tu chantes ? fait-elle.

Mais je vois bien qu'elle a peur. Elle poursuit :

— Ils ne peuvent rien me faire. Je n'ai bigorné personne !

— Tu crois ? Mais Fratti est mort. Alors...

Elle se tortille pour me faire face. Elle me fixe de ses grands yeux.

— Alors quoi ? fait-elle. Tu sais bien que c'est lui qui trimbalait la bombe !

— Bien sûr, dis-je. Mais tu ne connais pas les lois qu'ils ont, dans ce patelin. C'est un vrai malheur. La loi – ici – dit que lorsqu'une bande de malfaiteurs est associée pour une entreprise criminelle, et que l'un des malfaiteurs commet ou tente de commettre un assassinat, et qu'il est tué au cours de l'opération – tous ses associés seront poursuivis pour meurtre. Et c'est ce qu'ils vont faire de toi, ma pauvre petite. Et il te pendront par le cou. Et quand tu seras au bout de la corde, tu gigoteras des jambes comme si tu étais une danseuse-étoile... qui aurait une crise d'hystérie.

— Jésus ! fait-elle. Est-ce vrai, Lemmy ? Ou est-ce que tu me fais marcher ?

— Pourquoi est-ce que je te ferais marcher ? C'est une chose qu'on aurait dû te dire avant de te faire venir dans ce pays.

Elle ne répond rien. Elle ouvre son sac et en sort une cigarette. J'allume mon briquet et je le lui tends. Après un instant de silence, elle me dit :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas s'entendre pour conclure un marché ? Supposons que je te dégoise tout ce que je sais – est-ce que tu me protégeras ensuite ?

— Laisse-moi rigoler. Vous êtes toutes les mêmes, les poules ! Quand vous êtes coincées, vous voulez toutes conclure un marché. Montana m'a fait le même coup. Et elle m'a joué un scénario de

première. Et elle a essayé de me rouler. Et elle est persuadée qu'elle m'a eu ! Et toi, tu veux faire pareil.

— Non, non. Lemmy ! Moi, je suis sincère. Parce que j'ai la trouille. Cette histoire d'être pendue par le cou et de gigoter des jambes ne me plaît pas du tout.

Je hausse les épaules :

— Evidemment ça ne te fera aucun tort de bavarder un peu.

J'ai l'impression qu'elle est cuite à point, maintenant. Alors je ne veux pas la laisser se refroidir.

— Où est Willie Kritsch ? Dis-je. Le zèbre qui se balade avec mes papiers d'identité. Et explique-moi pourquoi c'était si important qu'on me les fauche.

— Il en avait besoin pour faire marcher Geralda Varney. Et ne me demande pas pourquoi. Je n'en sais absolument rien. Panzetti le sait. Tu le lui demanderas quand tu auras le plaisir de le voir. Et je ne sais pas où est Willie Kritsch en ce moment. Il était au Melander cet après-midi, quand un coup de fil lui est parvenu. Alors il a filé en trombe. Après avoir dit qu'il rentrerait demain.

Je hoche la tête. Je crois que je devine de qui ce coup de fil a dû venir.

J'ai idée que c'est le gars Zokka qui a dû prévenir Kritsch que j'étais arrivé à Casino Lodge, et que j'avais été méchant avec lui.

— Où se trouve Panzetti ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, me répond-elle. Je n'ai pas vu Carlo depuis que j'ai quitté New York. Mais tu sais combien ce gars-là est timide et discret. Personne ne le voit jamais... Ou alors on ne le remarque pas.

— Où est Geralda Varney ?

— Je ne sais pas. Willie le sait. C'est lui qui s'occupe d'elle.

— Alors, qui est-ce qui est là-bas, en ce moment ? A ce Melander Club de malheur.

— Personne. C'est moi qui faisais la concierge. Et cette foutue baraque me flanque le cafard.

— Eh bien, allons-y ! Dis-je. J'aimerais jeter un petit coup d'œil dans cette taule. Alors embraye. Et appuie sur le champignon. Seulement je te préviens, ma Carlette, que s'il y a quelqu'un, là-bas, qui m'attend avec un pétard, je te trouverai si vite et tellement de fois, que tu seras transformée en passoire...

— Je ne te mens pas, dit-elle. Il n'y a personne là-bas, excepté moi.

Nous roulons en silence un instant, puis elle me dit :

— Ce business-là ne me va plus du tout. Quand j'aurai rassemblé un peu mes idées, je te raconterai peut-être des choses qui t'intéresseront.

— On verra...

Et je m'adosse confortablement sur mon siège. J'ai sorti de nouveau mon Luger. Par précaution.

Elle ne dit plus rien. Elle conduit très bien. Nous roulons sur le bas-côté de la route. A la manière dont elle conduit, je me rends compte qu'elle connaît le patelin.

Tout en regardant son dos, je me dis que toutes ces poules-là sont des carafes. C'est indéniable. C'est une carrière qui tente les unes, parce qu'elles ont ça dans le sang. Et les autres, parce qu'elles pensent que c'est le plus sûr moyen – en devenant la poule d'un tueur – de se faire couvrir de diamants... et d'avoir un manteau de loutre.

Si elles arrivent à se faire payer un beau manteau comme ça, elles ne le portent jamais très longtemps, il leur arrive toujours quelque chose... Elles se font bigorner – - ou bien elles se font harponner par les flics.

Pourquoi elles se font bigorner ?

Parce qu'une poule de gangster – même si elle n'est pas folle – dépend d'abord de son sex-appeal.

Pour un homme, ça n'est pas la même chose, bien sûr. Lui, il peut avoir une bobine à donner des cauchemars à Hitler lui-même, ça n'a aucune espèce d'importance. Pourvu qu'il sache taire sa gueule, et appuyer sur une gâchette au moment voulu, il est régulier. Et il pourra vivre comme tout le monde jusqu'à ce qu'il se fasse bigorner à l'heure choisie par le Destin.

Mais pour une môme, ça n'est pas pareil. Elle entre dans un gang parce que l'un des gros bonnets aime la silhouette générale de sa géométrie, ou bien ses yeux, ou simplement ses cannes. Alors elle croit que c'est arrivé ! Et que la vie est un gigantesque morceau de caramel.

Et puis le dur commence à en avoir soupé de sa petite gueule. Peut-être parce qu'il louche sur une autre. Alors il faut bien qu'il se débarrasse de celle-là. Et il sait fichtrement bien que s'il se contente de la virer, elle ira dégoiser des tas de choses. Rien que par jalousie. C'est normal.

Alors il ne court pas ce risque, naturellement. Il arrange un petit peu les choses pour que le reste de la bande croie que la gonzesse n'est pas régulière. Qu'elle parle un peu trop, à des moments mal choisis. Ou bien qu'elle fait des difficultés pour certaines choses.

Alors ça se termine toujours de la même façon.

Deux ou trois gorilles emmènent la môme faire « une petite balade » en voiture. Et on la retrouve, un peu plus tard, dans un ruisseau.

Quelquefois ils lui ont laissé son manteau de loutre. Quelquefois ils le lui ont enlevé avant, pour qu'il serve au numéro suivant.

C'est comme ça...

Et je me dis, avec un sourire intérieur, qu'il y a peut-être un peu de ça qui mijoterait incessamment pour la môme Carlette. Et qu'elle ne serait pas sans s'en douter...

Peut-être n'est-elle plus aussi mordue pour Willie Kritsch. Ou peut-être bien que c'est lui qui commence à se lasser. Et peut-être bien qu'elle se dit que c'est le moment ou jamais de laisser tomber.

J'ai un vague pressentiment que mon pressentiment là-dessus est juste. En tout cas, c'est cette carte-là que je vais jouer.

Alors je lui dis mine de rien :

— Tu sais bien qu'au fond, moi je ne t'en veux pas spécialement. C'est pas comme quelqu'un que je connais – qui ne t'aime pas. Enfin... pas beaucoup.

Elle regarde la route droit devant elle. Et elle me demande, sans bouger d'une ligne :

— De qui tu parles ?

— De la même Montana.

Et je laisse ce mensonge se dérouler tout doucement autour de ma langue. Puis je complète :

— Elle m'a dit qu'elle est mordue pour Willie Kritsch, dis-je. Et elle m'a laissé entendre qu'il l'avait dans la peau.

Je laisse trente secondes de silence courir. Puis j'ajoute :

— Tu ferais bien d'ouvrir l'œil, Carlette. Ça pourrait te causer des ennuis...

Le coup a porté. Ses mains se crispent sur le volant de la bagnole. Elle a un rire hystérique.

— Je vois, dit-elle, c'est comme ça ? Très bien, allons-y ! Je te montrerai quelque chose. Je vais vendre la baraque en gros et en détail. Je deviens une donneuse. Je n'aurais jamais cru que j'en arriverais là. J'ai envie de crier...

Je souris – intérieurement – en attendant que sa crise passe. Peut-être qu'enfin nous arriverons quelque part.

CHAPITRE V

UN COUP DE GOMME !

I

APRES quelques minutes de trajet en ville, Carlette vire et gagne une route qui mène vers la campagne. Et elle appuie sur le champignon. La route est toute droite – et ça ne me déplaît pas. Parce qu'à la façon dont cette souris dirige la charrette, je vois bien qu'elle ne se concentre pas beaucoup sur son boulot. J'ai la nette impression qu'il doit y avoir quelque chose qui la turlupine.

Enfin nous passons une grande grille de fer forgé en retrait de la route, et nous stoppons devant la bâtisse.

Carlette descend, et je la suis. Elle sort une clef de son sac, et ouvre une grande porte. Nous entrons. Et je lui dis :

— Tu ne vas pas laisser la voiture devant la maison ? Si le gars Willie Kritsch ou quelques-uns de ses copains se ramenaient par hasard, ils pourraient se demander d'où tu viens. Non ?

Elle me répond que Kritsch ne rentrera pas cette nuit. Et que si quelqu'un d'autre venait et voyait la voiture, ça n'aurait aucune importance.

Nous pénétrons dans un salon. Il y a une petite table chargée de bouteilles et de verres. Je me laisse choir dans un fauteuil. Carlette a toujours son air absorbé. J'ai idée que le petit roman-feuilleton Kritsch-Montana tourne et retourne dans sa cervelle. Je la regarde et je me dis que les mômes sont toutes pareilles. Même les plus affranchies deviennent cinglées quand elles ont un type dans la peau. Je souris intérieurement, parce que si ce que Montana m'a dit est vrai : qu'elle est la même à Panzetti, cette histoire d'elle et Kritsch, que j'ai fabriquée, est énorme ! Mais la seule chose qui compte, c'est que Carlette l'a crue. Et je vais en jouer jusqu'à la gauche...

— Détends-toi un peu. Carlette. Bon Dieu ! Tu ne vas pas te rendre malade parce qu'un gars comme Willie Kritsch te laisse tomber. Et de plus l'histoire n'est qu'un éternel recommencement, comme on dit. Il jouera un jour, à Montana, le même tour qu'il est en train de te faire.

— Peut-être bien, dit-elle. En attendant, si quelqu'un joue un tour à quelqu'un d'autre, ça sera moi. Et quand je t'aurai dit ce que je vais

te dire, cette garce aux cheveux noirs n'aura plus grand-chose à se mettre sous la dent.

Moi, je ne réponds rien. Carlette va à la petite table, et nous remplit deux verres bien tassés. Je trempe mes lèvres dans le mien, tout de suite. Le liquide est fameux ! Carlette, ensuite, se laisse choir dans le fauteuil en face le mien.

— J'en ai marre de toute cette combine, dit-elle. Et en plus de ça, je commence à avoir les grelots. Pourtant, je ne me dégonfle pas facilement...

— Il faut bien reconnaître que Montana est un beau sujet. Elle a quelque chose... Dans son genre elle est presque aussi bien foutue que toi... En plus de ça, elle a un petit je-ne-sais-quoi qui accroche... Et puis aussi, elle sait y faire. Elle peut vous entortiller un type en deux temps, trois mouvements...

Je bois une nouvelle gorgée de mon liquide, puis j'ajoute :

— Pourtant ça ne l'empêche pas d'être une vraie carafe, pour *certaines* choses...

— De quoi tu parles ? me demande Carlette.

— C'est pas très malin d'essayer de doubler Panzetti. D'après ce qu'elle m'a dit, il paraîtrait qu'elle est la même à Panzetti. Alors, si elle fait partie du harem Panzetti, ça pourrait bien la mener loin, très loin, de faire du charme au gars Willie. Si Panzetti s'apercevait de la chose, qu'est-ce qui arriverait ?

Carlette me regarde d'un air très étonné.

— Ne dis pas d'imbécillités ! fait-elle. Tu sais bien que...

Elle s'interrompt, brusquement, et regarde les flammes dans la cheminée. Puis elle me dit :

— Quelle sorte de marché je peux faire avec toi ?

— Si je pouvais être sûr – pour une fois – que tu sois régulière avec moi, dis-je, je te sortirais de ce business sans dommages pour toi. Mais, pour ça, il faudrait que tu me dégoises tout ce que tu sais. Depuis A jusqu'à Z. Et aussi que tu me montres, d'abord, que tu es vraiment régulière avec moi. Parce que j'en ai marre d'être pris pour un ballot par de jolies filles comme toi et la Montana.

— Ne me parle pas tout le temps de Montana, dit-elle. Ça me fait grincer des dents. Je ne veux plus voir cette garce-là ni aucun des autres de la bande. Tout ce que je demande maintenant, c'est un peu de paix et de tranquillité. Et d'être sortie de ce business avant que ça devienne une boucherie. Et ça, j'ai idée que ça pourrait bientôt se produire...

— Bravo. Mais il faut que tu fasses vite si tu ne veux pas que ça soit *sur toi* que ça se passe en premier.

— Et comment ! fait-elle. Alors, pour te prouver que je suis régulière avec toi, je vais te donner tout de suite une preuve. Une preuve si sensationnelle, que tu ne pourras pas faire autrement que d'être convaincu.

Elle prend son sac, l'ouvre, et en sort une clef qu'elle me lance.

— Va derrière la maison, me dit-elle. Tu peux y aller par le couloir intérieur. Tu verras une grande pelouse. Tu la traverseras, et aussi les buissons qui sont au bout. Tu verras, alors, un garage, avec un petit logement. Entres-y et va dans la petite pièce qui est au fond. Tu piges ?

Je fais oui de la tête.

— Quand tu reviendras, reprend-elle, je t'affranchirai. Et je te garantis que ça fera remuer tes oreilles !

— Oui, mignonne. Mais n'essaye pas de mettre les bouts pendant que je serai là-bas. Du reste, tu n'irais *pas* bien loin. C'est plus petit que les Etats-Unis, ici. Tu te ferais coincer en moins de deux.

— Ne sois pas idiot, Lemmy, fait-elle. Je suis régulière avec toi. Quand tu auras regardé dans ce garage, tu seras convaincu.

— Bon. Moi, je suis un petit gars confiant. A tout à l'heure, ma belle.

Je suis le chemin qu'elle m'a dit. Dehors, il pleut à torrents et je regrette de ne pas avoir mis mon pardessus. Mais j'ai mon bon vieux Luger dans sa gaine, sur ma poitrine.

J'atteins le garage et j'ouvre avec la clef. Dedans, je tourne un commutateur près de la porte. Deux grosses bagnoles y sont rangées.

Au fond, une petite porte. La même clef l'ouvre. J'entre.

Dedans, c'est allumé. Et je vois la même Geralda, étendue sur un établi. Et soigneusement ficelée. Elle est bâillonnée avec un foulard de soie rouge.

Je me fais à moi-même un large sourire. Parce que je ne peux plus douter, maintenant, que la Carlette a décidé d'être cent pour cent régulière. Et qu'elle va les « donner » tous, à tour de bras...

Je vais à l'établi, et je reste un instant à contempler Geralda. Puis je sors mon couteau de poche, et je commence à cisailer les ficelles. Quand j'ai terminé, je lui enlève son bâillon.

— Bonsoir, Geralda, dis-je. Très heureux de vous revoir. Et j'espère sincèrement que vous avez décidé de fourrer, dans votre petite tête rousse, l'idée que je suis, très probablement, quand même, le vrai, le seul, l'unique Lemmy Caution.

Elle balance ses jambes et s'assoit sur l'établi.

Et moi je ne peux plus détacher mes yeux de sa géographie sensationnelle. Je vous dis que cette petite, c'est du sucre !

La même a l'air empoisonnée. Je veux dire qu'elle n'a *pas* l'air contente. Puis, tout d'un coup, elle fait un grand sourire. Et c'est comme le soleil qui sortirait des nuages, un jour d'hiver où il aurait plu toute la journée...

— Vous avez un fameux toupet, dit-elle. Quand je pense à la façon dont vous m'avez traitée l'autre fois ! J'avais bien l'intention de ne jamais vous pardonner, même quand j'ai su que vous étiez le vrai Mr. Caution. Mais je ne peux plus vous en vouloir, maintenant. Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Je ne l'ai pas su. C'est Carlette Francini qui vient de me le dire. Cette petite a décidé, ce soir, de balancer ses petits copains.

Je sors mon étui à cigarettes. Je nous en offre à tous les deux, et je les allume. Puis je lui dis :

— Et maintenant, si ça ne vous fait rien, on va tâcher à faire du bon boulot. Et en vitesse.

— Je voudrais d'abord me recoiffer un peu, dit-elle. Et me laver. Ça n'a pas été drôle pour moi, ici.

— Votre lessivage attendra. Il faut que nous ayons une petite

conversation tous les deux. Tout de suite. Avant que j'aille retrouver Carlette. C'est indispensable. Excusez-moi.

Elle lève sa tête d'un geste de défi. C'est comme ça que devait être la reine de Saba quand elle se fichait en colère.

— Et si cela ne me plaît pas ? dit-elle.

— Ecoutez-moi, ma ravissante. Je me fiche de ce qui vous plaît ou de ce qui ne vous plaît pas. Pour l'instant, tout au moins. Ce qui m'intéresse, moi, c'est que depuis le début de ce business vous venez tout le temps vous flanquer dans mes jambes. Que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas. Et que tout devient très compliqué à cause de vous. Alors, il serait temps que ça cesse.

Je jette ma cigarette par terre, et je l'écrase sous mon pied. Puis je reprends :

— Ce que vous allez faire, maintenant, c'est de me raconter tout ce que je veux savoir. Ensuite je vous emmènerai à Londres, où vous serez sous la protection de la police jusqu'à ce que toute la bande soit sous les verrous.

La même n'a pas l'habitude qu'on lui parle comme ça. Ses yeux jettent des éclairs. Et elle ouvre à nouveau la bouche pour m'enguirlander.

Je l'arrête, d'un geste de la main.

— Economisez ça, ma délicieuse, dis-je. Sans ça, je vais vous donner sur les fesses une claque plus vigoureuse encore que la dernière fois. Je n'ai pas de temps à perdre. Parce que les événements se précipitent.

— Ils ne se précipiteraient peut-être pas autant, Mr. Caution, si vous aviez été un peu moins hurluberlu, sur le *Florida*, quand vous êtes tombé amoureux de cette Carlette Francini. Ce qui leur a permis de vous voler vos papiers. Sans cela, ils n'auraient pu me faire croire que Willie Kritsch était Mr. Lemuel H. Caution. Le vrai Caution avait eu le cœur trop tendre !

— Je vois qu'ils vous ont raconté cette histoire.

Elle rigole. Avec un air de se foutre de moi.

— Oui, dit-elle. Et ça m'a beaucoup amusée. Pourtant je n'avais

pas tellement envie de rire à ce moment-là. Apparemment vous avez facilement succombé aux charmes de Carlette Francini. Elle vous a rendu fou.

— Pas plus fou que votre jeune idiot d'inventeur, le fiancé que la Carlette vous a barboté sous votre nez. Ça va comme ça ! Assez discuté. Calmez-vous et au boulot. Vous semblez oublier que si je ne vous avais pas fourrée dans le garage, à Hampstead – même si j'ai dû vous claquer un peu les fesses pour ça – vous seriez maintenant en si petits morceaux que personne ne verrait plus jamais que vous êtes belle...

— Je ne l'oublie pas, dit-elle. Et je vous en ai de la gratitude. N'empêche que si vous ne vous étiez pas laissé voler vos papiers je n'aurais jamais cru que Kritsch c'était vous, et on n'aurait pas pu m'attirer dans cette maison...

— Ça va, ma charmante. Maintenant, si vous avez fini de faire la suffragette et de râler tout le temps, il y a deux trois petites choses que vous pourriez peut-être me dire...

— Quelles petites choses ?

— Primo : pourquoi êtes-vous venue en Angleterre ? Saviez-vous que Panzetti avait enfoncé ses griffes dans votre Whitaker ? Et si vous saviez que Panzetti en avait après votre Whitaker, pourquoi n'avez-vous pas prévenu le quartier général des "G-Men ", à Washington ?

— Je suis venue ici, dit-elle, parce qu'Elmer m'avait écrit avant de quitter l'Amérique. Il m'a écrit la veille de son départ. J'ai reçu sa lettre quand il était déjà en mer. Il me disait qu'il avait de graves raisons de craindre qu'un gang n'essaye de s'emparer de son invention. Qu'il pensait qu'il ne serait en sûreté qu'en Angleterre. Et que là il pourrait terminer les plans de son avion en toute sécurité.

— Pourquoi ne les avait-il pas terminés avant ça ? Mais d'ailleurs, j'ai idée que je peux répondre moi-même à cette question. C'est parce qu'il était trop occupé à folâtrer avec la Carlette. Voilà quelle sorte de ballot est votre petit Elmer...

Geralda hausse les épaules.

— Je me demande pourquoi j'essaye de vous expliquer les choses, me répond-elle. Vous êtes stupide. Je peux vous dire pourquoi Elmer n'avait pas terminé ses « bleus ». Il me l'expliquait dans sa lettre. C'est parce que tant que les « bleus » n'étaient pas complétés, le principal

secret du nouveau bombardier en piqué se trouvait préservé. Elmer n'avait pas l'intention de compléter les plans tant qu'il existait la plus petite chance qu'ils pussent tomber entre les mains des gens qui essayaient de s'en emparer.

— Soit, dis-je. Mais pourtant Panzetti, Kritsch, et toute la bande sont ici. Et ils tiennent le petit Elmer, ses plans, et tout et tout. Ils vous tenaient, *vous*, jusqu'à maintenant. Alors, qu'est-ce qui vous permet de m'enguirlander quand je dis que le gars Whitaker est le roi des ballots ?

— Panzetti ne peut rien faire des plans tant qu'ils ne sont pas terminés, dit-elle. Et Elmer acceptera la mort plutôt que de les terminer pour eux !

— Boniments ! Dis-je. Un coco qui s'est montré aussi dégonflé que le petit Elmer dans ce business. Un trouillard qui s'est liquéfié parce qu'il a reçu une ou deux lettres de menaces, alors qu'il n'avait qu'à finir ses plans en vitesse et à les remettre au Gouvernement des U. S. A. comme il avait dit qu'il le ferait – un dégonflé de cet acabit n'est pas de taille à résister à Panzetti si ce salaud décide de faire sur lui des petites expériences un peu méchantes...

Geralda fait une moue dédaigneuse. Elle est magnifique.

— Vous voyez bien que j'ai tort de répondre à vos questions, me dit-elle. Vous êtes si malin, que vous n'auriez pas besoin qu'on vous renseigne le moins du monde...

— J'ai mes raisons, petite fille. Et vous êtes une de ces raisons. Je n'ai pas l'intention de passer ma vie à courir après vous, parce que vous avez à vos trousses une équipe de voyous qui se servent de vous pour gagner un quart de million de dollars. Ça, c'est une de mes raisons. Autre chose : Quand vous m'avez parlé au téléphone cet après-midi, juste après que Panzetti m'a dit deux mots, étiez-vous dans la même pièce que la bande ? Avez-vous entendu quoi que ce soit ?

Elle secoue la tête.

— Je n'étais pas dans la pièce quand Panzetti vous a parlé, dit-elle. On ne m'y a menée qu'ensuite. Un homme qu'ils appellent « Frisco ». Kritsch était là. Il m'a tendu le récepteur et m'a ordonné de dire ce que je vous ai dit.

— Je vois... Et alors vous n'avez pas su qui était avec moi, à l'endroit où je me trouvais – un vieux manoir qu'on appelle Casino

Lodge, dans un bled qui s'appelle Highclerc – pendant que vous me téléphoniez ?

— Non, dit-elle.

Elle me regarde avec de grands yeux interrogateurs. Moi ça me fait rigoler.

— C'est vraiment marrant, dis-je. Voilà ce qui s'est passé. Une même de la bande – qui voulait, soi-disant, les laisser tomber – m'avait conseillé d'aller faire un petit tour à ce manoir. Quand j'arrive là-bas, j'y trouve un zèbre qui me raconte qu'il est Whitaker et qui me dit que la seule façon de régler une bonne fois ce business, c'est que je me procure 250 000 dollars et que je les lui file. Avec ça il récupérerait ses plans et sa liberté. Vous étiez dans le coup aussi.

Vous voyez comme ces salauds-là sont ! Parce que naturellement, le Whitaker n'était pas du tout le vrai Whitaker. C'était un des gars de la bande. Le véritable cornichon est en conserve quelque part ailleurs. Peut-être bien qu'ils sont en train de lui couper le nez ou quelque chose comme ça, en ce moment même...

Geralda me regarde avec une sorte d'angoisse.

— Cet homme..., dit-elle. C'est homme qui vous a dit qu'il était Whitaker... Comment était-il ?

— Un type tout à fait quelconque, dis-je. 1 m 75, environ. Dans les 80 kilos. Des cheveux bruns. Des grands yeux lugubres. Une gueule insignifiante. Le type courant...

— Mon Dieu ! fait-elle. Ce que vous pouvez être stupide !...

Elle me regarde comme si j'étais cinglé.

— Dites-moi, Geralda. Vous allez un peu fort quand même...

Juste à ce moment-là j'entends un bruit que je connais bien. Ça vient de quelque part dehors.

Je sors mon Luger, et je le donne à la même.

— Il faut que je file, mignonne, dis-je. Il se passe quelque chose de bizarre dans les environs. Restez ici. Et si quelqu'un essayait quelque chose, appuyez sur la gâchette. Distribuez-leur des pruneaux. Voici la clef. Enfermez-vous de l'intérieur.

Je sors du garage en trombe, je galope à travers la pelouse, et je fonce dans la maison. Je stoppe dans la cuisine et je tends l'oreille : Aucun bruit.

Je file le long du couloir, sur la pointe des pieds. Je pousse la porte de la pièce où j'avais laissé Carlette. J'entre, mais je ne la vois pas.

La table où étaient posés nos verres est renversée. J'avance, et je vois la même.

Elle a pris ça en pleine poitrine. Tout le devant de sa robe est rouge de sang. Elle a eu droit à une bonne demi-douzaine de pruneaux. Ses yeux grands ouverts regardent le ciel. Une de ses mains est fermée. Sur la paume de l'autre on a déposé un penny, un vieux signe de la pègre. C'est comme ça que finissent les donneurs.

Je ramasse une des bouteilles, et je bois une bonne gorgée au goulot. Et je pense à tout ça. A cette pauvre même qui s'est fait buter. Elle n'a pas eu de chance. Je vais pour rattraper la bouteille quand j'entends :

— J'espère qu'il est bon, hein, mon pote ?

Je me retourne pour contempler le gars à qui appartient la voix.

Il est grand. Il est mince. Une figure maigre avec des pommettes placées haut. Et des grands yeux avec des longs cils.

Son pardessus est de bonne coupe. Il a un feutre noir tiré un peu sur l'œil gauche. Ça m'a l'air d'un monsieur arrivé. Mais d'un dur.

Dans sa main droite, qui pend par-dessus sa poche, il tient, négligemment, un automatique Mauser.

Il a l'air de prendre les choses calmement.

Il me dit, d'une voix très aimable :

— Tu ne voudrais sûrement pas essayer de faire l'idiot, Caution. Parce que, si tu bougeais, tu y aurais droit.

Il va s'en verser un, tout en me surveillant de derrière ses longs cils. Je lui dis :

— Ce n'est pas l'envie qui t'en manque, hein ? Le même traitement qu'à cette pauvre même. Si je n'avais pas peur que tu

prennes ça pour un compliment, je te dirais bien que tu es une sale petite ordure.

Et je lui souris.

— C'est moi qui cause. Je suis Kritsch – Willie Kritsch – tu en as peut-être entendu parler par Madame. Et il pointe vers le corps de Carlette le canon de son arme.

— Oui, j'ai entendu des tas de choses sur toi et je rigolerai bien le jour où on te traînera jusqu'à la chaise. Tu glapiras comme un porc, pendant qu'on t'y attachera. Et je demanderai qu'on mette le courant tout doucement. Pour que ça te roussisse un peu les fesses avant de te frire les côtelettes.

— Ah oui ! C'est comme ça !

Et Willie s'amène vers moi et me frappe en pleine figure avec son Mauser. Puis il m'envoie dans le museau le plein verre de whisky qu'il venait de se verser. Je vous assure que ça fait plutôt mal. Le sang ruisselle sur ma cafetière. Mais je fais semblant de ne pas m'en apercevoir. Pour ne pas lui donner ce plaisir.

Kritsch va vers la porte et appelle :

— Frisco !

J'entends des pas dans le couloir et un autre type arrive. Il a une bien vilaine gueule. Ses yeux sont fendus comme s'il avait eu un Chinois pour père. Et son nez regarde en l'air. Ce qui fait que si l'on en avait envie, on pourrait admirer l'intérieur de ses narines. Il est petit, mais carré. Ses bras sont longs et courbés, comme ceux d'un gorille.

— Hello, patron, fait-il. Vous avez vu qu'il y a du nouveau ?

Au même moment, il m'aperçoit, puis il rigole. Quand il ouvre son four, on y voit des dents noires, comme des rochers dans l'eau sale. Ça me fout mal au cœur de le regarder, celui-là. Alors je regarde Kritsch. Il a l'air mauvais. Il pointe son Mauser vers le cadavre de Carlette et demande d'une voix brève et dure :

— Pourquoi ?

Le gars aux crocs pourris a l'air empoisonné. Il se balance d'un pied sur l'autre. Pour un peu, il se mettrait à chialer.

— Eh bien, voilà, patron. Je ne pouvais pas rester enfermé tout le temps comme vous aviez dit. J'ai eu envie de me dégourdir un peu les jambes. C'est tellement toujours pareil, ici. Alors je suis sorti un peu. Tout était O. K. Elle était assise ici, près du feu, en train de fumer. Alors j'ai été faire un tour du côté de Maidenhead. A pied. Au moment où j'allais rentrer, elle est passée près de moi, dans sa voiture. Ce mec-là était dans la bagnole aussi. A l'arrière. Et il parlait à la même pendant qu'elle conduisait. J'ai tout de suite reconnu Caution. Alors je me suis dit : cette saloperie-là est en train de nous « balancer ». Quand j'ai été de retour ici, la salope était installée dans la pièce comme si de rien n'était. Je lui ai tout de suite demandé des nouvelles du poulet. Elle m'a dit qu'il était aux cabinets. Elle a dit aussi que, si j'étais un peu intelligent, je laisserais tomber tout ce business avant qu'on se fasse coincer tous. En me disant ça, elle a étendu le bras vers son sac à main – mine de rien. Moi je savais que son pétard était dedans. Mais j'ai été plus vite qu'elle. Je ne l'ai pas loupée.

— Tu l'as descendue, fumier ! dit Kritsch d'une voix coupante. Tu t'es permis ça. Il n'y avait pas eu de bobo dans ce business depuis qu'on est ici. Exprès. On ne devait buter personne avant d'être prêts à filer. Ça faisait partie du programme. On devait attendre la dernière minute pour ça. De quoi tu te mêles ? Pourquoi tu fais autre chose que ce qu'on te dit ?...

Le gorille baisse la tête, et répond :

— Je regrette, Willie... Ç'a été plus fort que moi. J'ai piqué un coup de sang. Et puis, elle méritait bien ça, cette casserole.

Kritsch hausse les épaules. Puis il dit :

— C'était bien Caution que tu avais vu. Il a été un peu insolent avec moi. Alors je me suis permis de taper dans la gueule au fameux « G-Man ». Avec mon rigolo. Peut-être bien que sans le vouloir je lui ai mis la mâchoire de travers. A tout hasard, va donc la lui redresser, Frisco.

— Tu parles, dit l'autre.

Puis il vient vers moi, s'arrête, et me contemple.

— Patron, dit-il. Ça me ferait tellement plaisir de lui faire sortir les boyaux de la tête. Qu'est-ce que vous en dites ? Histoire de le voir se tortiller...

— Non, répond Willie. Il pourrait en crever. Et c'est trop tôt pour

ça. Il faut d'abord que nous causions un peu, Mr. Caution et moi, avant qu'il nous quitte. Alors ne t'occupe que de sa mâchoire, Frisco. Ça suffira pour l'instant.

Frisco s'écarte un peu de moi, pour me balancer son swing. Il n'a pas besoin de prendre de précautions, parce que Kritsch tient toujours son Mauser braqué dans ma direction tout en se balançant sur son fauteuil.

J'en ai marre de ces deux abrutis. Je commence à me foutre en rogne. Je surveille le poing du gorille. Au bon moment je fais un pas de côté, brusquement. Ça place Frisco entre moi et le Kritsch. J'esquive le coup, et je lui envoie mon pied dans le ventre. A toute volée. Et très bas.

Il pousse un jappement tout ce qu'il y a de marrant, s'affale sur le plancher, et commence à se tortiller dans tous les sens. Il fait des bruits d'animaux pendant une minute. Puis il s'évanouit.

Kritsch s'amuse comme un petit fou. Il se lève et va remplir de nouveau son verre. Mais ses yeux ne me quittent pas.

— Bien joué ! me dit-il.

Et il se tord de rire. Puis il reprend :

— J'espère que je serai à proximité le jour où Frisco te fera aussi un petit quelque chose. J'ai idée qu'il inventera des trucs épatants. Ça sera rigolo tout plein de le voir en action sur toi...

Il allume une cigarette, en me surveillant par dessus son briquet. Puis il me dit :

— Alors Carlette s'est allongée... J'ai toujours pensé que cette souris avait la bouche trop large. Et puis elle s'émotionnait trop facilement. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Des tas de choses, dis-je. Elle m'a tout raconté. Toute la combine. Depuis A jusqu'à Z.

— Tu es un foutu menteur, me dit-il. Vous n'avez pas été ici ensemble assez longtemps. Elle n'a peut-être même pas eu le temps de t'offrir à boire...

— Comme tu voudras, dis-je. Je me fous de ce que tu crois ou ne crois pas.

Frisco commence à remuer un peu. Il pousse un gémissement. Kritsch se lève et va vers lui avec la bouteille de whisky, dont il lui fourre le goulot dans la bouche. Le gorille tousse et gigote. Puis il ouvre les yeux.

— Ça va, vieux, dit Kritsch. Te bouscule pas. Tu as tout le temps qu'il faut. Mais ne dégueule pas sur le tapis. Ça serait pas poli.

Il laisse la bouteille par terre, à portée du gorille. Puis il revient s'asseoir.

— Si tu veux laver un peu ta figure, me dit-il, tu n'as qu'à prendre de l'eau du siphon. Parce qu'il va venir tout à l'heure une femme bien. Et je ne voudrais pas qu'elle voie, dans cet état-là, un Fédéral Officer. Tu pourras même boire un verre, si ça te chante.

Je vais prendre le siphon et je verse de l'eau de Seltz sur mon mouchoir. Puis je me nettoie un peu. Pendant que je fais ça, je guette Willie du coin de l'œil. Mais il n'y a rien à faire.

Par terre, Frisco commence à se remettre ensemble. Il se soulève sur le côté et me regarde. Le type doit réfléchir aux petites choses qu'il va me faire.

— Tu ramollis, Frisco, dit Kritsch. Tu restes un quart d'heure dans les pommes pour un malheureux coup de pied. Allons, mets-toi sur tes pattes de derrière, et va chercher notre pensionnaire. Je veux lui parler. Nous avons des tas de choses à faire d'urgence.

Je demande :

— Quelle pensionnaire ?

— Celle que tu cherches. Elle s'appelle Varney.

Il sourit méchamment. Je pense que le diable doit ressembler à ça quelquefois. Il continue :

— Cette dame est très jolie et je pense qu'elle nous aidera à te faire parler. J'ai idée que grâce à elle j'apprendrai exactement ce que Carlette t'a dit.

— Tu me fais rire. Est-ce que tu crois vraiment que ça m'obligera à parler si je n'en ai pas envie ?

— Tu parles ! répondit-il. Quand tu verras ce que Frisco lui fait,

ça te rendra sûrement bavard.

Frisco est maintenant sur ses pieds. Il se balance pendant quelques secondes, puis il vient dans ma direction.

— Pas de ça pour l'instant, mon pote, dit Kritsch. Je te ferai cadeau de Caution bientôt. C'est sur la poupée que je vais te faire travailler tout de suite. Va la chercher.

Frisco se retourne et sort de la pièce. Kritsch assis sur sa chaise s'amuse à faire tourner le revolver du bout de son doigt. Il me dit :

— C'est moche pour toi que Frisco ait buté Carlette. S'il avait attendu que j'arrive, on aurait peut-être pu causer, toi et moi. Maintenant, j'ai idée qu'il faudra que je te descende – quand j'en aurai fini avec toi.

Il se balance, rêveusement. Puis il reprend :

— Je ne voulais pas avoir de morts sur mon chemin, dans ce pays-ci. En tout cas pas de macchabées dont on puisse soupçonner qu'ils étaient de notre fabrication. Mais le bigornage de Carlette change tout. Maintenant que ça a commencé, il n'y a plus de raisons qu'on s'arrête. La seule chose importante, c'est de bien me camoufler. Je ne te buterai pas moi-même. Je ferai faire ça par Frisco...

— Et tu le feras pendre à ta place, salaud ! Tu trahirais ta mère.

— Bien sûr ! dit-il. Pourquoi pas ? Moi, on ne me connaît pas par ici. Mais on connaît Frisco et Carlette. Ils ont fait des virées dans les bars de Maidenhead...

Il s'interrompt un instant pour vider son verre. Puis il continue sa petite explication :

— Moi, quand je bute un type... je laisse toujours des traces. Mais jamais les miennes.

Il remplit son verre à nouveau, et me regarde en rigolant.

— Et ce coup-ci, dit-il, c'est très facile. Quand on fera l'autopsie de Carlette, on trouvera dans son estomac les pruneaux de l'automatique à Frisco.

Kritsch lève son verre ironiquement dans ma direction, le vide et conclut :

— Et quand on fera ton autopsie, à toi, on verra que les pruneaux sont sortis de la même boîte de conserve...

Le type me regarde. Comme pour me demander mon approbation. Puis il ajoute :

— Même chose pour Frisco. Quand le médecin des morts le charcutera, il verra que les bastos sont sorties de l'automatique de Carlette. Du pétard qu'elle a là, dans son sac. Et alors les roussins en déduiront que Frisco t'a tiré dedans, que Carlette a braqué Frisco, et que le gorille l'a descendue avant de clamecer.

Kritsch a l'air très satisfait de sa combinaison. Et il m'explique pour finir :

— Et moi, je ne suis pas dans le coup. Personne ne sait même que j'étais dans ce bled-ci cette nuit.

— Tu es vraiment un gentil copain. Froidement tu vas buter ton ami. Tu es un beau fumier.

— N'exagérons rien. Je ne suis pas tellement mauvais, me répond-il. Et le plus amusant c'est que le gorille m'est dévoué au point... de se faire tuer pour moi !

Et le Willie se convulse de rire.

Avant qu'il ait fini de se marrer, la porte s'ouvre avec fracas. C'est Frisco qui revient. Tout seul. Et faisant une drôle de bobine. Il fait la gueule de quelqu'un qui viendrait d'apprendre qu'un vilain chat a mangé son gentil canari.

Kritsch le regarde d'un air glacé.

— Alors quoi ? fait-il. Où est la poupée, Frisco ?

— Elle a filé, patron. Il n'y a plus personne. Et votre grosse bagnole a disparu. C'est ce mec-là qui a dû avoir la clef par Carlette. Il peut...

— Je croyais t'avoir dit de ne pas te séparer de cette clef ? dit Kritsch. Je croyais t'avoir dit que je te tenais responsable de la Varney. Tu es devenu cinglé ?

Frisco ne répond rien. Et je me dis que c'est le moment de me mêler à la conversation.

— Ecoute-moi, Frisco, dis-je. Essaie un peu de comprendre ce que je vais te raconter. Sans ça, je crois que tu n'auras plus jamais l'occasion d'entendre quelqu'un parler.

Et je lui raconte en phrases brèves, pour ne pas l'embrouiller, le plan machiavélique – et si simple de son patron.

— Alors prends le pétard qui se trouve dans le sac de Carlette pour qu'il ne puisse pas te tuer avec, dis-je en terminant.

Willie m'a laissé dire sans broncher.

Frisco regarde Willie, qui se contente de lui faire un beau sourire bien franc et bien amical. Puis il se retourne vers moi.

— Tu n'es qu'un sale fumier de menteur, me dit-il. Et je vais t'arranger la gueule, roussin.

— Reste tranquille, Frisco, dit Kritsch. Ce type essaye seulement de gagner un peu de temps. C'est bien compréhensible après tout.

Frisco rigole.

— Bien sûr, dit-il. Mais tu me laisseras m'amuser un peu avant de le descendre. Par quoi je commence ?

Kritsch boit encore un petit coup, puis il dit :

— Tu peux y aller. Et tape dans le buffet. Ça me fera plaisir de le voir se tortiller. Il commence à me fatiguer.

Il me regarde avec un sourire rêveur.

— La dernière fois que Frisco et moi on a fait crever un type comme ça, c'était vraiment marrant !

Il se tourne vers Frisco :

— Tu te rappelles, mon pote ?

Frisco ricane, il dit qu'il se rappelle. Ça le fait sourire aussi. Je les regarde tous les deux. Je crois que je n'ai jamais rencontré deux pouilleux de tueurs aussi réussis. Quand ces oiseaux-là ont décidé de descendre quelqu'un, on peut dire qu'ils prennent plaisir à leur boulot.

Et Kritsch continue :

— Une fois, nous avons eu des ennuis avec un ballot à Oklahoma-City. Alors nous deux et Frisco on a décidé qu'il était temps que quelqu'un lui réchauffe un peu les côtelettes. On lui a filé un rencart et le ballot est venu en croyant qu'on l'avait invité à dîner. Quand on lui a dit...

Frisco intervient :

— Ça valait du pognon. Jamais on n'avait vu un gars aussi estomaqué. Il avait une de ces trouilles. Il était...

Kritsch remet ça :

— Ferme ta gueule, Frisco. C'est moi qui cause. Bon... le gars attrape la tremblote et Frisco commence à s'amuser avec lui. Il se donne un peu de bon temps. Pan et pan... Puis il raconte à son client que s'il voulait il pourrait le descendre en vitesse, mais que s'il a envie de faire durer le plaisir il le fera pleurer un peu. Alors le type a une idée astucieuse, qu'il croit : il raconte à Frisco qu'il a quelques briques et un ou deux diams de planqués quelque part. Le Frisco, qui ne crache pas sur l'oseille, se dit qu'il pourrait peut-être faire parler le gars un peu plus. Il commence à lui désosser un genou en tirant dans la rotule. Et il lui dit qu'il y en aura autant pour l'autre jambe s'il ne donne pas sa planque tout de suite. On s'est bien marrés, hein, Frisco ?

— Drôlement, dit Frisco. J'en étais malade.

— Alors, reprend Kritsch, le type accouche et il se figure qu'on va le finir d'un seul coup. Mais il s'est bien trompé, parce que Frisco a tiré dans sa boîte à ragoût juste un centimètre ou deux du dessous du nombril, là où ça bousille tout l'intérieur. Et nous avons bu du scotch en attendant qu'il crève. On a eu le temps d'en boire pas mal. Je te le dis, c'était bougrement marrant... Hein, Frisco ?

— Tu parles... c'était un vrai cri.

Moi, je ne réponds pas. Vous devez bien penser que ce genre d'humour m'avait rendu malade de rire.

— Bon... on va te faire quelque chose du même genre, dit Kritsch. Et j'espère que ça te plaira. Vas-y, Frisco, au boulot... gentiment. Aide notre ami à s'en aller... en beauté. Pour que ça dure, un seul pruneau, mais bien placé.

— On y va, dit Frisco.

Et le gorille met la main à sa poche, pour en sortir son automatique.

Moi, je n'ai pas très envie de rigoler, je vous le jure.

Le gorille sort son pétard.

Le téléphone qui est dans la pièce, se met à bourdonner.

Kritsch fait un geste de la main.

— Arrête une seconde, Frisco, dit-il. Réponds d'abord au téléphone.

Frisco attrape l'appareil et décroche. Il écoute. Puis il se retourne vers Willie. Il a l'air d'en avoir pris un coup sur la tête. Puis il répond :

— Oui... oui... je vais le dire à Mr. Kritsch. Tout de suite. Ne quittez pas.

Il met sa main sur le récepteur et dit à Kritsch :

— Ce sont les flics. Le Commissariat Central de Maidenhead. Ils veulent vous parler personnellement. Ils savent que vous êtes ici. Ça a rapport à quelque chose qui concerne *ce* mec...

Et il pointe un pouce sale dans ma direction.

Kritsch reste impassible. Il va au téléphone sans me perdre de l'œil un instant, son arme toujours pointée sur moi.

— Allo ! fait-il. Oui... Mais certainement... Bien sûr qu'il est ici... Nous étions en train de parler d'une affaire... Oui... Je vais le lui dire. Il est aux lavabos pour l'instant... Il ira vous retrouver tout de suite...

Kritsch raccroche. Quand il se retourne vers nous, il est blême de fureur. Entre ses dents serrées il jette à Frisco :

— Charogne que tu es ! Je voudrais te voir rôtir. Tu es vraiment le dernier des bâtards. Tu laisses filer la Varney. Alors cette putain rousse me fauche ma meilleure voiture, et s'en va trouver les flics. Elle leur dit que Caution est ici. Elle leur dit que *moi* je suis ici. Et elle leur dit que *toi* tu es ici !

Et elle leur conseille de nous appeler pour demander à Caution si Monsieur désire qu'une voiture de la police vienne le chercher, puisque sa voiture à lui est restée près du Commissariat, et qu'ils n'ont

pas de clef pour l'ouvrir et la lui amener.

— Jeez ! Siffle Frisco entre ses dents. C'est tout ce qu'il peut dire.

— Oui, dit Kritsch. Et c'est à cause de toi. Tu as fait du beau boulot.

Ses yeux étincellent de fureur, – Fous le camp ! reprend-il. Va chercher la seconde voiture au garage, et amène-la devant le perron. Ensuite, prends la bagnole de Carlette, et débîne-toi. Tu sais où aller. Et prends la grande route de Londres, surtout. Ne cherche pas à figner. Et si tu fais une autre connerie je te... Allez, débîne !

Frisco ne dit rien. En passant devant moi, il me jette un long regard plein de regrets... et il file.

— Ça ne marche pas comme tu voudrais, dis-je à Kritsch. La même Geralda a fait exploser ton petit plan. Si tu me bigornais maintenant, ça serait mettre tes empreintes digitales sur tout le business. La radio fonctionnerait dans tout le Royaume-Uni, et tu serais coincé en moins de deux.

— Tu t'en tires très bien, Caution, me dit-il. C'est un coup de veine, peut-être. Mais d'ailleurs, ça m'arrange aussi. Parce que tu ne peux pas faire autrement que de traiter avec moi. Et tu le sais bien. Tu as la réputation d'être le poulet qui revient toujours avec ce qu'il est allé chercher, pas vrai ? Alors ? Ce sont les plans Whitaker qui t'intéressent. Et tu sais bien que si tu fais le méchant, tu ne remettras jamais la main sur le Whitaker *vivant*, ni sur ses fameux plans.

Alors il faudra bien que tu acceptes les conditions que le Whitaker t'a transmises. Deux cent cinquante grand format avant de voir la couleur des « bleus » du bombardier.

Tu vois, tu as encore une chance. Et si je te la laisse, c'est parce que je n'ai jamais été mouillé dans une histoire de meurtre... bien que j'en aie déjà descendu quelques-uns en douce. En m'arrangeant toujours pour qu'un cave paye à ma place. Tu comprends, ça me déplairait que mon nom soit mêlé – officiellement – à des histoires d'assassinat. Ça nuirait à ma réputation de gentleman.

Et le salaud rigole. Mais je vois bien qu'il n'est pas tellement content de sa soirée.

— T'en fais pas, dis-je. Pour que ta bonne réputation ne te quitte pas, on te l'attachera un jour avec une ficelle, aux poignets, aux

chevilles, et au cou. Et on vous fera frire ensemble, toi et ta réputation de gentleman.

Il rigole encore.

— Boniments ! dit-il. Moi aussi je suis un type qui a le respect de la loi. Je vais te le prouver tout de suite. Ecoute...

Il va au téléphone, décroche le récepteur, et demande d'une voix douce :

— Donnez-moi la police de Maidenhead, je vous prie. Le Commissariat Central.

Il se retourne vers moi, et m'envoie un large sourire. Puis il parle à nouveau dans l'appareil :

— Allô ! Police de Maidenhead ? Ici, Mr. Kritsch, au Melander Club. J'avais rendez-vous ce soir avec M. Lemmy Caution, du Bureau Fédéral de Washington... Vous avez entendu parler de lui ? Très bien. Alors Mr. Caution m'a chargé de vous téléphoner pour vous dire qu'un meurtre a été commis ici. Oui... Une femme du nom de Carlette Lariat... Mr. Caution la connaissait aussi... Et alors le type qui l'a tuée a réussi à nous glisser entre les doigts... Son nom est Charles Paolo... On le connaît généralement sous le nom de Frisco... Oui... Mais vous pouvez sûrement le cueillir. Il est au volant d'une Ford bleue, immatriculée C. XI. 3465... Il file vers Londres en ce moment... Vous pourrez l'avoir facilement... Oui... C'est tout. Ah, j'allais oublier de vous dire que Mr. Caution serait heureux que vous veniez le prendre ici, au Melander Club... Le plus tôt que vous pourrez. Merci.

Kritsch raccroche.

— Je commençais à en avoir marre de Frisco. me dit-il. Il fait trop de gaffes. Ils vont sûrement le pendre pour cette histoire-là ! Jeez'... Ce qu'il va être épaté quand les flics vont le harponner sur la route...

Il allume une cigarette.

— Et maintenant, je me taille, dit-il. Quand tu voudras – mais à condition que ça soit très bientôt – avoir les « bleus » et le Whitaker, tu me le feras savoir. Je me tiendrai plus ou moins en contact avec toi. Et surtout n'essaye pas de me doubler. Ça ne te servirait à rien. Parce que je peux me débiter d'ici absolument quand je voudrai. Tu saisis ?

Moi, je ne réponds rien. Je me promets, mais alors vraiment

sérieusement, de régler son compte à ce zèbre. Et bientôt...

Il va à la table où Carlette avait posé son sac.

— Je l’emporte, me dit-il. Il y a un pétard dedans. Tu pourrais t’en servir après mon départ, pour te mettre en l’air. Ça me ferait de la peine. Et ça obligerait tes petits copains de Washington à porter le deuil...

Il ouvre la porte et s’en va.

Moi, je sors mon paquet de Lucky, et je vais à la chasse aux bouteilles. Il en reste une presque pleine. Je vais me dévouer et la vider. Parce que, entre nous, j’ai besoin d’un cordial... et ça n’est pas encore cette nuit, que je vais dormir.

II

IL pleut toujours à torrents quand le « Divisional-Detective-Inspector » et moi, quittons le Melander Club, un peu plus tard, pour retourner à Maidenhead.

Les gars du Commissariat Central l'avaient appelé pour qu'il examine le cadavre de Carlette et établisse un compte rendu d'enquête.

Moi je ne lui ai pas raconté grand-chose. Je ne l'ai pas ouvert sur Willie Kritsch, et le business Whitaker. Parce que Frisco ayant été cueilli sur la route de Londres, et accusé du meurtre, les gars de la police locale n'ont pas besoin d'en savoir plus.

Sur ma demande, le D. D. I. a téléphoné à Scotland Yard pour se faire confirmer que je suis bien moi, et que toute aide dont je pourrais avoir besoin doit m'être fournie.

Je rigole intérieurement en pensant à la tête qu'a dû faire le Frisco quand la voiture de chasse de la police l'a rejoint sur la route, et qu'ils l'ont harponné... Ça fait toujours un gredin de moins.

En arrivant à Maidenhead, le D. D. I. me demande s'il peut faire quelque chose pour moi. Je lui dis oui : Deux choses. D'abord, je voudrais pouvoir téléphoner à Herrick. Et secundo, ça me rendrait service qu'il évalue pour moi le temps qu'il pourrait falloir à une poupée pour aller de Maidenhead à Highclerc au volant d'une bagnole.

Le gars examine une carte routière, et me dit que, étant donné le fait que la nuit est très noire et sans lune, et qu'un automobiliste n'a pas le droit d'allumer ses phares à cause du black-out, ça demanderait, à n'importe qui, deux bonnes heures pour faire ce trajet. Surtout si c'est quelqu'un qui ne connaît pas la route.

Moi, je fais, dans ma tête, un petit calcul. J'évalue qu'il y a environ une heure que Geralda Varney s'est enfuie du Melander Club. En ajoutant le temps qu'elle a passé au Commissariat Central pour leur demander de téléphoner à Kritsch au sujet de ma voiture – une idée épatante, je dois le reconnaître – j'en arrive à la conclusion qu'elle ne doit pas encore être arrivée à Reading.

— O. K., chef, dis-je au D. D. I. Alors voilà ce que j'aimerais qu'on fasse pour moi. Il s'agit de la dame qui est venue, dans la soirée, ici. Celle qui a demandé au sergent de garde qu'il téléphone au Melander Club. J'ai idée que cette petite a filé sur Highclerc en quittant le Commissariat. Je désirerais qu'on la cueille en route.

Je pense que si vous communiquez tout de suite avec la police de Reading pour leur demander de sortir une voiture et de coincer celle de la même, ça marcherait sans aucune difficulté.

Je tiens à bien spécifier que je ne demande pas qu'on mette cette personne en état d'arrestation ni rien qui y ressemble... Je désirerais seulement qu'on la garde là-bas jusqu'à ce que j'y arrive pour avoir une petite conversation avec elle.

Puis je fais au D. D. I. une description de Geralda et de la grosse voiture qu'elle a barbotée à Kritsch.

Il me répond qu'il va faire le nécessaire. Et que même si la dame a déjà traversé Reading, les gars de là-bas n'auront qu'à téléphoner à leurs collègues de Newbury de la cueillir au passage.

Je le remercie chaleureusement, et il file dans son bureau pour faire le nécessaire, immédiatement, au sujet de Geralda. Et arranger, aussi, qu'on me fasse avoir Herrick au bout du fil.

Pendant que j'attends la communication en buvant une tasse de thé et en fumant, je pense sérieusement à mon ami Kritsch. Il a de bons réflexes. Ce qui ne l'empêche pas d'être un fils de garce. Je laisse trotter un peu mon cerveau sur lui puis je me branche sur Geralda.

Quand je l'ai quittée brusquement, dans le garage du Melander, parce que j'avais entendu des coups de feu, Geralda était en train de me dire que j'étais un ballot.

Pourquoi ? Moi, je le sais, si vous, vous ne le savez pas. Elle m'a pris pour un ballot parce que le zigotto que j'avais trouvé à Highclerc, ficelé sur une table, *était réellement* le Whitaker. Et qu'elle s'en est rendu compte dès que je lui ai fait la description du zèbre.

Alors elle a décidé, sur-le-champ, d'effectuer le sauvetage elle-même. Parce qu'elle est toujours mordue pour ce polichinelle malgré qu'il s'amuse à folâtrer avec d'autres souris. Et malgré qu'il se soit conduit comme un dégonflé de première grandeur.

Elle continue de croire en ce cornichon. Elle est cent pour cent

pour ce polichinelle. Et rien ne l'arrêtera d'essayer de l'enlever au gang Panzetti.

J'imagine qu'aussitôt après mon départ, elle a sorti, tout doucement, l'une des deux grosses voitures du garage. Par l'allée qui donne sur l'autre côté. Et puis elle a dû venir, sur la pointe des pieds, jusqu'à proximité de la pièce où je me trouvais avec Kritsch. Et elle aura compris tout de suite, en entendant les paroles que disait ce fumier, qu'il me tenait à sa merci, et qu'il ne me ferait pas de cadeau.

Alors elle a filé sur Maidenhead, en vitesse. Sans essayer de rien faire pour moi sur l'instant, parce qu'elle avait sûrement aperçu ou entendu aussi Frisco. Et qu'elle se serait perdue, en intervenant directement. Et moi avec elle.

Cette rouquine a un cran épatant. Et des méninges qui fonctionnent en souplesse... Dommage qu'au fond, toute cette virtuosité-là elle la dépense pour son Whitaker.

Car ce qui est très embêtant, avec les mêmes qui ont du cran et de la cervelle, c'est qu'elles ne veulent agir qu'à leur façon. Celle-là veut absolument se charger de sauver son cher Whitaker, son ineffable cornichon. Et moi, je ne veux absolument pas qu'elle le fasse. Parce que ça ne correspond pas du tout à mes idées et à mon plan.

J'en suis là de ma rêverie solitaire, quand un gars vient me prévenir qu'Herrick est au bout du fil.

Après un « Hello, Herrick » plein de cordialité, je me dépêche de lui demander pardon pour tous les faux bonds que je lui fais.

— Ça n'est pas pour vous faire des cachotteries, dis-je. Mais des complications surgissent sans arrêt – et à une telle vitesse, que je passe mon temps à sillonner les routes du Royaume-Uni, pour essayer de rester à la page.

D'ailleurs, dis-je, ça ne va pas trop mal – malgré que j'aie été sur le point même d'avoir un trou spécial dans mon ventre. Fait sur mesure par mon petit copain Frisco. Ma tête est pleine de petites idées. Et dès que je les aurai classées, je viendrai vous en parler longuement, pour mettre sur pied le plan final.

Il me répond que, pour lui, c'est tout à fait O. K. mais qu'il ne faudrait pas que la « technique Caution » fasse trop grand scandale dans les hautes sphères de Scotland Yard.

Il me dit aussi, que la seule information qu'il possède pour l'instant, c'est que Carlette Francini s'est fait bigorner. Et qu'on a harponné Frisco comme étant l'auteur du meurtre.

— Ne vous en faites pas, Herrick, dis-je. Je vous expliquerai ça bientôt. Mais ce que j'aimerais savoir tout de suite, c'est si vous avez eu une réponse à votre câble, à Washington, demandant si noire Q. G. savait quelque chose des mouvements de Carlo Panzetti.

Herrick me dit que la réponse est arrivée. Panzetti est à Chicago, et n'en a pas bougé depuis quatre mois.

Cette nouvelle me fait rigoler intérieurement. Parce que ça correspond bien à l'idée que je m'étais faite.

— O. K. Herrick, dis-je. Alors il n'y a plus qu'une petite chose que je serais heureux que vous fassiez pour moi. Pourriez-vous communiquer d'urgence avec Washington, par radio ou par téléphone ?

— Oui, me dit-il.

— Alors prenez un crayon et une feuille de papier, Herrick. Je vais vous dicter un message. Le voici :

Directeur Bureau Fédéral Investigations. Washington. Urgent. Requier arrestation immédiate Carlo Panzetti – stop. Devra être inculpé de tentative de vente des plans du bombardier-en-piqué Whitaker appartenant à Ministère Marine U. S. A. – stop. Lui dire que Carlette Francini a parlé – stop. Menacer Panzetti d'emprisonnement à vie à moins qu'il ne vous remette les « bleus » non terminés qu'il a en sa possession – stop. Prière me faire savoir résultats immédiatement – stop. Terminé.

Caution.

— O. K., dit Herrick. Je ferai partir ça par le fil privé de l'ambassade américaine. Sans perdre un instant.

— Merci, Herrick, dis-je. Vous êtes un chic type. J'espère être de retour chez moi vers midi. Auquel cas je vous téléphonerai immédiatement.

Il raccroche. Je me dis que c'est moche pour Herrick que je n'aie pas pu collaborer plus étroitement avec lui. Mais, « l'homme propose et Dieu dispose » a dit mon vieux copain Confucius... Je ne demandais pas mieux que de lui faire partager mes petits embêtements, mais ça

m'a été impossible.

Quand je reviens dans le bureau de l'inspecteur, le D. D. I. est là qui m'attend.

— Un message vient d'arriver, me dit-il. De la police de Reading. Ils ont cueilli Geralda Varney sur la route Reading-Newbury. Ils l'ont amenée au Commissariat Central, et ils la garderont là-bas jusqu'à ce que vous arriviez. Il paraît qu'elle n'est pas *très* contente...

Je quitte le Commissariat avec le D. D. I., qui m'emmène jusque chez lui. Nous bavardons un petit moment devant une bouteille de whisky et deux verres. Puis je lui demande de me prêter un manteau de fourrure à sa femme. Après quoi je lui souhaite une bonne nuit, et je remonte dans ma bagnole.

J'ai l'impression que les choses commencent à prendre corps. Un peu.

CHAPITRE VI

DES SINGERIES

I

AVANT d'être arrivé à Reading, j'avais mis au point, dans ma tête, une espèce de plan de campagne. Vous appelleriez peut-être ça des sageries. Mais, personnellement, j'ai idée que ça pourrait bien réussir. A condition que j'aie un peu de chance. Et qu'il ne surgisse pas de complications.

Il est trois heures et demie du matin quand je stoppe devant le Commissariat Central de Reading.

Le sergent de service m'emmène dans une salle de derrière, où j'aperçois, assise près du feu, la même Geralda avec un manteau de policeman sur les épaules.

Le sergent nous laisse. Je fais à la petite mon plus joli sourire.

— Moi... je suis le petit copain qui pense à tout, dis-je. J'avais deviné que vous n'auriez pas très chaud après avoir conduit jusqu'ici sans manteau. Alors j'ai emprunté cette fourrure pour vous.

Elle lève les yeux sur moi et me regarde comme si j'étais un poisson avarié.

— Je félicite M. Caution, le célèbre « G-Man », pour ses idées géniales, me dit-elle. Je veux parler de l'idée de m'avoir fait arrêter sur la route. Comme on ferait pour un malfaiteur.

— Je l'ai fait dans une bonne intention, dis-je.

— L'Enfer est pavé de bonnes intentions, me dit-elle. Vous n'êtes qu'un prétentieux !

— Peut-être bien. Geralda, dis-je. En tout cas, je suis plein de gratitude envers vous. Parce que si vous n'aviez pas eu cette idée de demander aux flics de Maidenhead de téléphoner à Kritsch juste au moment où ils l'ont fait, je serais maintenant aussi mort qu'un anchois dans son tonneau de sel. Et ça m'embêterait bigrement.

— Vous ne me devez pas de gratitude, dit-elle. Nous sommes quittes, simplement. Puisque vous m'avez sauvé la vie en m'enfermant dans le garage, à Hampstead. Quoique vous ayez gâché cela par le geste grossier que vous avez eu ce soir-là.

— Vous voulez parler de la claque sur votre arrière-train ? Dis-je. Ça n'était qu'une toute petite claque. Peut-être qu'un jour j'aurai l'occasion de vous donner une vraie fessée...

— Epargnez-moi vos traits d'esprit, dit-elle.

Elle est tellement furieuse, qu'elle peut à peine articuler ses mots. Elle est magnifique !

— Voyons, Geralda, dis-je. Ne soyez pas ridicule. Vous devriez comprendre que je ne pouvais pas vous laisser vous balader à Highclerc, seule. A quoi pensiez-vous que ça pouvait servir ?

— Et Elmer ? dit-elle. Tout le monde l'abandonne à son sort ?

— Ne vous tracassez pas pour lui, dis-je. Il ne peut rien lui arriver. En tout cas, pas encore. Ce ballot est leur meilleure carte. Tant qu'ils le tiennent, ils ne craignent rien. Ils savent fichtrement bien que tant que Whitaker est dans leurs pattes, nous ne pouvons pas nous permettre d'être trop méchants. Croyez moi, mon petit, quand je vous dis qu'il n'y a pas lieu de vous tourmenter pour ce cornichon.

— Qui est-ce qui vous permet de parler d'Elmer dans ces termes ? dit-elle. Il a plus de cervelle dans son petit doigt que vous n'en avez dans toute votre grande carcasse. Elmer est un génie.

— Pour se fourrer jusqu'au cou dans la mélasse, oui ! Dis-je. *Moi*, je vous dis que c'est un pauvre idiot. Et un voyou.

— Et *moi* je dis que *vous* êtes un idiot, dit-elle. Quand je pense que vous étiez là-bas avec lui ! Et armé ! Que vous pouviez l'emmener, et que vous ne l'avez pas fait !

— C'est parce que je n'ai pas cru que c'était le vrai Whitaker, dis-je. Mettez-vous à ma place ! Je vais là-bas sur la foi d'une histoire que m'avait racontée Montana Kells, qui est la copine n° 1 de Panzetti. Alors, ça me semblait pourri dès le départ, ce conte de fées. Quand je suis arrivé là-bas, je trouve ce gars, qui me dit que la seule chose à faire, c'est de verser le pognon à la bande Panzetti. Alors, j'ai tout de suite supposé que c'était une idée très ingénieuse pour avoir la galette et conserver le vrai Whitaker.

— Eh bien... vous vous êtes trompé ! me dit Geralda. Dès que vous m'avez fait la description de cet homme, j'ai reconnu instantanément Elmer. Et dire que vous l'avez malmené, frappé !... Vous n'êtes qu'un... qu'un... gorille.

Ses yeux se remplissent de larmes. Elle est si merveilleuse, que je suis presque fasciné. J'en arrive même à regretter de ne pas être Elmer...

— Si vous aviez fait ce qu'il conseillait, reprend Geralda, toute cette affaire serait terminée à l'heure actuelle. C'est *lui seul* qui compte là-dedans. Parce que nous voulons, lui, vous, moi, que son bombardier contribue à vaincre les Boches. Et la seule façon d'y arriver, c'est de payer le prix qu'il faut. Le prix qu'ils demandent. Sans cela, ils le garderont comme otage. Jusqu'à ce que vous payiez. Et si vous essayez de les pincer, ils le tueront. Et tout sera perdu pour tout le monde.

— Ne croyez pas ça, ma crotte en sucre, dis-je. Nous aurons les plans. Nous aurons Elmer sain et sauf. Et vous pourrez me demander d'être garçon d'honneur à votre mariage... C'est-à-dire, si vous avez pardonné à Elmer d'ici là.

— Qu'ai-je à lui pardonner ? demande-t-elle.

Je lève mes sourcils.

— Eh bien... Et feu Carlette Francini ? Qu'est-ce que vous en faites ?

— Pourquoi feu ? Elle est morte ?

— Oui, dis-je. Un des petits copains de Willie Kritsch l'a descendue juste au moment où elle allait me raconter des tas de choses intéressantes. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Allez-vous pardonner à Elmer ses écarts avec cette fille ? Ça vous fait peut-être plaisir de le voir frayer avec une femme de la pègre ?

Elle hausse les épaules.

— Vous n'êtes pas capable de comprendre, dit-elle. Je suis *absolument* certaine qu'il ne s'est *même*, rien passé entre Elmer et cette femme. Il est impulsif c'est tout. Il a toujours été comme ça.

— Ça a dû être charmant pour sa mère, lui dis-je. Mais je continue à penser qu'Elmer est un pauvre type. C'est drôle, ce grand inventeur qui fait dans sa culotte parce qu'un voyou lui a envoyé une lettre de menaces. Après il se précipite sur la première femme qu'ils lui jettent dans les bras. Ce n'est déjà pas mal. Et puis, avant de déguerpir, il vous écrit pour vous dire qu'il s'en va. Dans quel but ? La seule réponse possible, c'est qu'il est un pauvre type.

Ses yeux étincellent :

— Comment pourriez-vous comprendre un garçon comme Elmer Whitaker ? *Je sais* pourquoi il m'a écrit. Je sais qu'il m'a écrit parce qu'il a compris quel fou il avait été avec cette Francini. Il espérait que je le pardonnerais. Je suis certaine qu'il s'était ressaisi et s'était débarrassé d'elle. Il voulait que je le suive, et était trop fier pour me le demander. Mais il espérait bien que je viendrais.

— On s'est trompé le jour où on a baptisé ce type, je lui dis. On aurait dû l'appeler : « le petit lord Fauntleroy ». Tenez, vous allez me faire pleurer avec vos histoires...

Elle m'interrompt :

— Je ne sais pas pourquoi je discute avec vous. Tout ce que je désire savoir, c'est ce que vous avez l'intention de faire. Tout ce qu'il est humainement possible de tenter pour sauver Elmer et les plans, doit être tenté. Et vite.

— Peut-être, dis-je. Mais s'il y avait quelque chose à faire ce n'était pas de foncer à Highclerc dans une voiture fauchée à Willie Kritsch avec mon Luger dans votre petite menotte. Ça n'est pas un boulot pour vous. Et à propos, j'aimerais bien récupérer mon Luger. J'ai une espèce de tendresse pour ce joujou.

Elle sort mon revolver de dessous sa pèlerine et je le réintègre dans sa gaine. Puis elle me dit :

— Bien... et maintenant qu'allez-vous faire ? Avez-vous une idée. On m'a toujours dit que les G-M étaient des gens très brillants.

Je lui souris.

— Ils le sont. Vous seriez surprise si vous saviez combien quelques-uns de ces types sont brillants.

Elle me pique un petit regard et reprend :

— Il serait étrange que *vous* le soyez. Mais au fond ce n'est peut-être pas tout à fait impossible. La moitié du temps, pendant que je vous parle, j'ai l'impression que votre esprit est ailleurs.

— Vous ne croyez pas si bien dire, Geralda. Je n'ai pas une seconde cessé de penser que vous êtes exactement le genre de personne que j'ai toujours désiré rencontrer. Moi... je pense que vos

cheveux ne pourraient être d'une autre couleur, que votre démarche est la seule qui puisse être la vôtre... Vous a-t-on jamais parlé du dessin de vos lèvres ?

Je lui souris :

— Un de ces jours, quand j'aurai le temps, faites-moi penser à vous dire ce que je pense réellement de vous.

Elle ne dit rien pendant un bon moment, puis :

— Si vous pensez tellement de bien de ma silhouette vous pourriez essayer – pour me faire plaisir – de consacrer un peu plus de temps à réfléchir au moyen de délivrer Elmer.

— Et qu'est-ce que je deviendrai là-dedans ? Lui dis-je. Elmer sera sauvé et j'aurai droit à un coup de pied au derrière. Vraiment, chère madame, vous êtes trop indulgente pour ce corniaud.

— J'admire son intelligence, dit-elle.

— J'aime mieux ça, dis-je. Ça me fait plaisir de vous entendre dire que c'est pour sa cervelle que vous l'aimez. Car, de la cervelle, il n'en a pas plus qu'un hareng saur.

Elle ne répond pas, elle reste simplement assise à regarder le feu, un peu penchée en avant, et je me dis que le type qui a dessiné les courbes de cette enfant connaissait la musique.

Soudain elle se retourne et me regarde. Un léger sourire joue sur ses lèvres. Elle dit :

— Réellement, Mr. Caution, vous et moi sommes quelque peu semblables. Nous sommes tous deux des gens qui savent ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent. Et sûrement vous pouvez comprendre pourquoi je m'intéresse à Elmer Whitaker. Il y a peut-être là quelque chose de maternel. Supposez qu'il soit faible et qu'il ait été influencé par les femmes, ce n'est qu'un petit enfant, avec une grande intelligence.

— Et un grand blair. Je n'ai jamais vu une telle ration de nez sur un seul portrait... mais c'est peut-être un signe d'intelligence.

Elle ne relève pas ma sortie.

— Je veux qu'on reconnaisse ses services, dit-elle. Je veux qu'il

reçoive la récompense qu'il a méritée. De plus sa vie est en danger.

Je ne dis rien. Peut-être que cette dame espère me faire pleurer à cause des malheurs d'Elmer. Mais personnellement je pencherais plutôt pour donner à Elmer un grand coup de pied dans les fesses.

Elle pose sa main sur mon bras et me dit d'une voix douce :

— Mr. Caution, je voudrais que vous sachiez qu'en dépit du fait que je suis ennuyée de votre attitude à l'égard d'Elmer, je crois en vous. Je crois que, si vous le désirez, vous pouvez sortir Elmer de cette panade et le renvoyer d'où il vient.

Je souris béatement.

— Si vous le faites, ajoute-t-elle. Je vous en serai très reconnaissante...

Et elle me jette une de ces œillades de côté qui me pénètre jusqu'aux tripes.

Je réfléchis une minute et je lui dis :

— Bon... il y a peut-être une affaire dans tout ça. Supposons que je sorte Elmer de là. Supposons que je vous réunisse de nouveau tous les deux. Supposons que je récupère ces fichus dessins. En d'autres termes, supposons que je termine ce boulot et tout, à votre satisfaction. Alors ?

— Je suis prête à tout, dit-elle en souriant. Mais je ne crois pas que vous puissiez tirer Elmer *vivant* des griffes de ces gens sans leur payer la rançon. Ils seront implacables.

— Je crois que vous avez raison, dis-je, que la seule façon de tirer Elmer de sa situation critique, et de récupérer les « bleus »... c'est de payer à ces salopards la somme qu'ils demandent.

Geralda se penche vers moi. Ses yeux sont brillants. Je la regarde, et je continue mon histoire :

— Mais même si nous décidons de faire ça, il y a quand même une chose qui me fait peur...

— Quoi donc ? me demande-t-elle avec un intérêt passionné.

— Eh bien, dis-je, quand j'ai causé avec Whitaker, là-bas, à Highclerc, il m'a dit une ou deux choses que je n'ai pas crues, à ce

moment-là, puisque je ne croyais pas qu'il était Whitaker. Mais maintenant, je les crois. Alors, voilà ce dont j'ai peur :

« Whitaker n'a pas encore terminé les « bleus ». Pas tout à fait. Il en a laissé une partie inachevée – une partie importante. L'ensemble des plans que la bande possède ne vaut rien sans cette dernière partie. Vous saisissez ?

Geralda fait oui de la tête. Elle est suspendue à mes lèvres. Je poursuis :

— Bon, alors, supposons que nous leur versions la galette. Supposons que nous la remettions à Whitaker pour qu'il la leur porte, puisque c'est leur condition. Bon. Ils vont donc nous remettre les parties du plan qu'ils possèdent – mais qui sont sans valeur sans la partie qui manque et qui est à exécuter. Alors ? Nous n'avons aucune garantie qu'ils laisseront Whitaker terminer ses plans. Et nous n'avons aucune garantie qu'ils rendront la liberté à Whitaker. Pas vrai ?

— C'est exact, dit-elle. Je commence à comprendre ce que vous voulez dire.

— Supposons donc, dis-je, qu'après avoir reçu les deux cent cinquante mille dollars, les gars décident de ne pas tenir leur promesse. Ça leur serait très facile, non ?

Puis ensuite, qu'ils obligent Whitaker à compléter ses " bleus ", car ne venez pas me raconter que Whitaker aimerait mieux mourir que de céder. Croyez-moi. Ces salauds ont des petites méthodes à eux pour obliger les gens à céder.

Après quoi, quand Whitaker aura terminé son petit boulot, ils le bigorneront. Et ils mettront les voiles en vitesse.

— Pourquoi feraient-ils cela ? Me demande-t-elle. De quelle utilité leur seraient ces « bleus », même terminés ?

— D'aucune utilité, mon petit lapin, dis-je. Mais d'une utilité prodigieuse aux Frisés...

— Mon Dieu ! fait-elle. Je n'avais pas pensé à ça... Evidemment. S'ils peuvent sortir d'Angleterre, ils vendront l'invention une seconde fois – aux Allemands.

— Exactement, mon petit loup, dis-je. C'est pourquoi il nous faut trouver un moyen de faire ce boulot avec le maximum de chances de

récupérer Whitaker et les plans *complets*, quand nous leur verserons le pognon.

— Avez-vous une idée, Mr. Caution ?

— Oui. Mais je ne vous la communiquerai que si vous m'appellez Lemmy...

— Bien, Lemmy.

— Alors voici mon idée, fais-je. Jusqu'à ce soir, Panzetti, et Kritsch, et tout le gang, avaient trois atouts en main. Ils avaient la plus grande partie des plans du bombardier. Ils avaient Whitaker. Et ils vous avaient, vous.

Maintenant, ils ne possèdent plus que deux atouts. Les plans, et Whitaker. Et c'est *nous* qui vous avons entre nos mains.

— Oui..., fait-elle.

Geralda est très intriguée. Elle se demande où je veux en venir. Je reprends :

— Alors je voudrais leur proposer de vous rendre à eux. Je voudrais que vous m'autorisiez à leur proposer le marché suivant ; de la façon suivante :

Je me mettrai en communication avec ces salopards. Et je leur dirai que vous êtes folle de Whitaker. Et que, pour son bien à lui, vous voulez une certitude que leurs promesses seront tenues intégralement. Donc, nous proposons la méthode suivante :

D'abord, et avant tout, Whitaker devra terminer la partie des plans qui n'a pas été faite encore. Aussitôt qu'il l'aura exécutée, cette partie des plans devra nous être remise. Ainsi ils auront, eux, entre les mains, les trois quarts des plans. Et nous, nous aurons la petite partie des plans qui complète l'ensemble.

En échange de cette partie des plans, nous vous remettrons, *vous*, entre leurs mains. Comme garantie pour eux que nous tiendrons nos engagements pour le reste du marché. Vous saisissez ?

Elle émet un petit sifflement discret.

— Je saisis, dit-elle.

— Bien. Alors nos positions respectives seront celles-ci :

Ils auront les trois quarts des « bleus » – qui ne pourront leur servir à rien. Et nous aurons l'autre quart – qui ne pourra nous servir à rien. Et ainsi, aucune des parties contractantes ne pourra faire d'entourloupette à l'autre.

Nous ne pourrons pas essayer de les rouler, parce qu'ils vous tiendront, vous et Whitaker, comme otages. Et ils ne pourront pas nous rouler, parce que nous détiendrons le dernier quart des plans, et que les autres « bleus » ne valent rien sans ce quart-là.

Alors, ainsi, nous pourrons leur payer la galette. Au moment du versement, ils vous rendront à nous, vous et Whitaker, et les « bleus » qu'ils détiennent. Et nous les laisserons filer avec les deux cent cinquante mille dollars.

De cette façon-là, dis-je en terminant, tout sera régulier. Et tout le monde sera content.

Geralda fait oui de la tête, puis, après un instant, elle dit :

— Une objection, pourtant. Supposons qu'ils fassent semblant d'accepter d'être honnêtes. Comment saurons-nous qu'aussitôt après qu'Elmer aura terminé ses « bleus », ils ne les feront pas photographier ou copier avant de nous les remettre ?

— C'est très simple, dis-je. L'affaire devra commencer par votre rencontre avec Elmer, auprès de qui vous resterez jusqu'à ce qu'il ait complété ses « bleus ». Vous ne le quitterez pas un instant. Et vous devrez nous rapporter les plans directement, sans qu'aucun des salopards ait pu seulement y jeter les yeux.

— Mais accepteront-ils cela ? dit-elle. Ils pourraient dire qu'après vous avoir apporté la partie convenue des plans, je pourrais ne pas retourner là-bas ?

— Ça leur serait bien égal, dis-je. Ils tiendraient toujours Whitaker.

— C'est vrai, dit-elle. Vous avez tout prévu. La combinaison est cent pour cent solide. Je la trouve épatante.

— O. K., dis-je. Alors, acceptez-vous d'y jouer votre rôle ?

Elle me fait un délicieux sourire.

— Essayez-moi, répond-elle.

— Tout de suite, dis-je.

Et j'entoure Geralda de mes bras. Puis je lui pose sur les lèvres un baiser délirant.

Vous croyez peut-être qu'elle s'est débattue ? Absolument pas. Elle y va de tout cœur. Je vous affirme que ça valait le coup !

Au bout d'un moment, elle se dégage.

— Ça n'est pas ce que j'avais voulu dire, fait-elle. Ce n'est pas bien de votre part. Elmer ne serait pas content s'il l'apprenait.

Je la regarde. Sa figure est sérieuse, mais ses yeux rigolent à tour de bras.

— Je ne comprends rien à cette histoire de vous et d'Elmer, dis-je. Ce gars-là a une gueule de raie...

— Peut-être, dit-elle. Mais je suis amoureuse de son *génie*. Et je ne vous en veux pas de ce que vous venez de faire, parce que vous essayez de le sauver. Alors, c'est une sorte d'encouragement que je vous donne...

Et la même me jette un regard en biais. Mine de rien.

— Parfait, dis-je. Alors, si vous le voulez bien, nous allons faire nos adieux aux flics d'ici. Et rentrer à Londres en vitesse. Parce que si je me paye encore quelques petits encouragements de ce genre-là, j'oublierai le boulot que j'ai à faire...

II

Il est six heures, et il ne fait pas encore jour, quand nous arrivons à Londres. Moi, je suis crevé de fatigue, et mes yeux ont de la difficulté à distinguer quelque chose dans le black-out. Geralda grille cigarette après cigarette, pour ne pas céder au sommeil.

Je stoppe la bagnole devant l'hôtel de Geralda. Elle descend. Je lui fais des recommandations.

— Et ne bougez pas d'ici, dis-je. Sous aucun prétexte. Tant que vous n'entendrez pas parler de moi par moi-même.

— O. K., dit-elle.

— Vous me promettez de ne plus vous amuser à faire de petites combinaisons personnelles et impromptu ?

— C'est promis, me dit-elle.

— Bon. Alors couchez-vous, reposez-vous, et reprenez des forces. Parce que j'ai idée que je vous procurerai du boulot très prochainement.

Après quoi je laisse la même et je rentre à mon appartement. Je me douche, je me bichonne un peu, et je m'envoie une grande tasse de café. Ensuite – histoire de faire passer le goût du café – je me balance dans le fond du gosier quatre doigts de whisky pur.

Après ça, je me sens tout frais et dispos. Et je démarre de nouveau dans ma bagnole.

C'est au garage de Montana, que je m'en vais. Au garage d'où vient ma trottinette. Au garage où j'ai un tout petit peu frictionné le chauffeur de la même Kells.

Je me demande si ce zèbre se trouve encore sous la table où je l'ai déposé, ficelé. A côté d'une bouteille pleine de bon lolo. Et je me demande si la Montana n'aura pas, tout d'un coup, eu la fantaisie d'aller y faire un petit tour. J'espère que non.

J'ouvre le garage avec la clef que j'avais emportée. Et je monte au premier étage. Tout est aussi peu bruyant qu'une morgue sans

pensionnaires.

J'entre dans la cuisine, et je tourne le commutateur. Le gars est toujours sous la table. Il a bu toute la bouteille de lait. Et il ronfle à tour de bras.

Je pousse un soupir de satisfaction. Ça m'aurait embêté que le zèbre ait mis les voiles.

Je me penche sur lui et je le secoue gentiment. Il ouvre les yeux, me regarde, et me baptise d'un très vilain nom.

Evidemment, ce ouistiti doit commencer d'être légèrement ankylosé...

Je sors mon couteau de poche, et je me mets à couper ses liens. Après quoi je m'installe sur une chaise, et je contemple le zigoto pendant qu'il se frictionne les poignets, les chevilles, et qu'il remet en marche sa circulation.

— Alors, mon pote ? Dis-je. Comment va ? Moi, je suis tout épaté de te retrouver ici. Je pensais que Montana serait venue faire une petite balade par-là, et qu'elle t'aurait libéré.

— Tu es un sale menteur, me répond le chimpanzé. Pourquoi est-ce que Montana serait venue ici ? Elle savait que tu devais prendre la bagnole, et elle m'avait dit de filer. Elle n'avait aucune raison de venir. Mais tu me payeras ça un de ces jours, roussin.

Il me dit tout ça d'une voix comme qui dirait fatiguée. Puis il ramène sous lui ses jambes. Avec difficulté, semble-t-il.

Et puis – comme l'éclair – il se catapulte en avant. Comme projeté d'un canon de 75.

Aussi rapide que lui, je me bascule vers l'arrière. Je bascule ma chaise comme ça, parce que je sais que juste derrière moi – à vingt-cinq centimètres – se trouve le mur, qui va me caler.

Et juste au moment que le gars m'atteint, je lève mes genoux en souplesse.

Ça le télescope au creux de l'estomac. Il pousse un « han ! » rigolo. Je lui ai coupé la chique...

Il bascule de côté. Au même moment, je lui balance un marron

sur la mâchoire, qu'on a dû entendre jusqu'au Japon. Le gars en a son compte. Il s'affale et fait « boum ! » sur le plancher.

Je me lève de ma chaise, et je me penche sur lui. Je fouille toutes les poches de sa livrée. Je m'empare de son portefeuille. J'y trouve un passeport américain, que j'examine. Et je rigole dans ma barbe, en lisant le nom du type. Il s'appelle Giulio Paolo.

Après quoi, j'attrape le client par la peau du cou, et je le balance dans un fauteuil. Je m'assois en face de lui. Et j'attends tranquillement qu'il reprenne sa respiration et, ce qu'on appelle, sa conscience.

Quand je le vois en état de m'écouter et de me comprendre, je lui dis :

— Au fond, tu me fais pitié. Ça me fend le cœur de voir des gangsters à la gomme comme toi. Des gars sans cervelle qui font le boulot pour les grands ténors. Et que les grands ténors laissent choir une fois que le boulot est fait.

Le gars m'écoute, mais ne dit rien. Je reprends :

— Absolument comme ce que Panzetti, Kritsch, et Montana, sont sur le point de te faire...

— Ah oui ? fait Paolo. Explique voir un peu ça.

Il ricane. Mais je vois bien que je commence à l'intéresser.

— Exactement comme ils ont fait à un autre gars de la bande, dis-je. Un gars qui te ressemble comme un frère...

— Quel gars ? me demande-t-il. Qu'est-ce que c'est que tout ce boniment que tu te fatigues à jacter ?

Il continue à faire semblant de ricaner. Mais je vois ses larges oreilles remuer, tellement elles essayent de pointer dans ma direction.

— Un gars qu'ils appellent Frisco, dis-je. Mais son vrai nom est Paolo. Tout comme toi. Et il a le même blair que toi. Aplati d'abord à coups de fer à repasser, et remonté ensuite. Peut-être bien que vous êtes parents, tous les deux...

— Et alors ? fait-il. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Je hausse les épaules.

— Il lui est arrivé ce qui va t'arriver à toi. Willie Kritsch l'a dénoncé, en douce, aux roussins. Et les flics l'ont cueilli sur la route, entre Maidenhead et Londres. Ils le suspendront par le cou, avant trois mois...

Les yeux du type lui sortent de la tête.

— Tu bluffes, pied-plat, me dit-il. C'est le petit jeu que vous jouez toujours, vous autres.

— O. K., dis-je. Puisque je bluffe, je t'emmènerai lui faire une petite visite. Tu pourras lui glisser des biscuits à travers les barreaux de sa cage...

Le zèbre est tout retourné. Il transpire comme un bœuf.

— Pourquoi est-ce que Kritsch ferait quelque chose comme ça ? dit-il d'une voix rauque.

Alors, en quelques mots, je lui raconte l'histoire de cette nuit. Comment j'avais attiré Carlette Francini à Maidenhead. Que je l'avais décidée à se mettre à table. Qu'elle m'avait ramené au Melander Club dans sa voiture. Que Frisco nous avait vus sur la route. Qu'il est rentré derrière nous, alors que Carlette pensait qu'il passerait la plus grande partie de la nuit dans les bars de Maidenhead. Et qu'il a descendu Carlette pendant que j'étais dans le garage avec la même Geralda Varney. Parce qu'il l'avait vue prendre son sac à main et qu'il savait qu'elle avait un pétard dedans.

Puis je continue le scénario en lui décrivant l'arrivée de Willie Kritsch. Je lui dépeins la contrariété de Willie devant le cadavre de Carlette. Et je lui explique pourquoi. Egalement pourquoi le salaud décide de me bigorner par la même occasion, en faisant faire ça par Frisco. Et son intention de bousiller Frisco ensuite, avec le pétard de la Carlettina.

— Comme ça, dis-je, il se débarrassait de tout le monde sans se mouiller.

Puis je raconte à Paolo le coup de téléphone des flics de Maidenhead, et comment ça a empêché le Willie de mettre son projet à exécution.

— Alors qu'est-ce qu'il fait ? Il ordonne à Frisco de se barrer à Londres en voiture, tout de suite. Puis, dès qu'il a mis les bouts, Willie téléphone à la police de Maidenhead pour leur balancer que Carlette a

été butée. Et il leur dit que c'est de l'ouvrage à Frisco. Et que s'ils veulent cueillir le gars, ils n'ont qu'à courir après lui sur la route de Londres.

Et c'est ce qu'ils ont fait, dis-je. Une de leurs voitures de chasse l'a rattrapé en moins de deux.

Tu ne trouves pas que le Willie est un malin ? Dis-je encore. Il fallait quelqu'un aux flics, pour ce meurtre de la Carlette. Alors il leur donne Frisco. Ça le met, lui, à l'abri, pour un bout de temps, en tout cas. Et ça lui donne le temps de terminer le business qui est en cours. Tu as pigé la combine ?

Paolo ne me répond rien. Il reste immobile, le regard fixe. C'est clair que j'ai réussi à convaincre ce zèbre.

Je le laisse mijoter ses pensées pendant une minute, puis je recommence à le travailler.

— Alors ? Dis-je. Qu'est-ce que tu crois qu'ils vont faire de toi, idiot ? Ils ont fait cadeau de Frisco aux flics et il sera pendu pour le meurtre de Carlette. Ça, je te le garantis. Alors ils vont penser à toi. Ils savent bien que tu découvriras la chose un jour ou l'autre. Ils se doutent bien que tu ne seras pas très très content. Et que tu auras probablement envie de faire un petit quelque chose à ce sujet-là. Alors ?... Crois-tu qu'ils vont risquer que tu leur fasses cadeau, un jour, de quelques pruneaux dans leurs tripes ? Tu sais bien que non. Ils te buteront. Comme ça, ils seront tout à fait tranquilles... Et toi aussi !

— *Jeez !* Siffle Paolo entre ses dents. Ce fumier de Kritsch ! Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire, pour qu'il paye ça ?

— Tu ne feras rien du tout toi-même, dis-je. La seule possibilité que tu aies de régler ce compte-là, c'est de jouer le jeu comme je veux qu'il soit joué. Alors... décide tout de suite si tu acceptes.

— J'ai à choisir entre quoi ? demande-t-il.

Je le regarde au fond des yeux, et je détache lentement mes mots.

— Si tu ne veux pas me suivre, dis-je, je fais cadeau de toi aux flics. Et tout de suite. On te mettra dans le frigidaire. Et je ferai le nécessaire pour que tu récoltes, en temps voulu, une condamnation du tonnerre de Dieu.

Au contraire, si tu acceptes de jouer le jeu loyalement, et de la

façon que je te dirai... alors je m'arrangerai à ce qu'on ne parle pas de toi dans ce bizness. Officiellement, on ignorera tout de toi. J'en fais mon affaire.

— Et qu'est-ce qui me dit que tu tiendras ta parole ? dit-il. Comment puis-je être sûr que tu ne me laisseras pas tomber ?

— Impossible de te le prouver, dis-je. Tu dois me croire sur parole. C'est un risque à courir...

Il se lève et va vers la fenêtre. Il écarte les rideaux et regarde dehors. Il fait jour maintenant. Et le froid est intense.

Il se retourne vers moi, et me demande à nouveau :

— Tu ne m'as pas bourré le crâne au sujet de Frisco ? Ils lui ont fait vraiment cette saleté ?

— Oui, dis-je. Mais tu n'es pas forcé de me croire comme ça. Si tu veux m'accompagner au poste de Cannon Row, tu pourras voir Frisco en cellule. Et quant à être pendu, il le sera. On ne plaisante pas, dans ce pays-ci, avec les gens qui en tuent d'autres.

Paolo me regarde un instant, sans bouger. Puis il me dit :

— Je vais miser sur la chance que tu m'offres. Je vais jouer comme tu me le diras. Et je compte que tu me tiendras parole.

— D'accord, dis-je. Seulement, je t'avertis : pas d'entourloupettes !... Ça serait désastreux pour toi.

— Non, dit-il. Moi, je suis un gars régulier. Et puis j'aimais bien ce ballot de Frisco. Ça me fait mal, qu'on l'ait « donné ». C'est mon frère. Mais Kritsch paiera ça. Je ne fais pas le détail.

— Bon, dis-je. Moi aussi je te fais confiance. J'ai toujours pensé que le Willie était trop malin. Et que ça lui porterait malheur. Ça me plaît de constater que tu comprends les choses.

— Alors, dit-il, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Assieds-toi, dis-je. Et ouvre ces éventails qui te servent d'oreilles. Tiens, prends une cigarette.

Il s'assied, et je lui lance mon briquet.

— Voilà ce qu'il va falloir que tu fasses... dis-je.

III

IL est onze heures – et le soleil brille enfin un peu – quand Herrick arrive à mon appartement de Jermyn Street.

Après avoir quitté le gars Paolo, je m'étais envoyé un petit déjeuner soigné, suivi de quatre doigts de whisky pur. Puis j'avais renouvelé les quatre doigts plusieurs fois, histoire de knock-outer les microbes du sommeil.

J'étais donc d'excellente humeur quand Herrick a sonné chez moi. Je lui serre la main chaleureusement, sur le seuil. Je l'aide à retirer son gros pardessus. Puis je lui indique un fauteuil à côté du feu. Il s'y laisse choir, et me dit :

— On m'a transmis votre message téléphonique et, vous le voyez, je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici. Parce que je dois vous dire que le grand chef ne serait pas fâché de savoir *quelque chose* de ce qui se passe, de ce qu'on fait, et de ce qui se dit, dans les milieux où fréquente le gars Lemmy Caution...

Après quoi, il tire calmement sa pipe, la bourre, et l'allume.

Quand il a fini, il me dit :

— Vous êtes un fameux numéro, Caution. Vous tenez toujours absolument à faire toute la cuisine vous-même. Vous ne voulez communiquer à personne vos petits secrets pour les sauces et pour les temps de cuisson...

— Vous êtes injuste, Herrick, dis-je. Les événements seuls m'ont contraint à foncer dans le brouillard sans pouvoir vous tenir au courant de rien, mais ne vous tourmentez pas. Tout ira bien. Et nous aurons les plans Whitaker.

Herrick lève les sourcils.

— Ça veut dire que vous savez où se trouve Whitaker ? dit-il.

Je secoue la tête.

— J'ignore où il se trouve en ce moment, dis-je. Mais je le saurai bientôt.

— Comment espérez-vous vous procurer les plans ? me demande-t-il.

— Nous allons les acheter, dis-je. J'ai tout arrangé pour ça. Nous allons payer les plans complets deux cent cinquante mille dollars...

Et je fais un large sourire à Herrick.

Il me regarde, un peu assommé.

— Est-ce que je rêve ? Ou quoi ? me demande-t-il.

— Vous ne rêvez pas, Herrick, dis-je. Ce scénario doit être joué de la façon que j'ai prévue. Et il vous faut me donner votre collaboration intégrale et votre approbation sans réserves. J'ai décidé de finir maintenant ce business-là sans que personne y laisse sa peau... autant que possible. Alors écoutez-moi. Je vais vous détailler la combine.

— O. K., dit Herrick. Commencez par le commencement.

J'apporte une bouteille de whisky sur la table, un siphon et deux verres. Et des cigarettes.

Puis je déballe au gars Herrick la collection complète des souvenirs passés, présents, et à venir, de Mr. Lemuel H. Caution dans l'affaire Whitaker.

IV

A midi et demi, après avoir regardé dans la glace de ma chambre si je suis pomponné à souhait, je quitte mon domicile pour aller faire une petite visite.

Dans la rue, j'appelle un taxi, et je me fais conduire chez la même Montana.

Pendant le trajet, je me demande si je vais la trouver encore à son ancienne adresse. J'espère bien que oui. Parce que je crois que j'ai pigé quelle sorte de jeu cette poupée entend jouer.

Je monte à son appartement. Je sonne. C'est elle qui vient m'ouvrir.

— Quelle bonne surprise, Lemmy ! fait-elle. Entre par là. Je vais chercher quelques petits liquides que tu aimes bien.

Elle revient au bout d'un instant avec tout ce qu'il faut pour se rafraîchir. Et nous nous asseyons face à face.

— Alors, mon loup, me dit-elle. Y a quelque chose qui ne va pas comme tu veux ? Tu as l'air tout sombre.

— Crois-moi ou ne me crois pas, Montana, dis-je, mais j'ai des ennuis. J'ai fait une gaffe monumentale. Je t'avoue que je me fais l'effet d'être le roi des idiots du village...

— Pas possible ! S'exclama-t-elle. Raconte voir un peu ça à ta petite copine Montana.

— Eh bien, voilà, dis-je. J'ai été faire un petit tour dans ce bled de Highclerc, et j'y ai vu Whitaker. Quand je suis arrivé là-bas, il m'attendait – ficelé comme un poulet, mais j'ai cru que c'était une entourloupette. J'ai cru que c'était un comparse qu'on voulait me faire prendre pour Whitaker. Alors j'ai tout gâché...

Montana boit une gorgée. Avec grâce.

— Ça m'étonne de ta part, dit-elle. Mais tu n'avais probablement pas cru ce que je t'avais dit. Tu as voulu être *trop* malin, hein, Lemmy ?

— Peut-être bien, dis-je. En tout cas, c'est moi qui m'en mords les doigts.

Alors j'ai filé de là-bas pour aller me flanquer dans un pétrin de premier ordre, près de Maidenhead. Une baraque qu'on appelle le Melander Club. Où j'ai eu, comme qui dirait, des mots avec le gars Willie Kritsch.

Je me suis tiré de là sans dommages. Mais la même Carlette Francini s'est fait buter. Et les flics ont coincé pour ça un dénommé Frisco...

— Ce que la vie peut parfois être excitante ! dit Montana. Et as-tu rencontré la Geralda Varney ?

— Oui, dis-je. Et je l'ai ramenée avec moi. Elle est ici, maintenant. C'est déjà quelque chose.

Montana fait oui de la tête. Elle vient prendre mon verre et le remplit de nouveau.

— En somme, fait-elle, tu en es à peu près au même point qu'au début. C'est un peu décourageant. Et dire que j'ai tout fait pour t'aider !...

— Te fatigue pas, mignonnette, dis-je. Je ne suis pas aussi couillon que tu le crois. Et je vais te faire une confidence. Si tu avais été voir mon copain Herrick à Scotland Yard avec le petit mot que je t'avais donné pour lui, il t'aurait fait mettre au frigidaire.

Montana fait un bond de dix centimètres sur son siège.

— Qu'est-ce que tu dis ? fait-elle.

— Je dis qu'après t'avoir quittée l'autre fois, j'ai téléphoné tout de suite à Herrick, pour lui demander de me rendre ce service.

Montana devient pourpre. Ses yeux deviennent aussi mauvais que ceux d'un serpent à sonnettes.

— Tu n'es qu'un salaud... un... un...

Elle étouffe de rage. Si elle avait un pétard sous la main en ce moment, elle me buterait sans hésiter.

Elle se lève et vient vers moi, les griffes en avant.

Je l'attrape par les épaules, je la soulève, et je la balance sur un grand divan. Et avant qu'elle sache exactement où elle en est, je lui donne une claque retentissante sur l'endroit que le bon Dieu a spécialement dessiné pour ça.

Puis je me rassois et je reprends :

— Tu comprends, ma doucette, ton histoire de l'autre jour – ton désir de m'aider – ton épouvante de Panzetti – ta soif de te libérer de lui en le laissant choir ici et en retournant en Amérique... c'était palpitant tout plein ! Seulement comme Panzetti n'a pas quitté les U. S. A. une minute... ni Chicago un seul instant... tu comprends, mignonnette, ça m'avait laissé un peu rêveur...

Elle ouvre sa bouche pour parler. Mais je l'arrête du geste.

— Boucle-la, dis-je. Je n'ai pas fini.

Je vide mon verre, parce que tous ces discours me donnent soif. Et je le remplis de nouveau.

— Ce qui a changé tous vos plans, dis-je, c'est que la bombe au gars Fratti ne nous a pas bouzillés, Geralda et moi, dans la maison de Hampstead... Après ce ratage, Kritsch a renoncé à essayer de me buter pour l'instant. Il a eu – ou bien toi, ma colombe – une idée plus séduisante : se servir de moi, d'abord, pour faire les commissions. Me faire servir d'intermédiaire entre vous et les autorités britanniques pour obtenir qu'elles versent deux cent cinquante mille dollars contre les plans.

Alors, vous avez monté l'histoire de ta soi-disant trahison. Pour que j'aille à Highclerc voir le Whitaker. Et qu'il puisse me transmettre vos conditions. Et je suppose que vous l'avez décidé à me transmettre ce message en lui promettant la liberté ensuite, pour lui et Geralda.

Seulement, j'ai été un ballot. Je n'ai pas-cru qu'il était le vrai Whitaker. Alors j'ai laissé passer cette chance d'avoir enfin les plans de ce bombardier dont les gens d'ici auraient tant besoin... C'est ça qui me fiche en rogne... J'ai cru que vous aviez buté le vrai Whitaker après lui avoir fait terminer les plans et que vous nous auriez filé des « bleus » sans valeur... Ah ! Si j'avais su !...

Et je pousse un soupir qui fait le même bruit qu'une baleine quand elle remonte à la surface pour respirer. Puis je conclus avec mauvaise humeur :

— Si tu m'avais fait, l'autre jour, une offre franche, au lieu de me raconter que tu voulais laisser tomber Panzetti, on en aurait fini, maintenant, avec ce business de malheur !

La même Montana a retrouvé, maintenant, son sourire. Elle vient à la table et se verse un plein verre de whisky. Puis elle s'approche de moi, le verre à la main.

— Grand idiot ! me dit-elle. Si c'est ça qui te tracasse, ça peut s'arranger facilement. On efface tout et on recommence ?...

— D'accord ! Dis-je. Moi, je suis un gars qui n'a pas honte de reconnaître qu'il est prêt à traiter quand c'est son intérêt.

Donc... Panzetti veut un quart de million de dollars. Et moi je suis prêt à les payer, à condition qu'on ne cherche pas à me rouler...

Mais il faut que j'aie la certitude qu'on ne me roulera pas. Qu'on relâchera Whitaker. Et qu'on le relâchera intact, pas abîmé et pas cadavre.

Bref, il me faut comme qui dirait une garantie.

— Ah oui ? fait-elle. Quelle garantie pourrais-tu avoir ? Qu'est-ce que tu voudrais comme garantie ?

Je prends un air innocent :

— J'ai pensé à une combinaison, dis-je. Une combinaison qui garantirait tout le monde. Moi, qu'on ne me roulera pas une fois que j'aurai versé le pognon. Et toi, Kritsch et Panzetti, qu'on ne vous roulera pas, et que vous toucherez bien la galette.

Je peux me procurer l'argent rapidement. Ce que je souhaite, maintenant, c'est qu'on puisse faire vite. J'en ai marre de ce pays-ci. Je suis pressé de rentrer dans mon pays natal, avec les plans dans ma poche et Whitaker au bout d'une ficelle...

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande-t elle. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Que tu me fasses avoir un entretien avec Kritsch, dis-je. Il faut que je lui parle. Pour mettre au point cette combinaison dont je t'ai parlé, et qui doit satisfaire tout le monde.

Elle me fixe un long bout de temps. Avec intensité. Puis elle me

dit :

— Willie va peut-être penser que tu mijotes une entourloupette... Il va peut-être croire que tu cherches à le faire coïncider...

Je hausse les épaules.

— S'il tient absolument à croire ça, dis-je, je ne peux pas l'en empêcher. Mais pourquoi se tracasserait-il ? Pourquoi le ferais-je harponner ? On ne peut rien faire contre lui tant qu'il tient le gars Whitaker. Pas vrai ?

Montana rigole. Elle fait la même gueule qu'un chat qui vient d'avaler un canari.

— Tu l'as dit, chéri, répond-elle. Parce que si vous embarquiez Willie, j'ai idée que quelqu'un de la bande serait encore en mesure de couper la tête au Whitaker. D'une oreille à l'autre...

— Je m'en doute, mon chou, dis-je. Et peut-être même que ce quelqu'un serait ma petite copine Montana.

La môme ne me répond que par un sourire angélique...

Puis elle se lève et s'étire. Elle a la grâce d'une tigresse.

— Alors tu veux quoi ? Demande-t-elle.

— Je veux voir Kritsch, dis-je. Pour, régler les détails et en mettre au point l'exécution. Il est temps d'en finir avec ce business. C'est sûrement aussi l'avis de Kritsch... et de Panzetti... et *le tien*. N'est-ce pas, ma mignonne ?

— Tu crois ? fait-elle. Eh bien... je vais voir ce que je peux faire. As-tu le téléphone ?

Je lui griffonne mon numéro sur un bout de papier.

— Moi, je suis toujours arrangeante, dit-elle. Je ne cherche qu'à rendre service aux gens. C'est ce qui a toujours fait mon malheur. Je suis trop bonne... trop dévouée...

Elle prend mon bout de papier.

— Je te donnerai un coup de fil, Lemmy, dit-elle. Peut-être obtiendrai-je ce que tu demandes. Je pourrai peut-être communiquer avec toi dès ce soir.

Elle vient tout contre moi. Si près, que je sens son parfum chatouiller mes narines.

— Et surtout, tu n'aurais pas l'idée d'essayer de nous doubler, hein, Lemmy ? me dit-elle d'une voix comme qui dirait doucereusement ensorceleuse.

— Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui fait des trucs comme ça ? Dis-je.

— Et comment, mon joli ! me répond-elle. Et plutôt deux fois qu'une, Lemmy.

Elle me fait un sourire radieusement enjôleur, et conclut :

— Mais ce coup-ci, je ne crois pas que tu pourrais, fait-elle. Ce coup-ci... je crois que les petits copains t'ont eu. Pour une fois dans ta vie, on t'a possédé jusqu'à la gauche...

Elle met ses mains sur mes épaules et me demande :

— Qu'est-ce que tu fais maintenant, mon mignon ?

— Je vais me débiner et me payer un peu de sommeil, dis-je. J'en ai plutôt besoin !

Elle tourne la tête vers le lit-divan qui est dans la pièce, puis me jette un coup d'œil en biais.

— Il y a là un lit épatant, dit-elle-. Ça ne me gênerait pas du tout si tu voulais te reposer ici...

— Tu es tout plein mignonne, ma poupée, dis-je. Ton petit cœur est généreux...

— Il est tout gonflé de sentiments maternels, dit-elle.

Je ramasse mon pardessus et mon chapeau.

— Réflexion faite, dis-je, je préfère ne pas accepter ton offre. Moi, je suis un gars qui a des manies. Je suis de très mauvaise humeur quand je m'aperçois – en me réveillant – qu'on m'a tranché la gorge, par erreur, pendant mon sommeil.

Je vais jusqu'à la porte.

— A bientôt, mon petit chou, dis-je. Et surtout ne fais pas de

choses que n'approuverait pas ta maman. Et ne te mouille pas les pieds.

— Grand ballot ! fait-elle.

Sur quoi j'ouvre la porte et je me trisse.

Aussitôt arrivé chez moi, j'appelle Herrick au téléphone. Dès qu'il est en ligne, il me demande :

— Alors, Lemmy ? Elle a marché ?

— Et comment ! Dis-je. A fond ! Il ne reste plus, maintenant, qu'à vous procurer le fric...

— O. K., fait-il. Des fafiots anglais ou américains ?

— Allons-y pour des anglais, dis-je. Ils aimeront peut-être mieux ça...

Après quoi je raccroche et je vais me coucher.

Pendant quelques secondes, avant de m'endormir, je pense aux trois poupées qui ont Surgi dans ce business. Carlette... feue Carlette... une petite sans assez de cervelle pour avoir compris qu'un jour ou l'autre il lui faudrait faire face à une crise venue du dehors ou du dedans. Montana... une poupée dangereuse... mortelle comme un poison violent... la sorte de môme qui a dans sa jarretière un stylet bien pointu dont elle sait se servir quand c'est nécessaire... et qui sait faire marcher son cerveau. Celle-là doit pouvoir marcher la main dans la main avec un gars comme Panzetti. Et j'ai idée que ce zèbre l'a envoyée ici pour ouvrir un peu l'œil sur toutes choses...

Quant à Geralda !... Ça me fout en rogne de penser que cette souris est perdue d'amour pour son Elmer... Et ça commence à me courir de l'entendre parler tout le temps de ce polichinelle.

Mais... après tout... entre ce qu'une môme dit et ce qu'elle pense vraiment... est-ce qu'il n'y a pas toujours un abîme, comme on dit ?

Je me retourne. Moi, ce que j'aime bien dans un lit... c'est qu'on peut toujours s'y réfugier quand on en a marre des frangines. Ça vous fait du bien. Je veux dire, quand on y est tout seul...

Un lit – ça ne vous laisse jamais tomber.

Tout au moins quand une poupée n'en a pas esquiné les

ressorts...

CHAPITRE VII

LA DAME PAYERA TOUJOURS

I

IL est sept heures du soir, et je suis assis près de mon feu. Avec une bouteille, un siphon et un verre.

Je suis, maintenant, tout frais et dispos. Si je n'étais pas obligé d'attendre ici une communication de Montana, je m'en irais faire un petit tour dans Piccadilly – malgré le black-out – pour regarder les jolies choses... et les jolies filles.

Mais justement le téléphone grelotte. Je décroche et je dis « Allo ! » C'est la même en question. Sa voix est aussi douce que le roucoulement d'une tourterelle.

— Hey, Lemmy, fait-elle. Est-ce toi ?

— C'est moi-même en chair et en os, dis-je. Qu'est-ce que tu lui veux, mon amour ?

— C'est au sujet de cette petite chose dont nous avons parlé aujourd'hui, dit-elle. Tu désirais rencontrer un de mes amis. Alors j'ai pu arranger la chose.

— Bravo ! Fais-je. Où est-ce que je dois aller ?

Je l'entends rigoler.

— Tu n'as pas à le savoir, dit-elle. Ce copain dont je te parle est un gars tout ce qu'il y a de plus prudent. Il n'aime pas beaucoup donner son adresse à tout le monde, malgré que tu ne sois pas " tout le monde ", mon loup. Tu comprends sûrement ça. Lemmy ?

— C'est tout naturel, dis-je. Alors ?

— Alors il te fait dire que si tu veux venir me prendre ici, nous pourrions aller le retrouver ensemble – à condition que tu ne nous fasses pas filer par quelqu'un pour voir où nous irons...

— C'est d'accord, dis-je. Je viendrai. Quand ?

— Vers neuf heures, dit-elle. Nous boirons quelque chose chez moi avant de nous en aller. Ça me fera un plaisir immense de passer, de nouveau, quelques instants seul à seul avec toi. Parce que tu es un

gars si gentil et si prévenant...

Et la même lance dans l'appareil un rire éclatant.

— Ça va, dis-je. Tu peux compter sur moi. A tout à l'heure, Montana.

— Ah, j'allais oublier... dit-elle encore. Ce copain à moi te fait dire qu'il veut que ce business soit réglé rapidement. Parce qu'il a des tas d'autres choses à faire. Et qu'il commence à trouver tout ça un peu long.

— Je ne l'oublierai pas, dis-je. A bientôt.

Et la même raccroche.

J'attends une minute, puis j'appelle Scotland Yard et Herrick. Quand je l'ai au bout du fil, je rigole dans l'appareil. Puis :

— Ecoutez, vieux, la même vient juste de me téléphoner, dis-je au « Chief-Detective-Inspector ». Ils ont l'air d'être tout ce qu'il y a de plus pressés. Etes-vous prêt comme convenu ?

— Tout ce qu'il y a de plus prêt, Lemmy, me répond-il. Et puis il y a des nouvelles pour vous. Nous avons reçu une réponse des gars de Washington. Je vais vous la lire. C'est bigrement intéressant. Vos petits copains de là-bas sont des rapides. On voit que le gars Lemmy Caution est tout ce qu'il y a de plus écouté au Q. G. des « G. ».

Et il lit le câble :

A. L. H. Caution,

aux bons soins Scotland Yard, London.

Panzetti mis en état arrestation comme demandé stop. Menacé de jugement à huis clos par Chambre Fédérale en vertu Décret sur Protection Secrets intéressant Défense Nationale stop. Avisé qu'il encourait emprisonnement à vie si jugé coupable stop. A remis plans non terminés du bombardier Whitaker stop. Est actuellement tenu au secret le plus rigoureux en attendant communication ultérieure de vous. Fin.

Directeur F. B. I.

Ministère de la Justice, Washington.

— Bravo ! Dis-je. Ça marche tout ce qu'il y a de bien. Alors voici les dernières nouvelles en ce qui me concerne. Je dois aller chez Montana à 9 heures. Je verrai donc sans doute Kritsch vers 10 heures au plus tard. Il paraît que le type est tout ce qu'il y a de plus pressé d'en finir avec ce business. J'en déduis que ses préparatifs pour filer d'ici sont terminés... Est-ce que vous avez fait le nécessaire pour le fric ?

— Oui, dit-il. Je l'ai ici.

— O. K., dis-je. Alors, ne bougez pas de votre bureau. Je vous rappellerai bientôt. Du moins, *je l'espère !*

— Moi aussi, fait-il.

Je raccroche. Puis je m'envoie quatre doigts de Whisky. Enfin j'allume une cigarette et je me fais un large sourire à moi-même dans la glace... en me souhaitant bonne chance.

II

QUAND j'arrive chez Montana, je vois cette même habillée et prête à sortir. Elle a une allure sensationnelle. Croyez-moi ou ne me croyez pas, mais ça me fait un petit quelque chose – un pincement au cœur, comme on dit. – de penser qu'un aussi beau sujet puisse être en même temps aussi vache.

— Hello ! me fait-elle. Tu es à l'heure au poil. Buvons un petit quelque chose avant de partir. Comment me trouves-tu, Lemmy ?

Et elle tourne sur elle-même en ondulant des hanches pour me faire admirer sa ligne et ses frusques.

— Tu n'es pas trop moche, dis-je. Et tu as l'air drôlement contente de toi.

— Ça me rend toujours heureuse quand je rends service à un copain, dit-elle.

— Ça me donne confiance de me sentir protégé par toi, dis-je en rigolant. Jusqu'à la prochaine entourloupette...

La même emplit généreusement deux verres et m'en présente un.

— A la tienne, Lemmy ! fait-elle.

Et d'un geste elle engloutit le liquide doré. Puis elle dit :

— J'allais oublier de te remercier, Lemmy, de m'avoir ramené ma voiture. Mon chauffeur m'a dit, tantôt, que tu l'avais reconduite au garage. Et maintenant, en route, mon joli.

— Elle va nous servir maintenant, cette belle bagnole qui m'a si bien promené l'autre nuit ? Dis-je.

— Non, pas maintenant, fait-elle.

Elle me glisse un coup d'œil en biais, et un sourire en coin, et ajoute :

— Elle nous servira un peu plus tard, je pense. Alors je laisse le chauffeur se reposer pour l'instant. C'est un taxi, que nous allons nous

payer pour cette petite course.

— O. K., dis-je. Allons-y.

Dehors, le black-out est total. Heureusement, un taxi passe presque immédiatement et je le hèle. Elle donne une adresse, à voix basse, au chauffeur. Et nous démarrons.

Nous allons par des petites rues toutes noires. L'obscurité est si épaisse, que je ne peux pas voir où nous allons.

Montana se presse un peu contre moi.

— Tu as un pétard sur toi, Lemmy ? me demande-t-elle.

— Non, ma colombe en or, dis-je. Ce soir, c'est une réunion de businessmen. Du moins c'est ce que j'ai compris. Il est toujours convenu que ce n'est pas un concours de tir, pas vrai ?

— Tu as raison, Lemmy. Willie pense absolument comme toi. Il veut terminer ce bizness dans un esprit cent pour cent amical. Sans que personne grince des dents. Et sans que personne se fasse bigorner.

— C'est très gentil de sa part, dis-je. Et c'est dommage que Frisco n'ait pas pensé comme ça avec Carlette.

Montana hausse ses belles épaules.

— La Carlette était une gourde, dit-elle. Moi, je n'ai jamais aimé cette poule là. Et d'ailleurs...

Montana laisse sa phrase en panne. Je la termine pour elle :

— Et d'ailleurs elle était destinée à être butée un jour ou l'autre... Pas vrai, mignonne ?

Montana ne répond rien. Puis elle me demande une cigarette. Je lui en file une et j'allume mon briquet. A la lumière de la flamme elle est d'une beauté impressionnante. Mais un je ne sais quoi dans son apparence générale fait penser à un fruit véreux.

Je m'allume aussi une cigarette et je me renfonce dans mon coin. Montana n'ouvre plus la bouche.

Le trajet dure encore une vingtaine de minutes, puis le taxi stoppe devant un quelconque bâtiment tout noir. Le black-out est si complet, qu'il me serait impossible de reconnaître l'endroit, si je le connaissais.

— Par ici, mon joli, me dit Montana.

Elle prend mon bras et me fait traverser la chaussée. Puis nous entrons dans une sorte de passage couvert. Nous le suivons pendant une cinquantaine de mètres et Montana s'arrête devant une porte. J'entends une musique qui vient de quelque part à proximité. Un orchestre joue du swing.

Montana appuie sur une sonnette. Au bout d'une minute ou deux, un type entrouvre la porte.

Ce zèbre est en smoking. Il a une gueule à vous donner des cauchemars toutes les nuits pendant vingt ans. Il fait un large sourire à Montana et ouvre la porte en grand. Nous entrons.

Il nous conduit à un ascenseur et nous grimpe au deuxième étage.

Au fond d'un large corridor, j'aperçois des doubles portes. La musique vient de là. J'en conclus que nous devons être dans un club quelconque.

Gueule d'Empeigne nous mène le long du corridor et tourne au bout, à angle droit. Puis il arrive devant une porte, qu'il nous ouvre. Nous entrons.

C'est une pièce somptueusement tapissée et meublée, mais sobre et de bon goût. Sûrement le bureau directorial d'une boîte de nuit de grand style.

Dans un coin, une table, avec des sandwiches et deux ou trois bouteilles de Champagne.

Montana enlève son manteau, et s'assoit dans un fauteuil. Puis elle se ravise. Elle se lève, casse, d'un coup sec, le goulot d'une des bouteilles, remplit deux coupes et m'en apporte une.

— A la bonne tienne, mon joli, dit-elle. Et à la prospérité des grands gangs !

Kritsch entre juste à ce moment-là.

Il est très chic. Il a de l'allure. Si je ne savais pas que ce fumier-là s'amuse, de temps en temps, à faire mourir des gens tout doucement, à coups de pétard autour du nombril, je lui trouverais l'air sympathique et distingué.

Il a un bon sourire sur la gueule. Il a l'air content et satisfait de l'existence.

Il ouvre une autre bouteille et se verse à boire. Il lève son verre dans la direction de Montana, puis dans la mienne. Puis il boit et repose son verre.

— Et maintenant, parlons business, Caution,

dit-il. Vous voulez en finir rapidement. Moi aussi.

— C'est juste, dis-je. Alors ? Quand voulez-vous que nous réglions tout ça ?

— Cette nuit, fait-il. Cette nuit même.

Je secoue la tête.

— Ça n'est pas possible, dis-je. Je ne vois pas comment nous pourrions y arriver...

Il se verse à boire de nouveau et m'envoie un bon sourire. Moi, j'aimerais lui faire avaler les dents qu'il me montre en ce moment.

— Et pourquoi pas ? dit-il. Assieds-toi. Je ne crois pas qu'il y ait à ça des difficultés insurmontables. Explique-toi.

Je m'assieds et j'allume une cigarette. Puis je dis :

— Avant de verser le pognon, je veux être sûr de ne pas me faire repasser. C'est normal, pas vrai ? Alors j'ai pensé à une combinaison qui nous arrangerait toi et moi. Mais je crains que ça ne demande un délai de quelques jours.

— Ah oui ? fait-il. Qu'est-ce que c'est, ta combinaison ?

Au moment où j'allais lui répondre, on frappe à la porte et Gueule d'Empeigne passe sa tête par l'entrebâillement.

— Un coup de fil pour Miss Kells, dit-il. C'est une dame qui la demande. Elle n'a pas voulu dire son nom. Elle dit que Miss Kells saura bien qui c'est.

Montana se met debout.

— J'ai idée que je sais qui c'est, dit-elle. Je reviens dans un instant. Que ça ne vous empêche pas de parler business.

Elle sort en roulant des hanches.

Kritsch, qui la suivait du regard, me dit :

— Ça, c'est une poupée ! Elle a tout pour elle. La beauté, l'élégance et le goût. Et *de la classe* ! Je crois qu'on ne peut pas faire mieux comme même C'est une *dame*. Elle est au sommet de l'échelle !

— Ah oui ? Dis-je. Alors si cette *dame* est au sommet, ça me reposerait un peu d'en voir une de l'échelon au-dessous...

— Je sais bien que tu n'aimes pas Montana, me répond Kritsch. Je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient. Alors reparlons *business*. Explique-moi ta combinaison.

— Voilà, dis-je. Son but, c'est que chacun de nous ait une garantie. Tu ne me blaires pas beaucoup et moi j'en ai autant à ton service. Mais c'est notre intérêt, à tous les deux, de faire un marché loyal dans ce *business*.

Alors, tu possèdes, en ce moment, les trois quarts des « bleus » de Whitaker. Il n'a pas encore fait le quatrième quart. Ce quart-là ne vaudrait rien sans les autres. Les autres ne valent rien sans celui-là.

Ma combinaison c'est que tu téléphones à Geralda Varney – la même qui est mordue si fort pour Whitaker – et que tu lui fixes le jour, l'heure et l'endroit où elle pourra retrouver Whitaker. Elle restera auprès de lui pendant qu'il fabriquera son dernier quart des plans. Et quand il l'aura terminé, elle reviendra tout droit à Londres pour me le remettre. Tu piges ?

— Je crois que oui. fait-il. Ça veut dire que tu aurais un morceau des plans, qui ne pourrait pas te servir, et que nous conserverions le reste, qui ne pourrait pas nous servir. Alors la suite ?

— Comme ça, dis-je, nous savons donc que nous sommes garantis les uns et les autres en ce qui concerne les « bleus ». Et moi je sais que tu ne peux pas me faire d'entourloupette. O. K. Alors, à ce moment-là, je peux lâcher le fric sans risques. Je te renverrai Geralda Varney avec le paquet. Elle te le remet – et tu me la renvoies chargée des « bleus » et de son Whitaker. Après quoi tu pourras quitter ce pays-ci sans que les autorités fassent la moindre histoire et sans qu'elles essayent de t'en empêcher.

Kritsch me regarde en ricanant. Il prend un air supérieur et vaguement dédaigneux. Croyez-moi ou ne me croyez pas, je donnerais

volontiers une année de mes appointements pour pouvoir balancer tout de suite mon poing sur la gueule de ce type. Il me répond :

— Ne t'inquiète pas pour nous. On n'a pas besoin de passeports. *Personne* de vous autres ne pourrait nous empêcher de nous débiter de ce pays. Alors laisse cette question-là de côté.

— Parfait, dis-je. Enfin, voilà ma combinaison. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est pas mal combiné, dit-il. Mais je peux t'offrir quelque chose qui nous fera gagner énormément de temps. Ça ne sera pas la peine que tu nous envoies la Varney pour venir chercher le dernier quart des « bleus ». Il est fait. J'ai ordonné ce matin à Whitaker de le faire et je lui ai expliqué pourquoi. Le voici.

Il part à la pêche dans la poche intérieure de son smoking, et en sort une grosse enveloppe. Scellée d'un cachet de cire.

— La voilà, ta garantie, dit-il. Personne d'autre que Whitaker n'a jeté les yeux dessus. Il y a un petit mot dedans, écrit par le gars lui-même, certifiant ce que je viens de te dire. Si tu ne me crois pas, je te l'appellerai au téléphone et il te le confirmera.

Je prends l'enveloppe, je fais sauter le cachet, et j'ouvre. A l'intérieur, il y a le « bleu » d'un plan, ou d'une partie de plan, de moteur d'avion. J'y trouve également un mot de Whitaker qui dit qu'il a exécuté ce « bleu » parce que Kritsch lui a expliqué qu'il me le remettra directement comme preuve de sa bonne foi. L'enveloppe contient aussi la réplique du cachet de cire pour que je sache qu'on n'a pas tripoté le sceau de l'enveloppe.

— C'est parfait. Kritsch. Dis-je. Ton idée nous fait gagner du temps. Il ne nous reste plus, maintenant, qu'à échanger l'oseille contre le reste des plans et Whitaker. Donne un coup de fil à Geralda Varney. Elle apportera le fric à l'endroit que tu lui indiqueras. Elle te le remettra. Et elle reviendra *avec* Whitaker.

Il fait oui de la tête. Puis il me balance à nouveau un de ses ricanements supérieurs.

— Mais ça, c'est justement une chose pour laquelle tu n'as pas de garantie, me dit-il.

Il tire son étui à cigarettes et en allume une, nonchalamment. Puis il se renverse dans son fauteuil et me regarde.

— Tu es forcé de te fier à nous, reprend-il, au sujet du retour de la Varney et de Whitaker. Ça dépendra de *notre* bon vouloir. Mais ne te tracasse pas. Je serai tout ce qu'il y a de régulier avec toi. Nous les laisserons filer dès que nous aurons reçu l'argent.

— Bien sûr que tu les laisseras filer, dis-je. Et il y a une bonne raison pour ça. Une drôle de bonne raison...

— Sans blague ? fait-il. Il faudrait qu'elle soit foutrement bonne, en supposant que je veuille te faire une entourloupette.

— Et comment qu'elle est foutrement bonne, dis-je.

Et je lance dans la direction du zèbre un sourire imité du sien. Chacun son tour. Puis j'ajoute :

— Tu comprends, mon pote... nous tenons Montana. On vient de l'embarquer !

Je vois les poignes du client se crispier sur les bras de son fauteuil. Mais sa voix reste calme.

— Qu'est-ce que c'est que ce boniment ? demande-t-il.

Il fait une gueule plutôt tendue.

— Ça veut dire que le coup de fil de tout à l'heure, était ultra-fantaisiste, dis-je. C'est moi qui avais arrangé cette combine. Des flics l'attendaient en bas, quand elle est descendue pour téléphoner.

Je fais au type un large sourire. Puis je complète mes explications :

— Je pensais bien que Montana prendrait des tas de précautions pour qu'on ne puisse pas nous filer quand nous sommes venus ici ce soir. Je pensais bien qu'elle se douterait que je pourrais avoir l'idée d'essayer. Et, de toutes façons, dans ce black-out complet, ça aurait été pratiquement impossible, à travers des tas de petites rues. Mais il y a une chose à quoi elle n'a pas pensé. Le chauffeur du taxi...

Kritsch hoche la tête.

— Beau boulot, fait-il. Alors le chauffeur du taxi était un roussin ?

— Tout ce qu'il y a de plus exact, dis-je. Un roussin. Et, comme ça, nous tenons Montana... Qu'est-ce que t'en dis ?

— Vous ne pouvez l'accuser de rien, fait-il.

— Nous ne l'accusons de rien, dis-je. Nous la détenons uniquement comme garantie que la Varney et Whitaker seront relâchés après que nous aurons versé la galette. Après ça, Montana pourra se débiter.

Il rit.

— C'est assez drôle, fait-il. C'est bien joué. Et j'ai idée que la même a dû leur balancer toutes sortes d'expressions amusantes quand ils l'ont harponnée...

— J'ai aussi cette impression-là, dis-je.

J'allume une cigarette et je surveille le client à travers la flamme de mon briquet.

— Eh bien, dit-il, il ne reste plus qu'à terminer le business tout de suite.

— Ça me va, dis-je. Je peux avoir le pognon d'ici une demi-heure.

— Deux cent cinquante mille dollars, ça fait combien en monnaie anglaise ? demande-t-il avec un sourire.

— Cinquante-sept mille livres sterling, dis-je. Que je te paierai en billets de cinq cents livres.

— O. K. fait-il.

Puis il regarde sa montre et réfléchit un instant.

— Il est 10 h. 30, maintenant, dit-il. Donne-moi le numéro de téléphone de la Varney. Je lui donnerai un coup de fil à 11 h. 30. Je lui indiquerai à quel endroit elle devra se rendre. Une bagnole l'attendra. Elle y montera et on la conduira à l'endroit où se fera l'échange. Quand elle nous aura remis l'argent, la même bagnole les ramènera où ils voudront.

— Parfait, dis-je. Et nous refilems la bagnole à Montana, pour qu'elle vous la ramène.

Kritsch se lève de son fauteuil et sourit.

— Alors je crois que tout est au point, dit-il. Très heureux d'avoir eu l'occasion de faire ta connaissance, Caution. Peut-être bien que

nous aurons d'autres occasions de faire ensemble des petites transactions du genre de celle-là...

— Peut être bien..., dis-je.

Puis je ramasse mon chapeau, et je file.

Dehors, la pluie tombe de nouveau. Je marche un bout de temps, puis je rencontre quelqu'un à qui je demande où je suis. Tout près de Baker Street, me dit-il. Et il m'indique où se trouve la station de métro. J'y descends et j'entre dans une cabine téléphonique. J'appelle Scotland Yard, puis Herrick.

— Hello, Herrick, dis-je. Vous le voyez, je suis encore vivant. Je file, maintenant, à l'hôtel de Geralda Varney. Envoyez un gars là-bas avec le fric et dites-lui de m'attendre dans le hall de l'hôtel. C'est clair ?

Il me répond oui. Je reprends :

— Ensuite, envoyez-moi un gars et une bagnole pour moi, au coin de Cork Street. J'aurai besoin de cette bagnole plus tard. Je donnerai un message pour vous au gars quand je le verrai. Et voilà, je crois que c'est tout. Avec un peu de chance, j'espère que tout sera O. K. Avez-vous Montana là-bas ?

Herrick se gondole dans l'appareil.

— Oui, dit-il. Nous l'avons ici. Et je crois que je n'ai, de ma vie, entendu un langage pareil ! Alors... bonne chance, Lemmy.

Je le remercie et je raccroche. Puis je remonte dans la rue, et je marche jusqu'à ce que je rencontre un taxi. Pour me rendre à l'hôtel de Geralda.

Quand j'y arrive, le flic en civil envoyé par Herrick est là, qui m'attend. Il tient une petite valise. Je lui montre mon laissez-passer et il me la donne. Puis il s'en va.

Moi, je vais à l'ascenseur et je me fais monter à l'appartement de Geralda Varney.

Je la trouve assise devant le feu, dans son salon. Elle sourit quand elle me voit. Elle est absolument délicieuse.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Me demande-t-elle. Est-ce

que tout marche bien ?

— Ça marche superbement, dis-je. Et beaucoup de whisky avec un tout petit peu de soda. Avec un peu de chance, j'espère boire à votre santé et à celle d'Elmer, d'ici quelques heures.

— Vraiment ? fait-elle. Vous avez tout arrangé ?

— Presque, dis-je. Il y a encore une ou deux petites choses à faire, mais je crois que le business est pratiquement liquidé.

Elle hoche la tête. Silence. Elle regarde les flammes dans l'âtre.

— Alors ? Dis-je. C'est tout l'effet que ça vous fait ? Pourtant, vous allez revoir votre petit Elmer ? Et les clochettes du mariage sonnent déjà dans mes oreilles...

Elle relève la tête, se tourne vers moi, me lance un coup d'œil en biais, et m'envoie un sourire qui me montre toutes ses petites quenottes blanches.

Cette rouquine est tellement sensationnelle, que chaque fois que je la regarde, ça me coupe la respiration.

— Je serai très heureuse de revoir Elmer, dit-elle. Mais en même temps, je serai désolée de ne plus *vous* revoir. Parce que je ne vous reverrai plus, sans doute ?

— Ça ne vous dirait plus rien, fais-je. Vous comprenez, ma jolie, moi... je suis mordu très fort pour vous. Alors, si je venais vous voir, je ne pourrais pas m'empêcher de vous le dire... Et ça serait très gênant pour Elmer...

Elle se met à rire.

— Je crois, en effet, que ça le chiffonnerait, dit-elle.

Moi, j'ai bien envie de pousser un peu les choses avec cette petite... mais je me pince violemment pour me rappeler à l'ordre. Parce qu'il ne faut pas que j'oublie le boulot qui n'est pas encore fait.

— Ecoutez-moi, Geralda, dis-je après m'être pincé une seconde fois. Voilà ce qui va se passer. Et ne faites pas de gaffes. Willie Kritsch va vous appeler au téléphone, ici. Je lui ai donné votre numéro. Il vous dira de vous rendre à un certain endroit quelque part dans la région. Je ne pense pas que ça sera très loin d'ici. Là, vous trouverez

une bagnole qui vous attend. Kritsch vous dira comment la reconnaître. Vous y monterez et elle vous conduira à un endroit où vous retrouverez Kritsch et Whitaker. Vous prendrez cette valise avec vous...

J'ouvre la valise et je lui montre les paquets de bank-notes.

— Il y en a pour cinquante-sept mille livres, dis-je. Alors ne la perdez pas en route. Quand vous arriverez à destination, vous leur filerez ce fric. Et ils vous fileront Whitaker et le reste des plans. J'ai en main la partie des plans qui complète le tout. Elmer l'a exécutée ce matin, et Kritsch me l'a remise tout à l'heure. Donc cette question-là est liquidée. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

— Parfaitement bien, dit-elle.

La même n'a pas du tout l'air émue à l'idée de se retrouver bientôt toute seule au milieu de cette bande d'assassins.

— Et surtout, ne vous amusez pas à commencer quelque chose, là-bas qui ne soit pas dans le programme que je viens de vous dire, fais-je. Plus d'inventions personnelles, Geralda ! C'est promis ?

— C'est promis, dit-elle. Et je vais m'habiller tout de suite, pour être prête à partir dès que Kritsch m'aura téléphoné.

Elle vient vers moi et me tend la main.

— Vous avez été épatant, dit-elle. Je suis désolée d'avoir compliqué les choses pour vous... au début.

— Pensez-vous ! Dis-je. C'est pour rigoler que je viens de parler d'« inventions personnelles ». Et puis, parce que je serais désespéré que vous vous exposiez imprudemment.

— C'est vrai ? fait-elle.

Elle me regarde d'un air interrogateur. Attendri en quelque sorte.

Alors, moi. Je n'y tiens plus. Avant que j'aie pu comprendre comment ça s'est produit, je m'aperçois qu'elle est dans mes bras et que je l'embrasse avec frénésie.

Au bout d'un instant, elle me repousse gentiment. Et quand nous séparons nos lèvres, ça fait le même bruit d'explosion que lorsqu'on débouche une bouteille de Champagne.

— C'est mal..., dit-elle. Ce n'est pas bien ce que nous venons de faire-là...

— C'est possible, dis-je. Mais, bien ou non. C'était rudement bon. J'aime ça...

— Moi aussi, j'en ai peur, fait-elle. Mais c'est à Elmer que je pensais, en disant cela.

Moi, je décide de changer de conversation. Parce que ça me fiche en rogne quand elle me parle de ce hareng saur.

— Ecoutez-moi, Geralda... il ne faut plus penser à ce cornichon, mais bien au boulot qui reste à faire. Allez vite vous habiller, ma poulette en sucre. Kritsch va vous appeler d'un moment à l'autre. Alors... Bonne chance !

— A vous aussi, Lemmy, fait-elle. Et je ne vous oublierai jamais...

— Soyez tranquille, ma petite fille, dis-je. Je ne me laisserai pas oublier !

Et, après lui avoir lancé ça, j'ouvre la porte et je me taille en vitesse.

Dans la rue, je saute dans un taxi et je me fais conduire à Piccadilly Circus. La lune est sortie des nuages, maintenant, et on voit clair. De l'autre côté de la Tamise, il y a des lueurs d'incendie. Et j'entends le bruit d'explosions. Ces salauds de Frisés sont encore au boulot, ce soir.

De Piccadilly Circus, je m'en vais à pied jusqu'au garage de Montana. En y arrivant, j'ouvre la porte du box avec ma clef. J'entre et je referme derrière moi. Puis j'allume ma petite lampe de poche, et je vais dans le coin où la bagnole de Montana était garée. Elle n'est plus là.

Je vais à l'angle des deux murs et j'y promène le rayon de ma torche. Juste dans le coin, à la hauteur de mes yeux, j'aperçois quelques mots écrits au crayon sur le mur blanchi à la chaux. J'y concentre le faisceau de ma lampe et je lis :

Benden Hall, Winchelsea. Entre ici et Fairlight.

C'est tout ce que je voulais savoir.

Je sors du garage comme si j'avais le feu au derrière, et je cavale jusqu'au coin de Cork Street. La voiture du gars Herrick est là, qui m'attend. C'est une puissante voiture de chasse, peinte en noir. Un flic en civil est au volant.

Je lui montre mon laissez-passer. Il me salue.

— Merci de m'avoir attendu, camarade, dis-je. As-tu un calepin ?

Il me répond oui. Je lui dis d'écrire dessus :

« Benden Hall. Winchelsea. Entre ici et Fairlight ».

Après quoi j'ajoute :

— Et maintenant, saute dans un taxi, et rentre à Scotland Yard comme le tonnerre. Monte ensuite comme une flèche chez le Chief-Detective-Inspector Herrick, et donne lui l'adresse que tu viens d'écrire. Compris ?

— Compris., fait-il. Il y a une carte routière dans la poche ici. Pour le cas où vous en auriez besoin. Bonne chance.

Je sors la carte routière et je l'examine à la lueur de ma torche. C'est à 110 kilomètres d'ici que se trouve ce patelin. Mais le ciel est dégagé et la lune brille fort. Alors je pourrai me diriger facilement.

Je démarre en souplesse, puis je laisse aller.

Aussitôt sorti de Londres, j'appuie sur le champignon. Et j'avance comme une tornade.

Pourtant mes pensées ne sont pas sur la route. Elles sont auprès de la même Geralda. Ça vous expliquera pourquoi il y a tant de chauffards sur les chemins du monde. Alors qu'on devrait se concentrer sur le ruban en face de soi, on a l'esprit tout plein d'une même...

C'est comme ça !

III

IL est juste 1 heure 30 quand je stoppe derrière le petit bois qui se trouve aux confins de ce domaine de Benden Hall.

Je suis bien content d'avoir été arrêté pas bien loin de là par une patrouille de police. Parce qu'ils m'ont renseigné sur la topographie. Sans eux, j'aurais sans doute tourné en rond pendant deux heures.

J'allume une cigarette et je fume tranquillement. Parce que je crois avoir un peu de temps en rab. La même Geralda n'aura pas quitté Londres moins de vingt minutes à une demi-heure après moi. Et, de plus, j'ai dû gratter vingt bonnes minutes sur le trajet, à cause de ma virtuosité et de ma supra-puissante bagnole. Alors je peux me permettre de donner libre cours à ma nature poétique.

Il y a un clair de lune épatant. Et j'admire le paysage et cette bicoque-manoir. On dirait absolument une carte-postale de Noël. Seulement, bien sûr, les gars qui sont là-dedans demandent au Père Noël autre chose que des joujoux...

Quand je me suis rassasié de cette pensée hautement philosophique, je descends de ma bagnole et je m'en vais à pied dans le parc, après avoir passé une grille en fer forgé.

Après une petite marche à travers des pelouses et des petits bosquets, j'arrive derrière le manoir. Deux bagnoles sont rangées là. L'une d'elles est la Lancia de la même Montana.

Le silence est total, sauf qu'on entend, tout près, venant de la mer, le criaillement des mouettes.

J'hésite un instant sur ce que je dois faire. Je regarde ma montre. Il est 2 heures, maintenant.

Puis, tout d'un coup, j'entends un gars siffler une chanson. Il sifflote : « Annie Laurie ». Et il y met du sentiment. Cette musique se rapproche, de plus en plus, de moi.

Et tout d'un coup, un mec tourne l'angle des bâtiments. Il vient du devant du manoir et je vois qu'il est vêtu d'une livrée bleu marine de chauffeur et coiffé d'une casquette *ad hoc*.

Il va vers la voiture de Montana et en soulève le capot. Puis il va vers le coffre à outils. Maintenant, je vois bien le type. C'est Paolo, le chauffeur de Montana.

_Hey, Paolo ! Dis-je d'une voix étouffée.

Il tourne la tête dans tous les sens, pour essayer de voir d'où on l'appelle.

Je sors mon mouchoir et je l'agite. Il distingue le vague reflet blanc et s'approche un peu.

— Ici Caution, dis-je à voix basse. Amène-toi doucement.

Il arrive sur la pointe des pieds et me dit :

— Ah ! Alors vous avez trouvé mon message sur le mur... Je n'ai pas eu le temps de laisser un mot là-bas. J'ai bien pensé que vous auriez l'idée d'examiner le mur à l'endroit où se trouvait la bagnole la dernière fois que vous étiez venu.

— Tu as eu raison, Paolo, dis-je. Et alors ? Qu'est-ce qui s'est passé depuis que je t'ai vu ?

— On m'avait dit que j'aurais à amener ici la Montana. Mais la garce ne s'est pas montrée. Au lieu de ça, c'est ce fumier de Kritsch qui m'a appelé au téléphone pour me dire d'amener la voiture ici. Et de me tenir prêt, plein d'essence et le reste, à prendre la route ensuite.

Je viens de faire une petite balade à pied tout autour d'ici pour voir si vous ne seriez pas là, à m'attendre. Je vois que vous vous êtes bien débrouillé tout seul pour trouver l'endroit.

— Quels sont les gars qui sont ici en ce moment ? Dis-je.

— Kritsch et Zokka, me répond-il. J'ai demandé à Kritsch où se trouve Frisco. Il m'a répondu qu'il est malade, à l'hôpital.

Je vois le gars Paolo faire une grimace de colère. Puis il reprend :

— Ce que vous m'avez dit est sûrement vrai. Quand Kritsch m'a répondu ça, j'ai remarqué qu'il a fait, comme qui dirait, un signe d'intelligence à Zokka. Ce fumier était content de sa plaisanterie. Il rigolait presque...

— Mais c'est toi qui rigoleras le dernier, Paolo, dis-je.

— Je ferai tout ce qu'il faut pour ça, dit-il.

— O. K., Paolo, dis-je. Alors, pour l'instant, dis-moi comment je peux pénétrer dans cette baraque.

— C'est facile ! dit-il. Parce que Kritsch croit qu'il joue sur le velours, maintenant. Et puis, aussi, il a une combine toute prête... Je ne sais pas ce que c'est... Mais ça lui donne confiance.

Alors si vous entrez par cette petite porte là, celle des communs, ça vous mènera aux cuisines. Ne continuez pas au rez-de-chaussée, parce que vous iriez vers la grande pièce – le salon – où se tiennent Kritsch et Zokka, et un autre type que je ne connais pas. Mais si vous montez d'un demi-étage, vous trouverez une petite porte sur la droite, qui vous mènera à une sorte de galerie qu'ils ont dû fabriquer au Moyen Age, et qui donne sur la pièce où se trouvent les gars. Zokka m'a expliqué que c'était sur cette galerie-là que se tenaient les musiciens, autrefois, quand il y avait de ces espèces de grandes réceptions de chevaliers et de belles dames au manoir.

— Bon, dis-je. Alors je me sens une âme de musicien. A cause d'une môme que... Mais nous ne sommes pas au Moyen Age ! Et toi ? Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je vais rester dans les environs, dit-il. J'ai idée qu'il y aura un concours de tir, ce soir, dans ce patelin. Et je voudrais bien montrer de quoi je suis capable avec un pétard...

— Pas de ça ! Dis-je. Tu vas te coller sur le siège de ta bagnole et filer. Tu vas rentrer à Londres, et te payer une bonne nuit de sommeil. Et demain, tu iras à Scotland Yard, et tu demanderas le Chief-Detective-Inspector Herrick. Tu lui diras qui tu es. Et il fera le nécessaire pour te réexpédier aux U. S. A., sans qu'on parle de toi dans ce business. Nous avons causé de toi. Il m'a promis de te laisser tranquille.

— Je vous remercie, fait-il. Je vais y réfléchir...

Il jette son mégot, l'écrase, et se débène par où il est venu.

Moi, j'attends une ou deux minutes. Puis je fais comme le gars m'a expliqué.

La première partie du trajet, je la fais dans le noir. Puis, une fois que je suis dans le grand escalier, j'allume ma petite torche électrique. A mi-étage, je trouve la porte en question. Je l'ouvre. Et je me trouve

sur cette galerie circulaire dont le gars m'a parlé.

Vous rigoleriez si vous me voyiez ramper sur mon ventre, vers la balustrade de cette galerie. Cette balustrade est toute sculptée et on voit très bien au travers.

J'aperçois, dans la pièce au-dessous, Kritsch. Il est debout devant la cheminée. Une immense cheminée qui doit être historique. Il fume une cigarette tranquillement. Et il tient dans sa main un verre.

Zokka – qui a encore sur la mâchoire la trace du gnon que je lui ai foutu – est étalé béatement dans un fauteuil. A l'autre bout de la pièce – et avec un air moins béat – j'aperçois Whitaker.

Ils ont tous les trois des vilaines gueules. On se croirait au théâtre, à un mélo tout plein frisson nant.

Pendant que je fais cette réflexion profonde, la grande porte du salon s'ouvre et Paolo paraît.

Kritsch arbore tout d'un coup un large sourire. Zokka se lève de son fauteuil. Et Whitaker lève les yeux vers la porte.

J'ai idée que ça veut dire que Geralda vient d'arriver !

Alors je ne fais ni une ni deux. Je quitte la galerie et je dégringole l'escalier vers le hall. Quand j'arrive en bas, je me glisse derrière le battant ouvert de la porte. Je vois et j'entends tout.

Geralda vient d'entrer, et Kritsch se dirige vers elle.

— Bonsoir, Miss Varney, dit-il. Quelle joie de vous revoir ! J'espère que vous apportez le pognon ?

Elle lui montre la valise.

— Il est là-dedans, lui répond-elle.

Elle lui tend la valise à bout de bras. Comme si elle éprouvait une répulsion à s'approcher du zèbre.

Ne prenez pas un air comme ça, fait-il. Ça pourrait être gênant pour vous, plus tard. Parce que j'ai idée que nous sommes destinés à nous revoir très souvent.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fait-elle.

Puis elle regarde du côté de Whitaker et lui dit :

— Venez, Elmer. Grâce à Dieu cette affaire est terminée. Allons-nous-en.

Whitaker ne répond rien. Puis je vois un drôle de sourire s'étaler sur sa gueule. Kritsch se tourne vers lui en rigolant, et s'exclame :

— Y a pas à dire ! C'est marrant ! Tu ne crois pas qu'on devrait lui expliquer ?

Whitaker se lève de son fauteuil.

— Tu as raison, fait-il. Il est temps qu'elle sache...

Il regarde Geralda. Il rigole comme un chat qui vient de se paver une paire de canaris.

— Ça vous intéressera sans doute, ma chère Geralda, d'apprendre que nos amis Panzetti et Kritsch sont mes associés. Et aussi que nous allons faire incessamment un petit voyage en France occupée. Tous. J'espère que ça vous plaira.

Geralda est frappée de stupeur. Sa bouche est ouverte comme celle d'un poisson amené sur l'herbe.

— Mon Dieu ! fait-elle.

Whitaker exulte. C'est une gentille petite surprise qu'il est content de faire à sa môme.

— Il faut que vous sachiez, ma chère enfant, reprend-il, que cette idée – que je qualifierais de brillante – de vendre mes plans au Gouvernement britannique d'abord... puis au Gouvernement allemand ensuite... est sortie de mon propre cerveau.

Geralda ne bouge pas, ne dit rien. Comme paralysée.

Whitaker continue son explication pour elle :

— Vous comprenez, chère Geralda. Après avoir encaissé les cinquante-sept mille livres de nos amis britanniques, nous allons passer de l'autre côté, pour encaisser encore bien plus, de nos amis allemands...

Il y a un court silence. Puis, devant la stupeur muette de Geralda, les trois fripouillards rient à gorge déployée.

Whitaker reprend la parole une fois de plus. Et cette fois-ci, sur un ton encore plus vulgaire et insultant. Il se met, brusquement, à tutoyer la petite.

— Tu comprends, mignonne, tu as encore beaucoup à apprendre de la vie. Et j'espère que tu n'as pas été trop ulcérée quand je t'ai laissée tomber pour Carlette. Ça n'était que momentané. J'ai toujours eu l'intention de te rendre mon cœur un jour. Parce que tu es un morceau de roi...

— Eh, Elmer ! fait Kritsch. N'oublie pas que c'était convenu que nous faisions part à deux. Enfin... presque convenu...

Et le fumier rigole comme une baleine. Puis il attrape la petite valise de Geralda, la pose sur la table, et l'ouvre.

Moi, je sors le Luger de l'étui sous mon bras, et j'entre dans la pièce.

— Te fatigue pas à compter ces fafiots, Willie, dis-je. D'ailleurs, ce ne sont que des imitations de vrais, sauf les quelques-uns du dessus.

Les trois salopards pivotent dans ma direction. Geralda me regarde, et je vois ses yeux briller.

— La rigolade est finie, dis-je. Je suis venu pour régler les comptes.

Et je pointe le Luger dans la direction du mur en face de moi.

— Collez-vous le dos là, dis-je. Tous les trois. Et pas un mouvement des bras, surtout. Sans ça, je crache dans vos tripes...

Ils s'exécutent tandis que je ne les quitte pas de l'œil. Et même quand Geralda me parle, je ne regarde pas de son côté.

— Ah, Lemmy ! fait-elle.

— Alors, petite gourde ? Dis-je, avec un grand sourire. Qu'est-ce que vous pensez du Whitaker, maintenant ? J'avais pourtant fait des allusions, mais vous ne vouliez pas comprendre.

De ma main libre, je sors mes cigarettes et mon briquet. Puis je les tends à Geralda. Elle en allume une pour moi et me la fourre dans la bouche.

Je m'avance vers Kritsch.

— Alors, grand méchant, dis-je. Comment te sens-tu ? Tu t'es payé une bonne petite séance avec moi, au Melander Club, hein ? J'ai encaissé, cette nuit-là. A ton tour, maintenant, camarade.

Et je lui balance sur la mâchoire le canon du Luger. Croyez-moi ou ne me croyez pas, mais j'ai entendu les os craquer.

— Vous comprenez, Geralda, dis-je à la petite par-dessus mon épaule, toute cette combine a été montée, depuis le début, par Panzetti et Whitaker. Et j'ai idée qu'en vérifiant de tout près tout ce qui concerne le petit Elmer, on s'apercevra qu'il n'est rien autre qu'un pourceau nazi.

La raison de son voyage ici et de la lettre qu'il vous a écrite juste avant son départ, c'était pour vous attirer hors de chez vous. Pour avoir une chance de vous supprimer à l'aise, parce qu'il craignait qu'un jour ou l'autre vous ne commenciez à comprendre.

En même temps, il se rapprochait de l'Allemagne, puisque ici on est à quelques minutes de vol de la France occupée.

Et ils ont failli réussir à vous bousiller discrètement, en même temps que ce gêneur de Lemmy Caution, le soir de la bombe à Hampstead. Dans une ville constamment bombardée, une explosion de plus ou de moins, ça n'attire l'attention de personne...

Je m'approche de Whitaker.

— Tu as dû me prendre pour un ballot ? Dis-je.

Tu as dû trouver que c'était facile de couillonner le gars Caution, hein ? Quand je t'ai trouvé l'autre soir, à Highclerc, attaché sur ta table, et que j'ai fait semblant de croire que tu n'étais pas Whitaker... tu n'as pas pensé que je pouvais avoir mes raisons de jouer le jeu comme ça ? Tu n'as pas pensé que j'avais dû me procurer, aux U. S. A., un signalement complet de toi ? Une description précise de ta gueule ?

En plus de ça, la même Montana n'a pas arrangé les choses pour toi. Sans le faire exprès, bien sûr. Cette petite m'avait dit que tu ne pouvais pas terminer les plans parce que Panzetti t'avait dopé à la morphine. C'est pour ça que j'ai regardé tes bras. Je cherchais les traces de piqûres. Et il n'y en avait pas. Alors ça voulait dire deux choses : ou bien que tu n'étais pas Whitaker – ou bien que Montana me bourrait le crâne... Et comme, d'après le signalement que je possédais, *tu étais* Whitaker, c'est donc que la même me menait en

barque...

Et la seule raison que Montana pouvait avoir de me mener en bateau à ce sujet-là, c'est qu'il ne fallait pas que l'idée puisse me venir, que tu étais dans la combine. Que tu travaillais ce business avec Panzetti.

Et je salue les trois zèbres de mon Luger, avec un geste du bras, très régence, en ajoutant :

— Et c'est un exemple, mesdames et messieurs, de la petite gaffe que les criminels font toujours...

Après quoi je balance un bon coup de canon de Luger dans la gueule au petit Elmer. Son nez se transforme en fontaine. Et il pousse des petits jappements rigolos.

Il trouve moyen de me dire quand même, entre deux hoquets :

— Tu te crois très malin, Caution, mais tu ne possèdes que la dernière partie des plans. C'est nous qui avons le reste. Alors il faudra bien que tu traites, parce que tu ne les trouveras pas ici.

Kritsch rigole et me dit : Qu'est-ce que tu dis de ça, Caution ?

— Je dis que c'est de la couillonnade. Parce que Panzetti a été harponné par les « G », à Chicago. On l'a menacé d'emprisonnement à vie. Alors il nous a remis toute la première partie des plans – celle que tu lui avais laissée, Elmer, pour qu'il la négocie avec les gars du Service Secret allemand aux U. S. A.

« Nous avons donc les plans complets, mes mignons. Et sans avoir versé un centime !... Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Ils ne disent plus rien. Ils ne sont *pas* contents.

— Vous êtes une belle bande de fumiers, dis-je encore. Vous avez buté la Carlette, et fait coincer Frisco pour ça. Maintenant, c'est la Montana que vous étiez tout prêts à laisser moisir dans le frigidaire, puisque vous alliez vous débiter.

Je leur rigole à la figure.

— Et à propos de vous débiter, dis-je encore.

Vous étiez tellement sûrs de vous quand vous parliez de ça, que ça m'a fait deviner la combine. L'hydravion boche qui devait venir de

France vous chercher, arrivera bien ici, tout à l'heure... mais il ne repartira pas !

Juste à ce moment de mon discours, on entend frapper violemment à la grande porte du manoir.

— Geralda, dis-je. Voulez-vous allez ouvrir. Ça doit être Mr. Herrick, de Scotland Yard. Il vient pour ramasser les morceaux.

— Tonnerre ! Laisse échapper Kritsch.

Zokka fait un mouvement pour démarrer, mais je l'assomme d'un coup sur le dôme. Kritsch en profite. Il se baisse et fonce vers une petite porte, qu'il ouvre. Il a réussi à filer.

Geralda pousse un petit cri de désappointement.

— Ne vous en faites pas, ma chérie, dis-je. L'Angleterre n'est pas grande. Ils le coinceront quand ils Voudront. Allez ouvrir au gars Herrick.

Elle sort rapidement. Je dis à Whitaker :

— Tu auras des tas d'années pour te consoler de tout ça. En cassant des cailloux à Alcatraz. Tu verras comme on devient philosophe, là-bas.

Je lui balance encore une tarte sur la gueule.

— Naturellement, dis-je, tu aurais buté Geralda un peu plus tard. Quand vous auriez assez rigolé avec elle, Kritsch et toi.

Herrick entre dans la pièce, avec une demi-douzaine de flics en civil.

— Alors, Lemmy ? fait-il. On dirait que la technique Caution a encore donné des résultats...

Et il rigole.

— Ça n'a pas mal marché. Mais je regrette que Kritsch nous ait faussé compagnie.

— Non, dit Herrick. Il n'y a pas réussi. Quelqu'un attendait dehors, un zèbre en livrée de chauffeur. Il a abattu Kritsch d'un coup de feu, à l'angle des bâtiments.

Je hausse les épaules d'un air fataliste assez réussi :

— Ainsi va le monde, Herrick, dis-je. Ça doit être Paolo, le chauffeur de la Montana.

Je me tourne vers Whitaker.

— Tu vois. C'est ce qu'on appelle la justice divine. Ce gars Paolo n'était *pas* content que Kritsch ait livré aux flics son frère Frisco...

A ce moment-là, Geralda revient. Je vois qu'elle est toute pâle. Va-t-elle se décider, une fois, à tomber dans les pommes ? Je tends les bras. Elle s'y laisse choir.

Pendant ce temps-là, les flics d'Herrick embarquent Zokka et Whitaker.

Il n'y a plus qu'elle et moi dans la pièce. Elle met ses bras autour de mon cou.

— Elmer ne serait pas content s'il voyait ça, lui dis-je.

IV

UNE fois un type m'a dit que c'était épatant de se balader en voiture dans la campagne anglaise par un beau clair de lune. Ce type connaissait la question. La route s'étend, droit devant moi. C'est ce que les poètes appellent un blanc ruban de lune. Je me sens tout à fait bien. La Lancia de Montana suit doucement la route. Je ne me soucie pas de savoir où je vais. Pourquoi s'en faire. La vie est belle. Parfois.

Geralda dit :

— Celui qui a dit « Le crime ne paie pas » avait bien raison.

— Oui, lui dis-je. Mais il n'a pas toujours raison. Pas à chaque fois. *Vous* avez été vraiment très près de payer, chérie.

Elle me regarde.

— Mais ce n'est pas arrivé. Je vous en remercie.

Je stoppe sur le côté de la route. Je sors mes cigarettes. Nous fumons.

— Un jour, lui dis-je, j'étais sur une affaire à Gettysburg. Je jouais au poker avec une dame. Elle était épatante, cette dame, mais pas de votre classe, Geralda. Je croyais connaître un peu le poker et je jouais aussi bien que je savais parce que l'enjeu en valait la peine. Et que le perdant devait payer.

Je remplis mes poumons de fumée que je laisse doucement sortir par une narine.

— Nous en étions aux deux derniers tours et je ne sortais rien de rien. Pas une carte. Mais quand c'était à elle de faire mon jeu était meilleur. Ce n'est que deux ou trois semaines plus tard qu'elle m'a avoué l'avoir fait exprès. Car j'ai oublié de vous dire qu'elle connaissait bien les cartes et que ses doigts étaient très agiles.

— Mais je ne comprends pas, dit Geralda. C'était une tricheuse et elle vous donnait les meilleures cartes. Alors vous avez gagné ?

Je lui souris :

— Oui, elle voulait que je gagne.

— Oh ! fait Geralda. Et elle détourne la tête. Je l'observe de côté. Elle est si belle que c'en est presque choquant. C'est moi qui vous le dis.

Je remets en marche et nous recommençons à glisser sur la route. Au bout d'un instant elle me dit :

— J'aime énormément le poker, Lemmy. Nous devrions y jouer, vous et moi, un jour.

— Je vous prends au mot !

Un peu plus loin, il y a un gros arbre et ses branches plongent sur la route. Ça fait un joli petit coin d'ombre. Quand j'y arrive, je stoppe le moteur. Elle tourne son visage vers moi et je lui dis simplement :

— A toi de faire, mignonne !

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

I

II

III

IV

CHAPITRE II

I

II

III

IV

CHAPITRE III

I

II

CHAPITRE IV

I

II

CHAPITRE V

I

II

CHAPITRE VI

I

II

III

IV

CHAPITRE VII

I

II

III

IV